This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

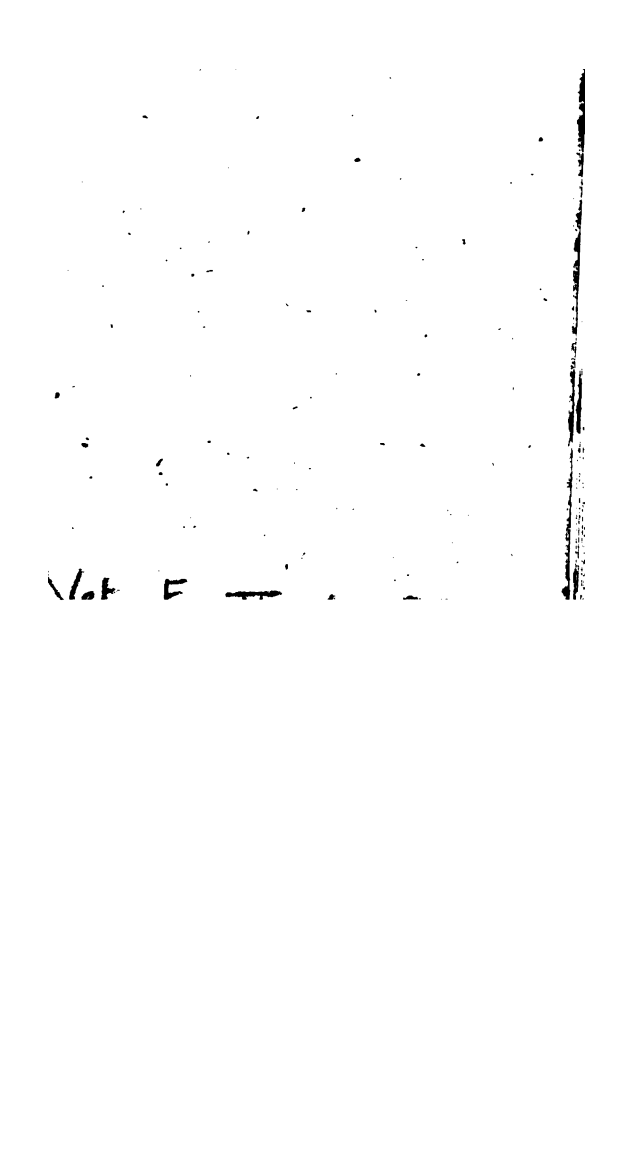
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

ION FUND



OEUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de la Vie de l'Auteur & des Remarques Hiſtoriques & Critiques,

Par M. DE VOLTAIRE.

Avec de très-belles Figures en Tailles douces.

TOME QUATRIEME.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTE'E & MERKUS,
MDCCLXV.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

DATION FUN

PIECES CONTENUES

dans ce Quatriéme Tome.

MELICERTE PASTORALE HE ROIQUE, en vers, repréſentée à Sain Germain en Laye, au mois de Décem bre 1666, dans le *Ballet des Muſes.*

FRAGMENT D'UNE PASTO RALE COMIQUE, repréſentée Saint Germain en Laye, au mois d Décembre 1666, dans le *Ballet des Mu ſes*, à la ſuite de Mélicerte.

LE SICILIEN *ou* L'AMOU PEINTRE, Comédie-Ballet en u Acte en proſe, repréſentée dans le *Ba let des Muſes*, à Saint Germain en L ye, au mois de Janvier 1667, & à P ris, ſur le théâtre du Palais Royal, 10 Juin de la même année.

LE TARTUFFE, *ou* L'IMPO TEUR, Comédie en cinq Actes vers, repréſentée à Paris ſur le théâ du Palais Royal, le 5 Août 1667, depuis, ſans interruption, le 5 Fév 1669.

AMPHITRION, Comédie en

ACTEURS.

MÉLICERTE, bergere.
DAPHNÉ, bergere.
EROXENE, bergere.
MIRTIL, amant de Mélicerte.
ACANTE, amant de Daphné.
TIRENE, amant d'Eroxene.
LICARSIS, pâtre, crû pere de Mirtil.
CORINE, confidente de Mélicerte.
NICANDRE, berger.
MOPSE, berger, crû oncle de Mélicerte.

La scène eſt en Theſſalie, dans la vallée de Tempé.

MÉLICERTE.

MELICERTE,

PASTORALE HEROÏQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAPHNE', EROXENE, ACANTE TIRENE.

ACANTE.

AH! Charmante Daphné.

TIRENE.

Trop aimable Eroxène;

DAPHNE'.

Acante, laisse-moi.

EROXENE.

Ne me suis point, Tirene.

ACANTE *à Daphné.*

Pourquoi me chasses-tu?

TIRENE *à Eroxène.*

Pourquoi fuis-tu mes pas?

DAPHNE' *à Acante.*

Tu me plais loin de moi.

EROXENE *à Tirène.*

Je m'aime où tu n'es pas.

ACANTE.

Ne cesseras-tu point cette rigueur mortelle?

TIRENE.

Ne cesseras-tu point de m'être si cruelle?

DAPHNÉ.

Ne cesseras-tu point tes inutiles vœux?

EROXENE.

Ne cesseras-tu point de m'être si fâcheux?

ACANTE.

Si tu n'en prends pitié, je succombe à ma peine.

TIRENE.

Si tu ne me secours, ma mort est trop certaine.

DAPHNÉ.

Si tu ne veux partir, je quitterai ce lieu.

EROXENE.

Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

ACANTE.

Hé bien, en m'éloignant, je te vais satisfaire.

TIRENE.

Mon départ va t'ôter ce qui peut te déplaire.

ACANTE.

Généreuse Eroxène, en faveur de mes feux,
Daigne au moins, par pitié, lui dire un mot ou deux.

TIRENE.

Obligeante Daphné, parle à cette inhumaine;
Et sçache d'où, pour moi, procéde tant de haine.

****

SCENE II.

DAPHNÉ, EROXENE.

EROXENE.

Acante a du mérite, & t'aime tendrement;
D'où vient que tu lui fais un si dur traitement?

DAPHNÉ.

Tirène vaut beaucoup; & languit pour tes charmes;
D'où vient que, sans pitié, tu vois couler ses larmes?

EROXENE.

Puiſque j'ai fait ici la demande avant toi,
La raiſon te condamne à répondre avant moi.

DAPHNE.

Pour tous les ſoins d'Acante on me voit inflexible,
Parce qu'à d'autres vœux je me trouve ſenſible.

EROXENE.

Je ne fais pour Tirène éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix eſt maître de mon cœur.

DAPHNE.

Puis-je ſçavoir de toi ce choix qu'on te voit taire?

EROXENE.

Oui, ſi tu veux du tien m'apprendre le myſtère.

DAPHNE.

Sans te nommer celui qu'amour m'a fait choiſir,
Je puis facilement contenter ton déſir;
Et, de la main d'Atis, ce peintre inimitable,
J'en garde, dans ma poche, un portrait admirable,
Qui, juſqu'au moindre trait, lui reſſemble ſi fort,
Qu'il eſt ſûr que tes yeux le connoîtront d'abord.

EROXENE.

Je puis te contenter par une même voye,
Et, payer ton ſecret en pareille monnoye.
J'ai, de la main auſſi de ce Peintre fameux,
Un aimable portrait de l'objet de mes vœux.
Si plein de tous ſes traits & de ſa grace extrême,
Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même.

DAPHNE.

La boëte que le peintre a fait faire pour moi.
Eſt tout-à-fait ſemblable à celle que je voi.

EROXENE.

Il eſt vray, l'une à l'autre entièrement reſſemble;
Et, certe, il faut qu'Atis les ait fait faire enſemble.

DAPHNE.

Faiſons en même tems, par un peu de couleurs,
Confidence à nos *yeux du ſecret* de nos cœurs.

EROXENE.

Voyons à qui plus vîte entendra ce langage,
Et qui parle le mieux de l'un ou l'autre ouvrage.

DAPHNE'.

La mépriſe eſt plaiſante, & tu te brouilles bien;
Au-lieu de ton portrait, tu m'as rendu le mien.

EROXENE.

Il eſt vray; je ne ſçais comme j'ai fait la choſe.

DAPHNE'.

Donne. De cette erreur ta rêverie eſt cauſe.

EROXENE.

Que veut dire ceci? Nous nous jouons je croi.
Tu fais, de ces portraits, même choſe que moi.

DAPHNE'.

Certes, c'eſt pour en rire, & tu peux me le rendre.

EROXENE *mettant les deux portraits l'un à côté de l'autre.*

Voici le vray moyen de ne ſe point méprendre.

DAPHNE'.

De mes ſens prévenus eſt-ce une illuſion?

EROXENE.

Mon ame ſur mes yeux fait-elle impreſſion?

DAPHNE'.

Mirtil, à mes regards, s'offre dans cet ouvrage.

EROXENE.

De Mirtil, dans ces traits, je rencontre l'image.

DAPHNE'.

C'eſt le jeune Mirtil qui fait naître mes feux.

EROXENE.

C'eſt au jeune Mirtil que tendent tous mes vœux.

DAPHNE'.

Je venois aujourd'hui te prier de lui dire
Les ſoins que, pour ſon ſort, ſon mérite m'inſpire.

EROXENE.

Je venois te chercher pour ſervir mon ardeur,
Dans le deſſein que j'ai de m'aſſûrer ſon cœur.

DAPHNE'.

Cette ardeur qu'il t'inſpire eſt-elle ſi puiſſante ?

EROXENE.

L'aimes-tu d'une amour qui ſoit ſi violente ?

DAPHNE'.

Il n'eſt point de froideur qu'il ne puiſſe enflammer,
Et ſa grace naiſſante a dequoi tout charmer.

EROXENE.

Il n'eſt Nymphe en l'aimant qui ne ſe tint heureuſe ;
Et Diane, ſans honte, en ſeroit amoureuſe.

DAPHNE'.

Rien que ſon air charmant ne me touche aujourd'hui,
Et, ſi j'avois cent cœurs, ils ſeroient tous pour lui.

EROXENE.

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paroître ;
Et, ſi j'avois un ſceptre, il en ſeroit le maître.

DAPHNE'.

Ce ſeroit donc en vain qu'à chacune, en ce jour,
On nous voudroit, du ſein, arracher cet amour.
Nos ames, dans leurs vœux, ſont trop bien affermies,
Ne tâchons, s'il ſe peut, qu'à demeurer amies ;
Et puiſqu'en même tems, pour le même ſujet,
Nous avons, toutes deux, formé même projet,
Mettons dans ce débat la franchiſe en uſage,
Ne prenons l'une & l'autre aucun lâche avantage ;
Et courons nous ouvrir enſemble à Licarſis,
Des tendres ſentimens où nous jette ſon fils.

EROXENE.

J'ai peine à concevoir, tant la ſurpriſe eſt forte,
Comme un tel fils eſt né d'un pere de la ſorte ;
Et ſa taille, ſon air, ſa parole & ſes yeux,
Feroient croire qu'il eſt iſſu du ſang des Dieux ;
Mais enfin, j'y conſens, courons trouver ce pere,
Allons-lui de nos cœurs découvrir le myſtère,
Et conſentons qu'après, Mirtil, entre nous deux,
Décide, par ſon choix, ce combat de nos vœux.

DAPHNE'.

Soit. *Je vois Licarſis* avec Mopſe & Nicandre,
Ils pourront le quitter, cachons-nous pour attendre.

SCENE III.

LICARSIS, MOPSE, NICANDRE.

NICANDRE *à Licarſis.*

Di-nous donc ta nouvelle.

LICARSIS.

Ah! Que vous me preſſez!
Cela ne ſe dit pas comme vous le penſez.

MOPSE.

Que de ſottes façons, & que de badinage!
Ménalque pour chanter n'en fait pas davantage.

LICARSIS.

Parmi les curieux des affaires d'Etat,
Une nouvelle à dire eſt d'un puiſſant éclat.
Je me veux mettre un peu ſur l'homme d'importance,
Et jouir quelque tems de votre impatience.

NICANDRE.

Veux-tu, par tes délais, nous fatiguer tous deux?

MOPSE.

Prends-tu quelque plaiſir à te rendre fâcheux?

NICANDRE.

De grace, parle, & mets ces mines en arrière.

LICARSIS.

Priez-moi donc tous deux de la bonne manière,
Et me dites chacun quel don vous me ferez,
Pour obtenir de moi ce que vous déſirez.

MOPSE.

La peſte ſoit du fat! Laiſſons-le là, Nicandre,
Il brule de parler, bien plus que nous d'entendre.
Sa nouvelle lui péſe, il veut s'en décharger;
Et, ne l'écouter pas, eſt le faire enrager.

LICARSIS.

Hé?

NICANDRE.

Te voilà puni de tes façons de faire.

LICARSIS.

Je m'en vais vous le dire, écoutez.

MOPSE.

Point d'affaire.

LICARSIS.

Quoi ? vous ne voulez pas m'entendre ?

NICANDRE.

Non.

LICARSIS.

Hé bien ;
Je ne dirai donc mot, & vous ne ſçaurez rien.

MOPSE.

Soit.

LICARSIS.

Vous ne ſçaurez pas qu'avec magnificence
Le Roi vient d'honorer Tempé de ſa préſence ;
Qu'il entra dans Lariſſe hier ſur le haut du jour,
Qu'à l'aiſe je l'y vis avec toute ſa cour ;
Que ces bois vont jouir aujourd'hui de ſa vûe,
Et qu'on raiſonne fort touchant cette venue.

NICANDRE.

Nous n'avons pas envie auſſi de rien ſçavoir.

LICARSIS.

Je vis cent choſes là, raviſſantes à voir.
Ce ne ſont que Seigneurs, qui, des pieds à la tête,
Sont brillans & parés comme au jour d'une fête ;
Ils ſurprennent la vûe ; & nos prés, au printems,
Avec toutes leurs fleurs, ſont bien moins éclatans.
Pour le Prince, entre tous ſans peine on le remarque,
Et, d'une ſtade loin, il ſent ſon grand Monarque.
Dans toute ſa perſonne, il a je ne ſçais quoi,
Qui d'abord fait juger que c'eſt un maître Roi.
Il le fait d'une grace à nulle autre ſeconde,
Et cela, ſans mentir, lui ſied le mieux du monde.
On ne croiroit jamais comme, de toutes parts,
Toute ſa cour s'empreſſe à chercher ſes regards,
Ce ſont autour de lui confuſions plaiſantes ;
Et l'on diroit d'un tas de mouches reluiſantes,
Qui ſuivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin, l'on ne voit rien de ſi beau ſous le Ciel,
Et la fête de Pan, parmi nous ſi chérie,
Auprès de ce ſpectacle, eſt une gueuſerie.
Mais, puiſque, ſur le fier, vous vous tenez ſi bien,
Je garde ma nouvelle, & ne veux dire rien.

MOPSE.

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

LICARSIS.

Allez vous promener.

MOPSE.

Va-t-en te faire pendre.

****

SCENE IV.

EROXENE, DAPHNE', LICARSIS.

LICARSIS *se croyant seul.*

C'eſt de cette façon que l'on punit les gens,
Quand ils ſont les benêts & les impertinens.

DAPHNE'.

Le Ciel tienne, Paſteur, vos brebis toujours ſaines.

EROXENE.

Cérès tienne de grains vos granges toujours pleines.

LICARSIS.

Et le grand Pan vous donne à chacun un époux,
Qui vous aime beaucoup, & ſoit digne de vous.

DAPHNE'.

Ah! Licarſis, nos vœux à même but aſpirent.

EROXENE.

C'eſt pour le même objet que nos deux cœurs ſoupirent.

DAPHNE'.

Et l'amour, cet enfant qui cauſe nos langueurs;
A pris chez vous le trait dont il bleſſe nos cœurs.

EROXENE.

Et nous venons ici chercher votre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la préférence.

LICARSIS.

Nymphes...

DAPHNE'.

Pour ce bien seul, nous poussons des soupirs.

LICARSIS.

Je suis...

EROXENE.

A ce bonheur tendent tous nos désirs.

DAPHNE'.

C'est un peu librement exprimer sa pensée.

LICARSIS.

Pourquoi?

EROXENE.

La bienséance y semble un peu blessée.

LICARSIS.

Ah! Point.

DAPHNE'.

Mais, quand le cœur brûle d'un noble feu,
On peut, sans nulle honte, en faire un libre aveu.

LICARSIS.

Je....

EROXENE.

Cette liberté nous peut être permise,
Et du choix de nos cœurs la beauté l'autorise.

LICARSIS.

C'est blesser ma pudeur que me flater ainsi.

EROXENE.

Non, non, n'affectez point de modestie ici.

DAPHNE'.

Enfin, tout notre bien est en votre puissance.

EROXENE.

C'est de vous que dépend notre unique espérance.

DAPHNE'.

Trouverons-nous en vous quelques difficultés?

LICARSIS.

Ah!

EROXENE.

Nos vœux, dites-moi, seront-ils rejettés?

LICARSIS.

Non, j'ai reçû du Ciel une ame peu cruelle,
Je tiens de feu ma femme; & je me ſens, comme elle,
Pour les déſirs d'autrui beaucoup d'humanité,
Et je ne ſuis point homme à garder de fierté.

DAPHNE'.

Accordez donc Mirtil à notre amoureux zéle.

EROXENE.

Et ſouffrez que ſon choix régle notre querelle.

LICARSIS.

Mirtil?

DAPHNE'.

Oui. C'eſt Mirtil que, de vous, nous voulons.

EROXENE.

De qui penſez-vous donc qu'ici nous vous parlons?

LICARSIS.

Je ne ſçais; mais Mirtil n'eſt guéres dans un âge,
Qui ſoit propre à ranger au joug du mariage.

DAPHNE'.

Son mérite naiſſant peut frapper d'autres yeux;
Et l'on veut s'engager un bien ſi précieux,
Prévenir d'autres cœurs, & braver la fortune,
Sous les fermes liens d'une chaîne commune.

EROXENE.

Comme, par ſon eſprit & ſes autres brillans,
Il rompt l'ordre commun & devance le tems,
Notre flâme pour lui veut en faire de même,
Et régler tous ſes vœux ſur ſon mérite extrême.

LICARSIS.

Il eſt vray qu'à ſon âge il ſurprend quelquefois;
Et cet Athénien, qui fut chez moi vingt mois,
Qui, le trouvant joli, ſe mit en fantaiſie
De lui remplir l'eſprit de ſa philoſophie,
Sur de certains diſcours l'a rendu ſi profond,
Que, tout grand que je ſuis, ſouvent il me confond.
Mais, avec tout cela, ce n'eſt encor qu'enfance,
Et ſon fait eſt mêlé de beaucoup d'innocence.

DAPHNE'.

Il n'eſt point tant enfant, qu'à le voir chaque jour,
Je ne le croye atteint déjà d'un peu d'amour;
Et plus d'une avanture à mes yeux s'eſt offerte,
Où j'ai connu qu'il ſuit la jeune Mélicerte.

EROXENE.

Ils pourroient bien s'aimer; & je vois...

LICARSIS.

Franc abus.
Pour elle, paſſe encore, elle a deux ans de plus,
Et deux ans, dans ſon ſexe, eſt une grande avance;
Mais, pour lui, le jeu ſeul l'occupe tout, je penſe
Et les petits déſirs de ſe voir ajuſté
Ainſi que les bergers de haute qualité.

DAPHNE'.

Enfin, nous déſirons, par le nœud d'hyménée,
Attacher ſa fortune à notre deſtinée.

EROXENE.

Nous voulons, l'une & l'autre, avec pareille ardeur;
Nous aſſûrer de loin l'empire de ſon cœur.

LICARSIS.

Je m'en tiens honoré plus qu'on ne ſçauroit croire.
Je ſuis un pauvre pâtre; & ce m'eſt trop de gloire,
Que deux Nymphes, d'un rang le plus haut du pays,
Diſputent à ſe faire un époux de mon fils.
Puiſqu'il vous plaît qu'ainſi la choſe s'exécute,
Je conſens que ſon choix regle votre diſpute,
Et celle qu'à l'écart laiſſera cet arrêt,
Pourra, pour ſon recours, m'épouſer, s'il lui plaît.
C'eſt toujours même ſang, & preſque même choſe.
Mais le voici. Souffrez qu'un peu je le diſpoſe,
Il tient quelque moineau qu'il a pris fraîchement;
Et voilà ſes amours & ſon attachement.

SCENE V.

EROXENE, DAPHNE & LICARSIS dans le fond du théâtre, MIRTIL.

MIRTIL *se croyant seul, & tenant un moineau dans une cage.*

Innocente petite bête,
Qui! contre ce qui vous arrête,
Vous débattez tant à mes yeux,
De votre liberté ne plaignez point la perte;
Votre destin est glorieux,
Je vous ai pris pour Mélicerte.

Elle vous baisera, vous prenant dans sa main;
Et, de vous mettre en son sein.
Elle vous fera la grace,
Est-il un sort au monde & plus doux & plus beau?
Et qui des Rois, hélas! heureux petit moineau,
Ne voudroit être en votre place?

LICARSIS.

Mirtil, Mirtil, un mot. Laissons-là ces joyaux,
Il s'agit d'autre chose ici que de moineaux.
Ces deux Nymphes, Mirtil, à la fois te prétendent,
Et tout jeune, déjà pour époux te demandent.
Je dois, par un hymen, t'engager à leurs vœux,
Et c'est toi que l'on veut qui choisisse des deux.

MIRTIL.

Ces Nymphes?

LICARSIS.

Oui. Des deux, tu peux en choisir une
Voi quel est ton bonheur, & bénis la fortune.

MIRTIL.

Ce choix qui m'est offert, peut-il m'être un bonheur,
S'il n'est aucunement souhaité de mon cœur?

LICARSIS.

Enfin qu'on le reçoive; & que, sans se confondre,
A l'honneur qu'elles font, on songe à bien répondre.

EROXENE.

Malgré cette fierté qui régne parmi nous,
Deux Nymphes, ô Mirtil, viennent s'offrir à vous;
Et, de vos qualités, les merveilles éclofes,
Font que nous renverſons ici l'ordre des choſes.

DAPHNE'.

Nous vous laiſſons, Mirtil, pour l'avis le *meilleur*
Conſulter, ſur ce choix, vos yeux & votre cœur;
Et nous n'en voulons point prévenir les ſuffrages
Par un récit paré de tous nos avantages.

MIRTIL.

C'eſt me faire un honneur dont l'éclat me ſurprend;
Mais cet honneur pour moi, je l'avoue, eſt trop grand.
A vos rares bontés, il faut que je m'oppoſe,
Pour mériter ce ſort, je ſuis trop peu de choſe;
Et je ſerois fâché, quels qu'en ſoient les appas,
Qu'on vous blâmât pour moi de faire un choix trop *bas*.

EROXENE.

Contentez nos déſirs, quoi qu'on en puiſſe croire;
Et ne vous chargez point du ſoin de notre gloire.

DAPHNE'.

Non, ne deſcendez point dans ces humilités,
Et laiſſez-nous juger ce que vous *méritez*.

MIRTIL.

Le choix qui m'eſt offert s'oppoſe à votre attente;
Et peut ſeul empêcher que mon cœur vous contente.
Le moyen de choiſir de deux grandes beautés,
Egales en naiſſance & rares qualités?
Rejetter l'une ou l'autre eſt un crime effroyable;
Et n'en choiſir aucune eſt bien plus raiſonnable.

EROXENE.

Mais, en faiſant refus de répondre à nos vœux,
Au-lieu d'une, Mirtil, vous en outragez deux.

DAPHNE'.

Puiſque nous conſentons à l'arrêt qu'on peut rendre,
Ces raiſons ne ſont rien à vouloir s'en défendre.

MIRTIL.

Hé bien, *ſi ces raiſons ne vous ſatisfont pas*,
Celle-ci le ſera. J'aime d'autres appas;

Et je ſens bien qu'un cœur, qu'un bel objet engage,
Eſt inſenſible & ſourd à tout autre avantage.

LICARSIS.

Comment donc! Qu'eſt ceci? Qui l'eût pû préſumer?
Et ſçavez-vous, morveux, ce que c'eſt que d'aimer?

MIRTIL.

Sans ſçavoir ce que c'eſt, mon cœur a ſçû le faire.

LICARSIS.

Mais cet amour me choque, & n'eſt pas néceſſaire.

MIRTIL.

Vous ne deviez donc pas, ſi cela vous déplaît,
Me faire un cœur ſenſible & tendre comme il eſt.

LICARSIS.

Mais ce cœur que j'ai fait, me doit obéiſſance.

MIRTIL.

Oui, lorſque d'obéïr il eſt en ſa puiſſance.

LICARSIS.

Mais enfin, ſans mon ordre, il ne doit point aimer.

MIRTIL.

Que n'empêchiez-vous donc que l'on pût le charmer?

LICARSIS.

Hé bien, je vous défends que cela continue.

MIRTIL.

La défenſe, j'ai peur, ſera trop tard venue.

LICARSIS.

Quoi! Les peres n'ont pas des droits ſupérieurs?

MIRTIL.

Les Dieux, qui ſont bien plus, ne forcent point les cœurs.

LICARSIS.

Les Dieux.... Paix, petit ſot. Cette philoſophie
Me....

DAPHNÉ.

Ne vous mettez point en courroux, je vous prie.

LICARSIS.

Non, je veux qu'il ſe donne à l'une pour époux,
Où je vais lui donner le fouet tout devant vous.

Ah, ah! Je vous ferai sentir que je suis pere.

DAPHNE.

Traitons, de grace, ici les choses sans colère.

EROXENE.

Peut-on sçavoir de vous cet objet si charmant
Dont la beauté, Mirtil, vous a fait son amant?

MIRTIL.

Mélicerte, Madame. Elle en peut faire d'autres.

EROXENE.

Vous comparez, Mirtil, ses qualités aux nôtres?

DAPHNE.

Le choix d'elle & de nous est assez inégal.

MIRTIL.

Nymphes, au nom des Dieux, n'en dites point de mal.
Daignez considérer, de grace, que je l'aime,
Et ne me jettez point dans un désordre extrême.
Si j'outrage, en l'aimant, vos célestes attraits,
Elle n'a point de part au crime que je fais;
C'est de moi, s'il vous plaît, que vient toute l'offense.
Il est vray, d'elle à vous, je sçais la différence;
Mais, par sa destinée, on se trouve enchaîné,
Et je sens bien enfin que le Ciel m'a donné
Pour vous tout le respect, Nymphes, imaginable;
Pour elle tout l'amour dont une ame est capable.
Je vois, à la rougeur qui vient de vous saisir,
Que ce que je vous dis ne vous fait pas plaisir.
Si vous parlez, mon cœur appréhende d'entendre
Ce qui peut le blesser par l'endroit le plus tendre;
Et, pour me dérober à de semblables coups,
Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.

LICARSIS.

Mirtil, holà, Mirtil. Veux-tu revenir, traître?
Il fuit; mais on verra qui de nous est le maître.
Ne vous effrayez point de tous ces vains transports,
Vous l'aurez pour époux, j'en réponds corps pour corps.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

MELICERTE, CORINE.

MELICERTE.

Ah! Corine, tu viens de l'apprendre de Stelle,
Et c'eſt de Licarſis qu'elle tient la nouvelle?

CORINE.

Oui.

MELICERTE.

Que les qualités dont Mirtil eſt orné,
Ont ſçû toucher d'amour Eroxène & Daphné?

CORINE.

Oui.

MELICERTE.

Que pour l'obtenir leur ardeur eſt ſi grande,
Qu'enſemble elles en ont déjà fait la demande?
Et que, dans ce débat, elles ont fait deſſein
De paſſer, dès cette heure, à recevoir ſa main?
Ah! Que tes mots ont peine à ſortir de ta bouche,
Et que c'eſt foiblement que mon ſouci te touche!

CORINE.

Mais quoi? Que voulez-vous? C'eſt-là la vérité,
Et vous redites tout, comme je l'ai conté.

MELICERTE.

Mais comment Licarſis reçoit-il cette affaire?

CORINE.

Comme un honneur, je crois, qui doit beaucoup lui plaire.

MELICERTE.

Et ne vois-tu pas bien, toi qui ſçais mon ardeur,
Qu'avec ces mots, hélas! tu me perces le cœur?

CORINE.

Comment?

MELICERTE.

Me mettre aux yeux que le sort implacable,
Auprès d'elles, me rend trop peu considérable,
Et qu'à moi, par leur rang, on les va préférer,
N'est-ce pas une idée à me désespérer?

CORINE.

Mais quoi! Je vous réponds, & dis ce que je pense.

MELICERTE.

Ah! Tu me fais mourir par ton indifférence.
Mais, dis, quels sentimens Mirtil a-t-il fait voir?

CORINE.

Je ne sçais.

MELICERTE.

Et c'est-là ce qu'il falloit sçavoir,
Cruelle.

CORINE.

En vérité, je ne sçais comment faire;
Et, de tous les côtés, je trouve à vous déplaire.

MELICERTE.

C'est que tu n'entres point dans tous les mouvemens
D'un cœur, hélas! rempli de tendres sentimens.
Va-t-en, laisse-moi seule, en cette solitude,
Passer quelques momens de mon inquiétude.

****

SCENE II.

MELICERTE *seule.*

Vous le voyez, mon cœur, ce que c'est que d'aimer;
Et Bélise avoit sçû trop bien m'en informer.
Cette charmante mere, avant sa destinée,
Me disoit une fois sur le bord du Pénée,
Ma fille, songe à toi, l'amour aux jeunes cœurs
Se présente toujours entouré de douceurs,
D'abord il n'offre aux yeux que choses agréables;
Mais il traîne après lui des troubles effroyables,
Et, si tu veux passer tes jours dans quelque paix,
Toujours, *comme d'un mal*, défends-toi de ses traits.
De ces leçons, mon cœur, je m'étois souvenue;
Et, quand Mirtil venoit à s'offrir à ma vûe,

Qu'il jouoit avec moi, qu'il me rendoit des ſoins
Je vous diſois toujours de vous y plaire moins.
Vous ne me crûtes point; & votre complaiſance
Se vit bientôt changée en trop de bienveillance,
Dans ce naiſſant amour qui flatoit vos déſirs,
Vous ne vous figuriez que joye & que plaiſirs;
Cependant vous voyez la cruelle diſgrace,
Dont, en ce triſte jour, le deſtin vous menace,
Et la peine mortelle où vous voilà réduit.
Ah, mon cœur! Ah, mon cœur! Je vous l'avois bien dit.
Mais tenons, s'il ſe peut, notre douleur couverte.
Voici...

****

SCENE III.

MIRTIL, MELICERTE.

MIRTIL.

J'ai fait tantôt, charmante Mélicerte,
Un petit priſonnier que je garde pour vous;
Et dont, peut-être un jour, je deviendrai jaloux.
C'eſt un jeune moineau, qu'avec un ſoin extrême
Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiſer moi-même.
Le préſent n'eſt pas grand; mais les Divinités
Ne jettent leurs regards que ſur les volontés.
C'eſt le cœur qui fait tout, & jamais la richeſſe
Des préſens que... Mais, Ciel! D'où vient cette triſteſſe?
Qu'avez-vous, Mélicerte, & quel ſombre chagrin
Se voit dans vos beaux yeux répandu ce matin?
Vous ne répondez point? Et ce morne ſilence
Redouble encor ma peine & mon impatience.
Parlez. De quel ennui reſſentez-vous les coups?
Qu'eſt-ce donc?

MELICERTE.

Ce n'eſt rien.

MIRTIL.

Ce n'eſt rien, dites-vous?
Et je vois cependant vos yeux couverts de larmes;
Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes?

Ah! Ne me faites point un secret dont je meurs,
Et m'expliquez, hélas! ce que disent ces pleurs.

MELICERTE.

Rien ne me serviroit de vous le faire entendre.

MIRTIL.

Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre?
Et ne blessez-vous pas notre amour aujourd'hui,
De vouloir me voler ma part de votre ennui?
Ah! Ne le cachez point à l'ardeur qui m'inspire.

MELICERTE.

Hé bien, Mirtil, hé bien, il faut donc vous le dire.
J'ai sçû que, par un choix plein de gloire pour vous,
Eroxene & Daphné vous veulent pour époux;
Et je vous avouerai que j'ai cette foiblesse,
De n'avoir pû, Mirtil, le sçavoir sans tristesse,
Sans accuser du sort la glorieuse loi.
Qui les rend, dans leurs vœux, préférables à moi.

MIRTIL.

Et vous pouvez l'avoir cette injuste tristesse?
Vous pouvez soupçonner mon amour de foiblesse?
Et croire qu'engagé par des charmes si doux,
Je puisse être jamais à quelqu'autre qu'à vous?
Que je puisse accepter une autre main offerte?
Hé! Que vous ai-je fait, cruelle Méliceerte,
Pour traiter ma tendresse avec tant de rigueur,
Et faire un jugement si mauvais de mon cœur?
Quoi! Faut-il que de lui, vous ayez quelque crainte!
Je suis bien malheureux de souffrir cette atteinte;
Et que me sert d'aimer comme je fais, hélas!
Si vous êtes si prête à ne le croire pas!

MELICERTE.

Je pourrois moins, Mirtil, redouter ces rivales,
Si les choses étoient, de part & d'autre, égales;
Et, dans un rang pareil, j'oserois espérer
Que peut-être l'amour me feroit préférer;
Mais l'inégalité de bien & de naissance,
Qui peut, d'elles à moi, faire la différence...

MIRTIL.

Ah! Leur rang de mon cœur ne viendra point à bout;
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.

Je vous aime, il suffit : &c, dans votre personne,
Je vois rang, biens, trésors, Etats, sceptre, couronne;
Et, des Rois les plus grands m'offrit-on le pouvoir,
Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.
C'est une vérité toute sincère & pure.
Et, pouvoir en douter, est me faire une injure.

MELICERTE.

Hé bien, je crois, Mirtil, puisque vous le voulez,
Que vos vœux, par leur rang, ne sont point ébranlés,
Et que, bien qu'elles soient nobles, riches & belles,
Votre cœur m'aime assez pour me mieux aimer qu'elles;
Mais ce n'est pas l'amour dont vous suivrez la voix,
Votre pere, Mirtil, réglera votre choix;
Et, de même qu'à vous, je ne lui suis pas chère,
Pour préférer à tout une simple bergère.

MIRTIL.

Non, chere Melicerte, il n'est pere ni Dieux
Qui me puissent forcer à quitter vos beaux yeux;
Et toujours de mes vœux, reine comme vous êtes....

MELICERTE.

Ah! Mirtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites.
N'allez point présenter un espoir à mon cœur,
Qu'il recevroit peut-être avec trop de douceur,
Et qui, tombant après comme un éclair qui passe,
Me rendroit plus cruel le coup de ma disgrace.

MIRTIL.

Quoi! Faut-il des sermens appeller le secours,
Lorsque l'on vous promet de vous aimer toujours?
Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
Et connoissez bien peu le pouvoir de vos charmes.
Hé bien, puisqu'il le faut, je jure par les Dieux,
Et, si ce n'est assez, je jure par vos yeux,
Qu'on me tuera plûtôt que je vous abandonne.
Recevez-en ici la foi que je vous donne;
Et souffrez que ma bouche, avec ravissement,
Sur cette belle main, en signe le serment.

MELICERTE.

Ah! Mirtil; levez-vous, de peur qu'on ne vous voye.

MIRTIL.

Est-il rien.... Mais, ô Ciel! on vient troubler ma joye.

SCENE IV.

LICARSIS, MIRTIL, MELICERTE.

LICARSIS.

Ne vous contraignez pas pour moi.

MELICERTE *à part.*

Quel fort fâcheux !

LICARSIS.

Cela ne va pas mal, continuez sous deux.
Peste, mon petit fils, que vous avez l'air tendre,
Et qu'en maître déjà vous sçavez vous y prendre !
Vous a-t-il, ce sçavant qu'Athènes exila,
Dans sa philosophie appris ces choses-là ?
Et vous, qui lui donnez de si douce manière
Votre main à baiser, la gentille bergère,
L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs
Par qui vous débauchez ainsi les jeunes cœurs ?

MIRTIL.

Ah ! Quittez de ces mots l'outrageante bassesse,
Et ne m'accablez point d'un discours qui la blesse.

LICARSIS.

Je veux lui parler, moi. Toutes ces amitiés....

MIRTIL.

Je ne souffrirai point que vous la maltraitiez.
A du respect pour vous la naissance m'engage;
Mais je sçaurai, sur moi, vous punir de l'outrage.
Oui, j'arrête le Ciel que, si, contre mes vœux,
Vous lui dites encor le moindre mot fâcheux,
Je vais, avec ce fer qui m'en fera justice,
Au milieu de mon sein, vous chercher un supplice;
Et, par mon sang versé, lui marquer, promptement,
L'éclatant désaveu de votre emportement.

MELICERTE.

Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflamme,
Et que mon dessein soit de séduire son ame.
S'il s'attache à me voir, & me veut quelque bien,
C'est de son mouvement, je ne l'y force en rien.
Ce n'est pas que mon cœur veuille ici se défendre,
De répondre à ses vœux d'une ardeur assez tendre,

Je l'aime, je l'avoue, autant qu'on puiſſe aimer.
Mais cet amour n'a rien qui vous doive allarmer;
Et, pour vous arracher toute injuſte créance,
Je vous promets ici d'éviter ſa préſence,
De faire place au choix où vous vous réſoudrez,
Et ne ſouffrir ſes vœux que quand vous le voudrez.

****

SCENE V.

LICARSIS, MIRTIL.

MIRTIL.

Hé bien, vous triomphez avec cette retraite,
Et, dans ces mots, votre ame a ce qu'elle ſouhaite;
Mais apprenez qu'en vain vous vous réjouiſſez,
Que vous ſerez trompé dans ce que vous penſez;
Et qu'avec tous vos ſoins, toute votre puiſſance
Vous ne gagnerez rien ſur ma perſévérance.

LICARSIS.

Comment? A quel orgueil, fripon, vous vois-je aller?
Eſt-ce de la façon que l'on me doit parler?

MIRTIL.

Oui, j'ai tort, il eſt vray, mon tranſport n'eſt pas ſage.
Pour rentrer au devoir, je change de langage;
Et je vous prie ici, mon pere, au nom des Dieux,
Et par tout ce qui peut vous être précieux,
De ne vous point ſervir, dans cette conjoncture,
Des fiers droits que ſur moi vous donne la nature.
Ne m'empoiſonnez point vos bienfaits les plus doux.
Le jour eſt un préſent que j'ai reçû de vous;
Mais de quoi vous ſerai-je aujourd'hui redevable;
Si vous me l'allez rendre, hélas, inſupportable?
Il eſt, ſans Mélicerte, un ſupplice à mes yeux;
Sans ſes divins appas, rien ne m'eſt précieux,
Ils ſont tout mon bonheur, & toute mon envie;
Et, ſi vous me l'ôtez, vous m'arrachez la vie.

LICARSIS *à part.*

Aux douleurs de ſon ame il me fait prendre part.
Qui l'auroit jamais crû de ce petit pendart.

Quel

Quel amour, quels transports, quels discours pour son âge!
J'en suis confus, & sens que cet amour m'engage.

MIRTIL *se jettant aux genoux de Licarsis.*

Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir?
Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'obéir.

LICARSIS *à part.*

Je n'y puis plus tenir, il m'arrache des larmes;
Et ces tendres propos me font rendre les armes.

MIRTIL.

Que si, dans votre cœur, un reste d'amitié
Vous peut de mon dessin donner quelque pitié,
Accordez Mélicerte à mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

LICARSIS.

Léve-toi.

MIRTIL.

Serez-vous sensible à mes soupirs?

LICARSIS.

Oui.

MIRTIL.

J'obtiendrai de vous l'objet de mes désirs!

LICARSIS.

Oui.

MIRTIL.

Vous ferez pour moi que son oncle l'oblige
A me donner sa main?

LICARSIS.

Oui; léve-toi, te dis-je.

MIRTIL.

O pere, le meilleur qui jamais ait été,
Que je baise vos mains, après tant de bonté.

LICARSIS.

Ah! Que pour ses enfans une pere a de foiblesse!
Peut-on rien refuser à leurs mots de tendresse?
Et ne se *sent-on pas certains* mouvemens doux,
Quand on vient à songer que cela sort de vous?

MIRTIL.

Me tiendrez-vous au moins la parole avancée?
Ne changerez-vous point, dites-moi, de pensée?

LICARSIS.

Non.

MIRTIL.

Me permettez-vous de vous désobéir.
Si de ces sentimens on vous fait revenir?
Prononcez le mot.

LICARSIS.

Oui. Ah! Nature, nature!
Je m'en vais trouver Mopse, & lui faire ouverture
De l'amour que sa niéce & toi vous vous portez.

MIRTIL.

Ah! Que ne dois-je point à vos rares bontés!

[*seul.*]

Quelle heureuse nouvelle à dire à *Mélicerte!*
Je n'accepterois pas une couronne offerte,
Pour le plaisir que j'ai de courir lui porter
Ce merveilleux succès qui la doit contenter.

****

SCENE VI.

ACANTE, TIRENE, MIRTIL.

ACANTE.

Ah! Mirtil, vous avez du Ciel reçû des charmes,
Qui nous ont préparé des matières de larmes,
Et leur naissant éclat, fatal à nos ardeurs,
De ce que nous aimons, nous enléve les cœurs.

TIRENE.

Peut-on sçavoir, Mirtil, vers qui de ces deux belles,
Vous tournerez ce choix dont courent les nouvelles?
Et sur qui doit de nous tomber ce coup affreux
Dont se voit foudroyé tout l'espoir de nos vœux?

ACANTE.

Ne faites point languir deux amans davantage,
Et nous dites quel sort votre cœur nous partage.

TIRENE.

Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs éclatans,
En mourir tout-d'un-coup, que traîner ſi long-temps.

MIRTIL.

Rendez, nobles bergers, le calme à votre flâme,
La belle Mélicerte a captivé mon âme.
Auprès de cet objet, mon ſort eſt aſſez doux,
Pour ne pas conſentir à rien prendre ſur vous;
Et, ſi vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre,
Vous n'aurez, l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre.

ACANTE.

Ah! Mirtil, ſe peut-il que deux triſtes amans....

TIRENE.

Eſt-il vray que le Ciel ſenſible à nos tourmens....

MIRTIL.

Oui, *content de mes fers comme d'une victoire,*
Je me ſuis excuſé de ce choix plein de gloire;
J'ai de mon pere encor changé les volontés,
Et l'ai fait conſentir à mes félicités.

ACANTE *à Tirène.*

Ah! Que cette avanture eſt un charmant miracle,
Et qu'à notre pourſuite elle ôte un grand obſtacle!

TIRENE *à Acante.*

Elle peut renvoyer ces nymphes à nos vœux,
Et nous donner moyen d'être contens tous deux.

****

SCENE VII.

NICANDRE, MIRTIL, ACANTE TIRENE.

NICANDRE.

Sçavez-vous en quel lieu Mélicerte eſt cachée?

MIRTIL.

Comment?

NICANDRE.

En diligence, elle eſt par-tout cherchée.

MIRTIL.

Et pourquoi?

NICANDRE.

Nous allons perdre cette beauté.
C'eſt pour elle qu'ici le Roi s'eſt tranſporté;
Avec un grand ſeigneur on dit qu'il la marie.

MIRTIL.

O Ciel! Expliquez-moi ce diſcours, je vous prie.

NICANDRE.

Ce ſont des incidens grands & myſtérieux,
Oui, le Roy vient chercher Mélicerte ceslieux;
Et l'on dit qu'autrefois feu Bélise ſa mere,
Dont tout Tempé croyoit que Mopſe étoit le frere.
Mais je ſuis chargé de la chercher par-tout,
Vous ſçaurez tout cela tantôt, de bout en bout.

MIRTIL.

Ah! Dieux, quelle rigueur! Hé, Nicandre, Nicandre.

ACANTE.

Suivons auſſi ſes pas, afin de tout apprendre.

Fin du ſecond Acte.

MELICERTE,

PASTORALE HEROÏQUE,

Repréſentée à Saint Germain en Laye pour le Roi au Ballet des Muſes, en Décembre 1666.

MOLIERE n'a jamais fait que deux Actes de cette Comédie; le Roi ſe contenta de ces deux Actes dans la Fête du Ballet des Muſes. Le Public n'a point regretté que l'Auteur ait négligé de finir cet Ouvrage: il eſt dans un genre qui n'étoit point celui de Molière, quelque peine qu'il y eût priſe. Les plus grands efforts d'un homme d'eſprit ne remplacent jamais le génie.

AVERTISSEMENT.

Il n'y avoit de Mélicerte que deux actes de faits, lorsque le Roi la demanda. Sa Majesté en ayant été satisfaite pour la fête où elle fut représentée, l'Auteur ne l'a point finie.

Cette pastorale héroïque, qui formoit la troisième entrée du ballet des Muses, dansé par sa Majesté le 2. Décembre 1666. dans le château de Saint Germain en Laye, fut suivie d'une pastorale comique, espéce d'impromptu mêlé de scènes récitées, & de scènes en musique, avec des divertissemens & des entrées de ballet.

Il y a apparence que les paroles chantées, qui font partie de l'action, sont de Molière, ainsi que l'invention du sujet, & les dialogues récités.

Comme cette dernière pièce n'a jamais été imprimée dans le recueil des Oeuvres de Molière, on a jugé à propos, pour rendre l'édition plus complette, de l'imprimer en l'état où elle est, quoiqu'il ne nous en reste que le nom des acteurs, l'ordre des scènes, avec les paroles qui se chantoient.

PASTORALE COMIQUE.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA PASTORALE.

IRIS, bergère.
LYCAS, riche paſteur, amant d'Iris.
FILENE, riche paſteur, amant d'Iris.
CORIDON, berger, confident de Lycas amant d'Iris.
UN PASTRE, ami de Filéne.
UN BERGER.

ACTEURS DU BALLET.

MAGICIENS, danſans.
MAGICIENS, chantans.
DEMONS, danſans.
PAYSANS.
UNE EGYPTIENNE, chantante & danſante.
EGYPTIENS, danſans.

La Scene eſt en Theſſalie, dans un hameau de la vallée de Tempé.

PASTORALE COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LYCAS, CORIDON.

SCENE II.

LYCAS, MAGICIENS chantans & danſans, DEMONS.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

[*Deux magiciens commencent, en danſant, un enchantement pour embellir Lycas, ils frappent la terre avec leurs bagnettes, & en font ſortir ſix démons qui ſe joignent à eux. Trois magiciens ſortent auſſi de deſſous terre.*]

TROIS MAGICIENS CHANTANS.

DÉESSE des appas,
Ne nous refuſe pas
La grace qu'implorent nos bouches.
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans;
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton maſque, ta coëffe, & tes gants.

UN MAGICIEN *ſeul.*

O toi, qui peux rendre agréables
Les viſages les plus malfaits,
Répand, Vénus, de tes attraits
Deux ou trois dozes charitables
Sur ce muſeau tondu tout frais.

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Déeſſe des appas,
Ne nous refuſe pas
La grace qu'implorent nos bouches.
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton maſque, ta coëffe, & tes gants.

II. ENTRÉE DE BALLET.

[*Les ſix démons danſans habillent Lycas d'une manière ridicule & bizarre.*]

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Ah! Qu'il eſt beau,
Le jouvenceau!
Ah! Qu'il eſt beau! Ah! Qu'il eſt beau!
Qu'il va faire mourir de belles!
Auprès de lui, les plus cruelles
Ne pourront tenir dans leur peau,
Ah! Qu'il eſt beau.
Le jouvenceau!
Ah! Qu'il eſt beau! Ah! Qu'il eſt beau!
Ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho!

III. ENTRÉE DE BALLET.

[*Les magiciens & les démons continuent leurs danſes, tandis que les trois magiciens chantans concinuent à ſe moquer de Lycas.*]

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Qu'il eſt joli,
Gentil, poli!
Qu'il eſt joli! Qu'il eſt joli!
Eſt-il des yeux qu'il ne raviſſe!
Il paſſe en beauté feu Naciſſe,
Qui fut un blondin accompli.
Qu'il eſt joli,
Gentil, poli!
Qu'il eſt joli! Qu'il eſt joli!
Hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi!

Les trois magiciens chantans s'enfoncent dans la terre, & les magiciens danſans diſparoiſſent.

SCENE III.

LYCAS, FILENE.

FILENE *sans voir Lycas, chante.*

Paissez, cheres brebis, les herbettes naissantes;
Ces prés & ces ruisseaux ont de quoi vous charmer.
Mais, si vous désirez vivre toujours contentes,
Petites innocentes,
Gardez-vous bien d'aimer.

LYCAS *sans voir Filene.*

[*Ce pasteur voulant faire des vers pour sa maîtresse, prononce le nom d'Iris assez haut, pour que Filéne l'entende.*]

FILENE *à Lycas.*

Est-ce toi que j'entends, téméraire? Est-ce-toi,
Qui nommes la beauté qui me tient lois & loi?

LYCAS.

Oui, c'est moi; oui, c'est moi.

FILENE.

Oses-tu bien, en aucune façon,
Proférer ce beau nom?

LYCAS.

Hé, pourquoi non? Hé, pourquoi non?

FILENE.

Iris charme mon âme,
Et qui pour elle aura
Le moindre brin de flâme,
Il s'en repentira.

LYCAS.

Je me moque de cela,
Je me moque de cela.

FILENE.

Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.
Ce que je dis, je le ferai,
Je t'étranglerai, mangerai,

Il ſuffit que j'en ai juré ;
Quand les Dieux prendroient ta querelle,
Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.

LYCAS.

Bagatelle, bagatelle.

SCENE IV.

IRIS, LYCAS.

SCENE V.

LYCAS, UN PASTRE.

Le Pâtre apporte à Lycas un cartel de la part de Filène.

SCENE VI.

LYCAS, CORIDON.

SCENE VII.

FILENE, LYCAS.

FILENE *chante.*

Arrête, malheureux,
Tourne, tourne viſage ;
Et voyons qui de deux
Obtiendra l'avantage.

LYCAS.

[*Lycas hésite à se battre.*]

FILENE.

C'est par trop discourir,
Allons, il faut mourir.

SCENE VIII.

FILENE, LYCAS, PAYSANS.

[*Les payſans viennent pour ſéparer Filéne & Lycas.*]

IV. ENTRE'E DE BALLET.

[*Les payſans prennent querelle, en voulant ſéparer les deux paſteurs, & danſent en ſe battant.*]

SCENE IX.

CORIDON, LYCAS, FILENE, PAYSANS.

[*Coridon, par ſes diſcours, trouve moyen d'appaiſer la querelle des payſans.*]

V. ENTRE'E DE BALLET.

[*Les payſans réconciliés danſent enſemble.*]

SCENE X.

CORIDON, LYCAS, FILENE.

SCENE XI.

IRIS, CORIDON.

SCENE XII.

FILENE, LYCAS, IRIS, CORIDON.

[*Lycas & Filène, amans de la bergère, la pressent de décider lequel d'eux deux aura la préférence.*]

FILENE *à Iris.*

N'attendez pas qu'ici je me vante moi-même,
Pour le choix que vous balancez;
Vous avez des yeux, je vous aime,
C'est vous en dire assez.

[*La bergere décide en faveur de Coridon.*]

SCENE XIII.

FILENE, LYCAS.

FILENE *chante.*

Hélas! Peut-on sentir de plus vive douleur?
Nous préférer un servile pasteur!
O Ciel!

LYCAS *chante.*

O sort!

FILENE.

Quelle rigueur!

LYCAS.

Quel coup!

FILENE.

Quoy! Tant de pleurs,

LYCAS.

Tant de persévérance,

FILENE.

Tant de langueur,

LYCAS.

Tant de souffrance,

FILENE.

Tant de vœux,

LYCAS.

Tant de soins,

FILENE.

Tant d'ardeur,

LYCAS.

Tant d'amour?

FILENE.

Avec tant de mépris sont traités en ce jour!
Ah! Cruelle.

LYCAS.

Cœur dur.

FILENE.

Tigresse.

LYCAS.

Inexorable.

FILENE.

Inhumaine.

LYCAS.

Insensible.

FILENE.

Ingrate.

LYCAS.

Impitoyable.

FILENE.

Tu veux donc nous faire mourir?
Il te faut contenter.

LYCAS.

Il te faut obéir.

FILENE *tirant son javelot.*

Mourons, Lycas.

LYCAS *tirant son javelot.*

Mourons, Filene.

FILENE.

Avec ce fer, finissons notre peine.

LYCAS.

Pousse.

FILENE.

Ferme.

LYCAS.

Courage.

FILENE.

Allons, va le premier.

LYCAS.

Non, je veux marcher le dernier.

FILENE.

Puiſque même malheur aujourd'hui nous aſſemble,
Allons, partons enſemble.

SCENE XIV.

UN BERGER, LYCAS, FILENE.

LE BERGER *chante.*

Ah! Quelle folie,
De quitter la vie
Pour une beauté,
Dont on eſt rebuté!
On peut, pour un objet aimable,
Dont le cœur nous eſt favorable,
Vouloir perdre la clarté;
Mais quitter la vie
Pour une beauté,
Dont on eſt rebuté,
Ah! Quelle folie!

SCENE DERNIERE.

UNE EGYPTIENNE, EGYPTIENS danſans.

L'EGYPTIENNE.

D'un pauvre cœur,
Soulagez le martyre;
D'un pauvre cœur,
Soulagez la douleur.
J'ai beau vous dire
Ma vive ardeur,

Je vous vois rire
De ma langueur ;
Ah ! Cruelle, j'expire
Sous tant de rigueur.
D'un pauvre cœur,
Soulagez le martyre ;
D'un pauvre cœur,
Soulagez la douleur.

VI. ET DERNIERE ENTRE'E DE BALLET.

[*Douze égyptiens, dont quatre jouent de la guitare, quatre des castagnettes, quatre des gnacaras, danſent avec l'égyptienne, aux chanſons qu'elle chante.*]

L'EGYPTIENNE.

Croyez-moi, hâtons-nous, ma Silvie,
Uſons bien des momens précieux ;
Contentons ici notre envie,
De nos ans le feu nous y convie,
Nous ne ſçaurions, vous & moi, faire mieux.
Quand l'hiver a glacé nos guerets
Le printems vient reprendre ſa place,
Et ramene à nos champs leurs attraits ;
Mais, hélas ! Quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire,
Soyons-y l'un & l'autre empreſſés ;
Du plaiſir faiſons notre affaire,
Des chagrins ſongeons à nous défaire,
Il vient un tems où l'on en prend aſſez.

Quand l'hiver a glacé nos guerets,
Le printems vient reprendre ſa place,
Et ramene à nos champs leurs attraits ;
Mais, hélas ! Quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

F I N.

NOMS DE CEUX QUI RECITOIENT, chantoient & danſoient dans la Paſtorale.

Iris, *Mademoiſelle de Brie.*

Lycas, *le Sieur Moliere.*

Filene, *le Sieur Eſtival.*

Coridon, *le Sieur la Grange.*

Un Berger, *le Sieur Blondel.*

Un Pâtre, *le Sieur Châteauneuf.*

Magiciens danſans, *les Sieurs la Pierre, Favier.*

Magiciens chantans, *les Sieurs le Gros, Don, Gaye.*

Démons danſans, *les Sieurs Chicanneau, Bonard, Noblet le cadet, Arnald, Mayeu, Foignard.*

Payſans, *les Sieurs Dulivet, Deſmets, du Pron, la Pierre, Mercier, Peſan, le Roy.*

Egyptienne danſante & chantante, *le Sieur Noblet l'aîné.*

Egyptiens danſans.

Quatre jouants de la guittare, *les Sieurs Lalli, Beauchamp, Chicanneau, Voignart.*

Quatre jouants des Caſtagnettes, *les Sieurs Favier, Bonard, Saint André, Arnald.*

Quatre jouants des gnacares, *les Sieurs la Mare, des Airs ſecond, du Feu, Peſan.*

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

COMÉDIE-BALLET.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

DOM PE'DRE, gentilhomme Sicilien.
ADRASTE, gentilhomme François, amant d'Iſidore.
ISIDORE, Grecque, eſclave de Dom Pédre.
ZAÏDE, ſœur d'Adraſte.
UN SENATEUR.
HALI, Turc, eſclave d'Adraſte.
DEUX LAQUAIS.

ACTEURS DU BALLET.

MUSICIENS.
ESCLAVE chantant.
ESCLAVES danſans.
MAURES & MAURESQUES danſans.

La Scene eſt à Meſſine, dans une place publique.

'AMOUR PEINTRE.

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

COMÉDIE-BALLET.

SCENE PREMIERE.

HALI, MUSICIENS.

HALI *aux musiciens.*

CHUT. N'avancez pas davantage, & demeurez dans cet endroit, jusqu'à ce que je vous appelle.

SCENE II.

HALI *seul.*

Il fait noir comme dans un four. Le Ciel s'est habillé ce soir en scaramouche, & je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condition que celle d'un esclave, de ne vivre jamais pour soi, & d'être toujours tout entier aux passions d'un maître, de n'être reglé que par ses humeurs, & de se voir réduit à *faire* ses propres affaires de tous les *soucis* qu'il peut prendre! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes; &, parce qu'il est amoureux, il faut que, nuit & jour, je n'aye aucun repos. Mais voici des flambeaux, & sans doute, c'est lui.

SCENE III.

ADRASTE, DEUX LAQUAIS portant chacun un flambeau, HALI.

ADRASTE.

Est-ce toi, Hali?

HALI.

Et qui pourroit-ce être que moi, à ces heures de nuit? Hors vous & moi, Monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les rues.

ADRASTE.

Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son cœur la peine que je sens. Car, enfin, ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence, ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime, on a toujours au moins le plaisir de la plainte, & la liberté des soupirs; mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir sçavoir d'une belle; si l'amour qu'inspirent ses yeux, est pour lui plaire ou lui déplaire, c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes; & c'est où me réduit l'incommode jaloux qui veille, avec tant de souci, sur ma charmante Grecque, & ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtés.

HALI.

Mais il est, en amour, plusieurs façons de se parler; & il me semble, à moi, que vos yeux & les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses.

ADRASTE.

Il est vray qu'elle & moi souvent nous nous sommes parlé des yeux; mais comment reconnoître que chacun, de notre côté, nous ayons, comme il faut, expliqué ce langage? Et que sçais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent, & si les siens me disent ce que je crois *par fois entendre*?

HALI.

Il faut chercher quelque moyen de ſe parler d'autre manière.

ADRASTE.

As-tu-là tes muſiciens.

HALI.

Oui.

ADRASTE.

Fai les approcher. [*ſeul.*] Je veux, juſques au jour, les faire ici chanter, & voir ſi leur muſique n'obligera point cette belle à paroître à quelque fenêtre.

SCENE IV.

ADRASTE, HALI, MUSICIENS.

HALI.

Les voici. Que chanteront-ils?

ADRASTE.

Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALI.

Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chantèrent l'autre jour.

ADRASTE.

Non. Ce n'eſt pas ce qu'il me faut.

HALI.

Ah! Monſieur, c'eſt du beau bécare.

ADRASTE.

Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécare?

HALI.

Monſieur, je tiens pour le bécare. Vous ſçavez que je m'y connois. Le bécare me charme; hors du bécare, point de ſalut en harmonie. Ecoutez un peu ce trio.

ADRASTE.

Non. *Je veux* quelque choſe de tendre & de paſ-

ſionné, quelque choſe qui m'entretienne dans une douce rêverie.

HALI.

Je vois bien que vous êtes pour le bémol; mais il y a moyen de nous contenter l'un & l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine ſcene d'une petite comédie que je leur ai vû eſſayer. Ce ſont deux bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui, ſur bémol, viennent ſéparément faire leurs plaintes dans un bois, puis ſe découvrent, l'un à l'autre, la cruauté de leurs maîtreſſes; & là-deſſus, vient un berger joyeux avec un bécare admirable, qui ſe moque de leur foibleſſe.

ADRASTE.

J'y conſens. Voyons ce que c'eſt.

HALI.

Voici, tout juſte, un lieu propre à ſervir de ſcene; & voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.

ADRASTE.

Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans, je faſſe cacher les lumières.

****

FRAGMENT DE COMEDIE,

Chanté & accompagné par les muſiciens qu'Hali a amenés.

SCENE PREMIERE.

PHILENE, TIRCIS.

I. MUSICIEN *repréſentant Philéne.*

Si, du triſte récit de mon inquiétude,
Je trouble le repos de votre ſolitude,
Rochers, ne ſoyez point fâchés;
Quand vous ſaurez l'excès de mes peines ſecrettes,
Tout rochers que vous êtes,
Vous en ſerez touchés.

II. MU-

III. MUSICIEN *représentant Tircis.*

Les oiſeaux réjouis, dès que le jour s'avance,
Recommencent leurs chants dans ces vaſtes forêts;
Et moi, j'y recommence
Mes ſoupirs languiſſans, & mes triſtes regrets.
Ah! Mon cher Philéne.

PHILENE.

Ah! Mon cher Tircis.

TIRCIS.

Que je ſens de peine!

PHILENE.

Que j'ai de ſoucis!

TIRCIS.

Toujours ſourde à mes vœux eſt l'ingrate Climéne.

PHILENE.

Cloris n'a point, pour moi, de regards adoucis.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

O loi trop inhumaine!
Amour, ſi tu ne peux les contraindre d'aimer,
Pourquoi leur laiſſes-tu le pouvoir de charmer?

****

SCÈNE II.

PHILENE, TIRCIS, UN PASTRE.

III. MUSICIEN *repréſentant un pâtre.*

Pauvres amans, quelle erreur
D'adorer des inhumaines!
Jamais les ames bien ſaines
Ne ſe payent de rigueur;
Et les faveurs ſont les chaînes
Qui doivent lier un cœur.

On voit cent belles ici,
Auprès de qui je m'empreſſe;
A leur vouer ma tendreſſe,
Je mets mon plus doux ſouci;
Mais, lorſque l'on eſt tigreſſe,
Ma foi, je ſuis tigre auſſi.

PHILENE ET TIRCIS ENSEMBL.

Heureux, hélas! qui peut aimer ainſi.

HALI.

Monſieur, je viens d'ouir quelque bruit au dedans.

ADRASTE.

Qu'on ſe retire vîte, & qu'on éteigne les flambeaux.

****

SCENE IV.

D. PEDRE, ADRASTE, HALI.

D. PEDRE *ſortant de ſa maiſon en bonnet de nuit, & en robe de chambre, avec une épée ſous ſon bras.*

Il y a quelque tems que j'entends chanter à ma porte; &, ſans doute, cela ne ſe fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obſcurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.

ADRASTE.

Hali.

HALI.

Quoy?

ADRASTE.

N'entends-tu plus rien!

HALI.

Non.

[*D. Pédre eſt derrière eux qui les écoute.*]

ADRASTE.

Quoi! Tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Grecque, & ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien me fermera toujours tout accès auprès d'elle?

HALI.

Je voudrois, de bon cœur, que le diable l'eût emporté, pour la fatigue qu'il nous donne le fâcheux, le bourreau qu'il eſt. Ah! Si nous le te-

nions ici, que je prendrois de joya à venger, ſur ſon dos, tous les pas inutiles que ſa jalouſie nous fait faire!

ADRASTE.

Si faut-il bien pourtant, trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruſe, pour attraper notre brutal. J'y ſuis trop engagé, pour en avoir le démenti; &c, quand j'y devrois employer...

HALI.

Monſieur, je ne ſçais pas ce que cela veut dire; mais la porte eſt ouverte; &c, ſi vous le voulez, j'entrerai doucement, pour découvrir d'où cela vient.

[*D. Pédre ſe retire ſur ſa porte.*]

ADRASTE.

Oui, fai; mais ſans faire de bruit. Je ne m'éloigne pas de toi. Plût-au-Ciel, que ce fût la charmante *Iſidore!*

D. PEDRE *donnant un ſoufflet à Hali.*

Qui va là?

HALI *rendant le ſoufflet à D. Pédre.*

Ami.

D. PÉDRE.

Holà, Franciſque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthélemi. Allons, promtement, mon épée, ma rondache, ma halebarde, mes piſtolets, mes mouſquetons, mes fuſils. Vite, dépêchez, Allons, tue, point de quartier.

****

SCENE V.

ADRASTE, HALI.

ADRASTE.

Je n'entends remuer perſonne. Hali, Hali.

HALI *caché dans un coin.*

Monſieur.

ADRASTE.

Où donc te cache-tu?

HALI.

Ces gens ſont-ils ſortis?

ADRASTE.

Non. Perſonne ne bouge.

HALI *ſortant d'où il étoit caché.*

S'ils viennent, ils ſeront frottés.

ADRASTE.

Quoi! Tous nos ſoins ſeront donc inutiles, & toujours ce fâcheux jaloux ſe moquera de nos deſſeins?

HALI.

Non. Le courroux du point d'honneur me prend, il ne ſera pas dit qu'on triomphe de mon adreſſe; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obſtacles, & je prétends faire éclater les talens que j'ai eûs du Ciel.

ADRASTE.

Je voudrois ſeulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des ſentimens qu'on a pour elle, & ſçavoir les ſiens là-deſſus. Après, on peut trouver facilement les moyens...

HALI.

Laiſſez-moi faire ſeulement. J'en eſſayerai tant de toutes les manières, que quelque choſe enfin nous pourra réüſſir. Allons, le jour paroît; je vais chercher mes gens, & venir attendre, en ce lieu, que notre jaloux ſorte.

SCENE VI.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Je ne ſçais pas quel plaiſir vous prenez à me *réveiller ſi matin.* Cela s'ajuſte aſſez mal, ce me

ſemble, au deſſein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'huy; & ce n'eſt guères pour avoir le teint frais, & les yeux brillans, que ſe lever ainſi dès la pointe du jour.

D. PEDRE.

J'ai une affaire qui m'oblige à ſortir à l'heure qu'il eſt.

ISIDORE.

Mais l'affaire que vous avez eût bien pû ſe paſſer, je crois, de ma préſence; & vous pouviez, ſans vous incommoder, me laiſſer goûter les douceurs du ſommeil du matin.

D. PEDRE.

Oui; mais je ſuis bien aiſe de vous voir toujours avec moi. Il n'eſt pas mal de s'aſſûrer un peu contre les ſoins des ſurveillans; &, cette nuit encore, on eſt venu chanter ſous nos fenêtres.

ISIDORE.

Il eſt vray. La muſique en étoit admirable.

D. PEDRE

C'étoit pour vous que cela ſe faiſoit.

ISIDORE.

Je le veux croire ainſi, puiſque vous me le dites.

D. PEDRE.

Vous ſçavez qui étoit celui qui donnoit cette ſérénade?

ISIDORE.

Non pas, mais, qui que ce puiſſe être, je lui ſuis obligée.

D. PEDRE.

Obligée?

ISIDORE.

Sans doute, puiſqu'il cherche à me divertir.

D. PEDRE.

Vous trouvez donc bon qu'il vous aime?

ISIDORE.

Fort bon. Cela n'eſt jamais qu'obligeant.

D. PEDRE.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce ſoin?

ISIDORE.

Assurément.

D. PEDRE.

C'est dire fort net ses pensées.

ISIDORE.

A quoi bon de dissimuler? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoiqu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, & l'on n'en voit point de si fière, qui ne s'applaudisse en son cœur, des conquêtes que font ses yeux.

D. PEDRE.

Mais, si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, sçavez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement?

ISIDORE.

Je ne sçais pas pourquoi cela; &, si j'ai mois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaisir que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien, qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait? Et n'est-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable?

D. PEDRE.

Chacun aime à sa guise, & ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle, & vous m'obligerez de n'affecter point tant de le paroître à d'autres yeux.

ISIDORE.

Quoi! Jaloux de ces choses-là?

D. PEDRE.

Oui, jaloux de ces choses-là; mais jaloux comme un tigre, &, si vous voulez, comme un diable. Mon amour veut toute à moi. Sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on vous peut arracher, & tous les soins qu'on me voit prendre, ne sont que pour fermer tout accès aux galans, & m'assurer la possession d'un cœur, dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que je dise ? Vous prenez un *mauvais parti*, & la poſſeſſion d'un cœur eſt fort mal aſſûrée, lorſqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, ſi j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, & l'obligerois à veiller nuit & jour celle que je voudrois gagner. C'eſt un admirable moyen d'avancer ſes affaires ; & l'on ne tarde guéres à profiter du chagrin, & de la colère que donne à l'eſprit d'une femme la contrainte & la ſervitude.

D. PEDRE.

Si bien donc que, ſi quelqu'un vous en contoit, il vous trouveroit diſpoſée à recevoir ſes vœux ?

ISIDORE.

Je ne vous dis rien là-deſſus. Mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne ; & c'eſt beaucoup riſquer que de leur montrer des ſoupçons, & de les tenir renfermées.

D. PEDRE.

Vous reconnoiſſez peu ce que vous me devez ; & il me ſemble qu'une eſclave que l'on a affranchie, & dont on veut faire ſa femme...

ISIDORE.

Quelle obligation vous ai-je, ſi vous changez mon eſclavage en un autre beaucoup plus rude, ſi vous ne me laiſſez jouir d'aucune liberté, & me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle ?

D. PEDRE.

Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISIDORE.

Si c'eſt votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

D. PEDRE.

Vous êtes aujourd'hui dans une humeur déſobligeante ; & je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être, de *vous être levée matin*.

SCENE VII.

D. PEDRE, ISIDORE, HALI habillé en Turc, faisant plusieurs révérences à D. Pedre.

D. PEDRE.

Tréve aux cérémonies, que voulez-vous?

HALI *se mettant entre D. Pédre & Isidore.*

[*Il se tourne devers Isidore, à chaque parole qu'il dit à D. Pédre; & lui fait des signes pour lui faire connoître le dessein de son maître.*]

Signor (avec la permission de la signore) je vous dirai (avec la permission de la signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la signore) pour vous prier (avec la permission de la signore) de vouloir bien (avec la permission de la signore)...

D. PEDRE.

Avec la permission de la signore, passez un peu de ce côté.

[*D. Pédre se met entre Hali & Isidore.*]

HALI.

Signor, je suis un virtuose.

D. PEDRE.

Je n'ai rien à donner.

HALI.

Ce n'est pas ce que je demande. Mais comme je me mêle un peu de musique & de danse, j'ai instruit quelques esclaves qui voudroient bien trouver un maître qui se plût à ces choses; &, comme je sçais que vous êtes une personne considérable, je voudrois vous prier de les voir & de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.

ISIDORE.

C'est une chose à voir, & cela nous divertira. Faites-les-nous venir.

HALI.

HALI.

lla bala... Voici une chanſon nouvelle, qui eſt tems. Ecoutez bien. Chala bala.

SCENE VIII.

PEDRE, ISIDORE, HALI ESCLAVES TURCS.

UN ESCLAVE *chantant, à Iſidore.*

D'UN cœur ardent, en tout lieux,
Un amant ſuit une belle;
Mais, d'un jaloux odieux,
La vigilance éternelle
Fait qu'il ne peut, que des yeux,
S'entretenir avec elle.
Eſt-il peine plus cruelle
Pour un tout bien ameureux?

[*à Dom Pédre.*]

Chiribirida ouch alla,
Star boa turca,
Non aver danara
Ti voler comprara,
Mi ſervir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara;
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET. [*Danſe des eſclaves.*]

L'ESCLAVE *à Iſidore.*

C'eſt un ſupplice, à tous coups.
Sous qui cet amant expire;
Mais, ſi d'un œil un peu doux,
La belle voit ſon martyre,

Et consent qu'aux yeux de tous,
Pour ses attraits il soupire,
Il pourroit bientôt se rire
De tous les soins du jaloux.

[*à Dom Pédre.*]

Chiribirida oueh alla;
Star bon turca,
Non aver dariara
Ti voles comprara,
Mi servir à ti,
Se pagar per mi.
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara;
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

II. ENTRÉE DE BALLET.

[*Les esclaves recommencent leurs danses.*]

DOM PEDRE *chante.*

Sçavez-vous, mes drôles,
Que cette chanson
Sent, pour vos épaules,
Les coups de bâton?

Chiribirida oueh alla,
Mi ti non comprara
Ma ti bastonara,
Si, si non andara,
Andara, andara,
O ti bastonara.

[*à Isidore.*]

Oh, oh! Quels égrillards! Allons, rentrons ici, j'ai changé de pensée; & puis, le tems se couvre

[*à Hali qui paroît encore.*]

un peu. Ah! Fourbe, que je vous y trouve.

HALI.

Hé bien, oui, mon maître l'adore. Il n'a point de plus grand désir que de lui montrer son amour; &, si elle y consent, il la prendra pour femme.

DOM PEDRE.

Oui, oui, je la lui garde.

HALI.

Nous l'aurons, malgré vous.

D. PEDRE.

Comment, coquin?...

HALI.

Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

D. PEDRE.

Si je prends...

HALI.

Vous avez beau faire la garde, j'en ai juré; elle ſera à nous.

D. PEDRE.

Laiſſe-moi faire, je l'attraperai ſans courir.

HALI.

C'eſt nous qui vous attraperons. Elle ſera notre femme, la choſe eſt réſolue.

[ſeul.]

Il faut que j'y périſſe, ou que j'en vienne à bout.

SCENE IX.

ADRASTE, HALI, DEUX LAQUAIS.

ADRASTE.

Hé bien, Hali, nos affaires s'avancent-elles?

HALI.

Monſieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative; mais je...

ADRASTE.

Ne te mets point en peine, j'ai trouvé, par hazard, tout ce que je voulois; & je vais jouir du bonheur de voir, chez elle, cette belle. Je me ſuis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui, il venoit faire le portrait de cette adorable perſonne; &, comme il eſt, depuis long-tems, de mes plus intimes amis, il a voulu ſervir mes feux, & m'envoye à ſa place, avec un petit

mot de lettre pour me faire accepter. Tu ſçais que, de tout tems, je me ſuis plû à la peinture, & que par fois, je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme ſçache rien faire; ainſi, j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aiſe. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne ſoit toujours préſent, & n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir enſemble; &, pour te dire vray, j'ai, par le moyen d'une eſclave, un ſtratagême prêt pour tirer cette belle Grecque des mains de ſon jaloux, ſi je puis obtenir d'elle qu'elle y conſente.

HALI.

Laiſſez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne ſera pas dit que je ne ſerve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous?

ADRASTE.

Tout de ce pas, & j'ai déjà préparé toutes choſes.

HALI.

Je vais, de mon côté, me préparer auſſi.

ADRASTE *ſeul.*

Je ne veux point perdre de tems. Holà. Il me tarde que je ne goûte le plaiſir de la voir.

SCENE X.

D. PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

D. PEDRE.

Que cherchez-vous, Cavalier, dans cette maiſon?

ADRASTE.

J'y cherche le ſeigneur D. Pédre.

D. PEDRE.

Vous l'avez devant vous.

ADRASTE.

Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre?

D. PEDRE.

Je vous envoye, au lieu de moi, pour le portrait que vous ſçavez, ce gentilhomme françois, qui, comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu prendre ce ſoin, ſur la propoſition que je lui en ai faite. Il eſt, ſans contredit, le premier homme du monde pour ces ſortes d'ouvrages, & j'ai crû que je ne vous pouvois rendre un ſervice plus agréable, que de vous l'envoyer, dans le deſſein que vous avez d'avoir un portrait achevé de la perſonne que vous aimez. Gardez-vous bien, ſur-tout, de lui parler d'aucune récompenſe; car c'eſt un homme qui s'en offenſeroit, & qui ne ſait les choſes que pour la gloire, & pour la réputation.

Seigneur françois, c'eſt une grande grace que vous me voulez faire; & je vous ſuis fort obligé.

ADRASTE.

Toute mon ambition eſt de rendre ſervice aux gens de nom, & de mérite.

D. PEDRE.

Je vais faire venir la perſonne dont il s'agit.

****

SCENE XI.

ISIDORE, D. PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS

D. PEDRE *à Iſidore.*

Voici un gentilhomme que Damon nous envoye, qui ſe veut bien donner la peine de vous peindre. [*à Adraſte qui embraſſe Iſidore, en la ſaluant.*] Holà, ſeigneur françois, cette façon de ſaluer n'eſt point d'uſage en ce pays.

ADRASTE.

C'eſt la manière de France.

D. PEDRE.

La manière de France eſt bonne pour vos fem-

mes; mais, pour les nôtres, elle eſt un peu trop familière.

ISIDORE.

Je reçois cet honneur avec beaucoup de joye. L'avanture me ſurprend fort; &, pour dire le vray, je ne m'attendois pas d'avoir un peintre ſi illuſtre.

ADRASTE.

Il n'y a perſonne, ſans doute, qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté; mais le ſujet, ici, ne fournit que trop de lui-même, & il y a moyen de faire quelque choſe de beau ſur un original fait comme celui-là.

ISIDORE.

L'original eſt peu de choſe; mais l'adreſſe du peintre en ſçaura couvrir les défauts.

ADRASTE.

Le peintre n'y en voit aucun; & tout ce qu'il ſouhaite, eſt d'en pouvoir repréſenter les graces aux yeux de tout le monde, auſſi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE.

Si votre pinceau flate autant que votre langue, vous allez faire un portrait qui ne me reſſemblera pas.

ADRASTE.

Le Ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puiſſe flater.

ISIDORE.

Le Ciel, quoique vous en diſiez, ne....

D. PEDRE.

Finiſſons cela, & de grace. Laiſſons les complimens, & ſongeons au portrait.

ADRASTE *aux laquais.*

Allons, apportez tout.

[*On apporte tout ce qu'il faut, pour peindre Iſidore.*]

ISIDORE *à Adraſte.*

Où voulez-vous que je me place?

ADRASTE.

Ici. Voici le lieu le plus avantageux, & qui reçoit le mieux les nûes favorables de la lumière que nous cherchons.

ISIDORE *s'asseyant.*

Suis-je bien ainsi?

ADRASTE *assis.*

Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là. Le corps tourné ainsi. La tête un peu levée, afin que la beauté du col paroisse. Ceci un peu plus découvert.

[*Il découvre un peu plus sa gorge.*]

Bon, là. Un peu davantage; encore tant soit peu.

D. PEDRE *à Isidore.*

Il y a bien de la peine à vous mettre; ne sçauriez-vous vous tenir comme il faut?

ISIDORE.

Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi; & c'est à Monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE.

Voilà qui va le mieux du monde, & vous vous tenez à merveilles. [*La faisant tourner un peu devers lui.*] Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

D. PEDRE.

Fort bien.

ADRASTE.

Un peu plus de ce côté. Vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie; vos regards attachés aux miens.

ISIDORE.

Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles; & ne sont point satisfaites du peintre, s'il ne les fait toujours plus belles qu'elles ne sont. Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes. Car toutes demandent les mêmes choses; un teint tout de lis & de roses, un nez bien fait, une petite bouche, & de grands yeux vifs, bien fendus; & sur-tout, le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour *moi, je vous demande un portrait qui soit moi, & qui n'oblige point* à demander qui c'est.

ADRASTE.

Il ſeroit malaiſé qu'on demandât cela du vôtre; & vous avez des traits à qui fort peu d'autres reſſemblent. Qu'ils ont de douceurs, & de charmes, & qu'on court riſque à les peindre!

D. PÉDRE.

Le nez me ſemble un peu gros.

ADRASTE.

J'ai lû, je ne ſçais où, qu'Apelle peignit autrefois une maîtreſſe d'Alexandre d'une merveilleuſe beauté, & qu'il en devint, la peignant, ſi éperdument amoureux qu'il fut près d'en perdre la vie; de ſorte qu'Alexandre, par générosité, lui céda l'objet de ſes vœux. [*à D. Pédre.*] Je pourrois faire ici ce qu'Appelle fit autrefois; mais vous ne feriez pas, peut-être, ce que fit Alexandre.

[*Dom Pédre fait la grimace.*]

ISIDORE *à D. Pédre.*

Tout cela ſent la nation, & toujours Meſſieurs les François ont un fonds de galanterie qui ſe répand par tout.

ADRASTE.

On ne ſe trompe guéres à ces ſortes de choſes, & vous avez l'eſprit trop éclairé, pour ne pas voir de quelle ſource partent les choſes qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre ſeroit ici, & que ce ſeroit votre amante, je ne pourrois m'empêcher de vous dire, que je n'ai rien vû de ſi beau que ce que je vois maintenant, & que...

D. PÉDRE.

Seigneur françois, vous ne devriez pas, ce me ſemble, tant parler, cela vous détourne de votre ouvrage.

ADRASTE.

Ah! Point du tout. J'ai toujours coutume de parler quand je peins; & il eſt beſoin dans ces choſes d'un peu de converſation, pour réveiller l'eſprit, & tenir les viſages dans la gayeté néceſſaire aux perſonnes que l'on veut peindre.

SCE-

SCENE XII.

HALI, vêtu en Espagnol, D. PEDRE, ADRASTE, ISIDORE.

D. PEDRE.

Que veut dire cet homme-là? Et qui laisse monter les gens, sans nous en venir avertir?

HALI *à D. Pédre.*

J'entre *ici* librement; mais, entre cavaliers, telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous?

D. PEDRE.

Non, Seigneur.

HALI.

Je suis D. Gilles d'Avalos; & l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

D. PEDRE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi?

HALI.

Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sçais qu'en ces matières il est mal-aisé de trouver un cavalier plus consommé que vous; mais je vous demande, pour grace, que nous nous tirions à l'écart.

D. PEDRE.

Nous voilà assez loin.

ADRASTE *à Dom Pédre, qui le surprend parlant bas à Isidore.*

J'observois de près la couleur de ses yeux.

HALI *tirant Dom Pédre pour l'éloigner d'Adraste & d'Isidore.*

Seigneur, j'ai reçû un soufflet. Vous sçavez ce qu'est un soufflet, lorsqu'il se donne à main ouverte, sur le beau milieu de la joue. J'ai ce soufflet fort sur le cœur, & je suis dans l'incertitude, si, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire assassiner.

D. PEDRE.

Assassiner, *c'est le plus sûr* & le plus court chemin. *Quel est votre ennemi?*

HALI.

Parlons bas, s'il vous plaît.

[*Hali tient Dom Pédre, en lui parlant, de façon qu'il ne peut voir Adraſte.*]

ADRASTE *aux genoux d'Iſidore, pendant que Dom Pédre & Hali parlent bas enſemble.*

Oui, charmante Iſidore, mes regards vous le diſent depuis plus de deux mois, & vous les avez entendus. Je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, & je n'ai point d'autre penſée, d'autre but, d'autre paſſion, que d'être à vous toute ma vie.

ISIDORE.

Je ne ſçais ſi vous dites vray; mais vous perſuadez.

ADRASTE.

Mais, vous perſuadai-je, juſqu'à vous inſpirer quelque peu de bonté pour moi?

ISIDORE.

Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE.

En aurez-vous aſſez pour conſentir, belle Iſidore, au deſſein que je vous ai dit?

ISIDORE.

Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE.

Qu'attendez-vous pour cela?

ISIDORE.

A me réſoudre.

ADRASTE.

Ah! Quand on aime bien, on ſe réſout bientôt.

ISIDORE.

Hé bien, allez, oui, j'y conſens.

ADRASTE.

Mais conſentez-vous, dites-moi, que ce ſoit dès ce moment même?

ISIDORE.

Lorſqu'on eſt une fois réſolu ſur la choſe, s'arrête-t-on ſur le tems?

D. PEDRE *à Hali.*

Voilà mon ſentiment, & je vous baiſe les mains.

HALI.

Seigneur, quand vous aurez reçû quelque ſoufflet, je ſuis homme auſſi de conſeil; & je pourrai vous rendre la pareille.

D. PEDRE.

Je vous laiſſe aller, ſans vous reconduire; mais, entre cavaliers, cette liberté eſt permiſe.

ADRASTE *à Iſidore.*

Non, il n'eſt rien qui puiſſe effacer de mon cœur les tendres témoignages...

[*à D. Pédre appercevant Adraſte, qui parle de près à Iſidore.*]

Je regardois ce petit trou qu'elle a au côté du menton; & je croyois d'abord, que ce fût une tache. Mais c'eſt aſſez pour aujourd'hui, nous finirons une autre fois.

[*à D. Pédre qui veut voir le portrait.*]

Non, ne regardez rien encore; faites ſerrer cela, je vous prie; & vous, je vous conjure de ne vous relâcher point, & de garder un eſprit gay, pour le deſſein que j'ai d'achever notre ouvrage.

[*à Iſidore.*]

ISIDORE.

Je conſerverai pour cela toute la gayeté qu'il faut.

SCENE XIII.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Qu'en dites-vous? Ce gentilhomme me paroît le plus civil du monde; & l'on doit demeurer d'accord que les François ont quelque choſe en eux, de poli, de galant, *que n'ont point les autres nations.*

D. PEDRE.

Oui, mais ils ont cela de mauvais, qu'ils s'entendent

cipent un peu trop, & s'attachent, en étourdis, à conter des fleurettes à toutes celles qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'eſt qu'ils ſçavent qu'on plaît aux dames par ces choſes.

D PEDRE.

Oui; mais s'ils plaiſent aux dames, ils déplaiſent fort aux meſſieurs; & l'on n'eſt point bien aiſe de voir, ſous ſa mouſtache, cajoler hardiment ſa femme, ou ſa maîtreſſe.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font n'eſt que par jeu.

SCENE XIV.

ZAIDE, D. PEDRE, ISIDORE.

ZAIDE.

Ah! Seigneur Cavalier, ſauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux, dont je ſuis pourſuivie. Sa jalouſie eſt incroyable, & paſſe, dans ſes mouvemens, tout ce qu'on peut imaginer. Il va juſqu'à vouloir que je ſois toûjours voilée; &, pour m'avoir trouvée le viſage un peu découvert, il a mis l'épée à la main, & m'a réduite à me jetter chez vous, pour vous demander votre appui contre ſon injuſtice. Mais je le vois paroître. De grace, ſeigneur Cavalier, ſauvez-moi de ſa fureur.

D. PEDRE *à Zaïde lui montrant Iſidore.*

Entrez là dedans, avec elle; & n'appréhendez rien.

SCENE XV.

ADRASTE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

Hé quoi! Seigneur, c'eſt vous? Tant de jalouſie *pour un françois!* Je penſois qu'il n'y eût que nous *qui en fuſſions* capables.

ADRASTE.

Les François excellent toujours dans toutes les choſes qu'ils font; &, quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le ſommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infâme croit avoir trouvé chez vous un aſſûre refuge; mais vous êtes trop raiſonnable, pour blâmer mon reſſentiment. Laiſſez-moi, je vous prie, la traiter comme elle mérite.

D. PEDRE.

Ah! De grace, arrêtez. L'offenſe eſt trop petite, pour un courroux ſi grand.

ADRASTE.

La grandeur d'une telle offenſe n'eſt pas dans l'importance des choſes que l'on fait. Elle eſt à tranſgreſſer les ordres qu'on nous donne; &, ſur de pareilles matières, ce qui n'eſt qu'une bagatelle, devient fort criminel, lorſqu'il eſt défendu.

D. PEDRE.

De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été ſans deſſein; & je vous prie enfin de vous remettre bien enſemble.

ADRASTE.

Hé quoi! Vous prenez ſon parti, vous qui êtes ſi délicat ſur ces ſortes de choſes?

D. PEDRE.

Oui, je prends ſon parti; &, ſi vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colère, & vous réconcilierez tous deux. C'eſt une grace que je vous demande; & je la recevrai comme un eſſai de l'amitié que je veux qui ſoit entre nous.

ADRASTE.

Il ne m'eſt pas permis, à ces conditions, de vous rien refuſer. Je ferai ce que vous voudrez.

SCENE XVI.

ZAIDE, D. PEDRE, ADRASTE dans un coin du théâtre.

D. PEDRE *à Zaïde.*

Holà, venez. Vous n'avez qu'à me ſuivre, & j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

ZAIDE.

Je vous ſuis obligée plus qu'on ne ſçauroit croire, mais je m'en vais prendre mon voile, je n'ai garde, ſans lui, de paroître à ſes yeux.

****

SCENE XVII.

D. PEDRE, ADRASTE.

D. PEDRE.

La voici qui s'en va venir; & ſon ame, je vous aſſûre, a paru toute réjouie, lorſque je lui ai dit que j'avois racommodé tout.

****

SCENE XVIII.

ISIDORE ſans le voile de Zaïde, ADRASTE & D. PEDRE.

D. PEDRE *à Adraſte.*

Puiſque vous m'avez bien voulu abandonner votre reſſentiment, trouvez bon qu'en ce lieu, je vous faſſe toucher dans la main l'un de l'autre; & que, tous deux, je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

ADRASTE.

Oui, je vous promets que, pour l'amour de vous, je m'en vais, avec elle, vivre le mieux du monde.

D. PEDRE.

Vous m'obligez ſenſiblement, & j'en garderai la mémoire.

ADRASTE.

Je vous donne ma parole, ſeigneur Dom Pédre, qu'à votre conſidération, je m'en vais la traiter du mieux qu'il me ſera poſſible.

D. PEDRE.

[*ſeul.*]

C'eſt trop de grace que vous me faites. Il eſt bon de pacifier & d'adoucir toujours les choſes. Holà, Iſidore, venez.

****

SCENE XIX.

ZAIDE, D. PEDRE,

D. PEDRE.

Comment! Que veut dire cela?

ZAIDE *ſans voile.*

Ce que cela veut dire? Qu'un jaloux eſt un monſtre haï de tout le monde, & qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt; que toutes les ſerrures & les verroux du monde ne retiennent point les perſonnes, & que c'eſt le cœur qu'il faut arrêter par la douceur & par la complaiſance; qu'Iſidore eſt entre les mains du cavalier qu'elle aime, & que vous êtes pris pour duppe.

D. PEDRE.

Dom Pédre ſouffrira cette injure mortelle! Non, non, j'ai trop de cœur, & je vais demander l'appui de la Juſtice, pour pouſſer le perfide à bout. C'eſt ici le *logis d'un Senateur.* Holà.

SCENE XX.

UN SENATEUR, D. PEDRE.

LE SENATEUR.

Serviteur, ſeigneur Dom Pédre. Que vous venez à propos!

D. PEDRE.

Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SENATEUR.

J'ai fait une maſcarade la plus belle du monde.

D. PEDRE.

Un traître de françois m'a joué une piéce.

LE SENATEUR.

Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vû de ſi beau.

D. PEDRE.

Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

LE SENATEUR.

Ce ſont gens vêtus en Maures, qui danſent admirablement.

D. PEDRE.

Vous voyez ſi c'eſt une injure qui ſe doive ſouffrir.

LE SENATEUR.

Des habits merveilleux & qui ſont faits exprès.

D. PEDRE.

Je demande l'appui de la Juſtice contre cette action.

LE SENATEUR.

Je veux que vous voyiez cela. On la va répéter pour donner le divertiſſement au peuple.

D. PEDRE.

Comment? De quoy parlez-vous-là?

LE SENATEUR.

Je parle de ma maſcarade.

D. PE-

D. PEDRE.

Je vous parle de mon affaire.

LE SENATEUR.

Je ne veux point, aujourd'huy, d'autres affaires que de plaiſir. Allons, Meſſieurs, venez. Voyons ſi cela ira bien.

D. PEDRE.

La peſte ſoit du fou, avec ſa maſcarade!

LE SENATEUR.

Diantre ſoit le fâcheux, avec ſon affaire!

****

SCENE DERNIERE.

UN SENATEUR, TROUPE DE DANSEURS.

ENTRE'E DE BALLET.

[*Pluſieurs danſeurs, vêtus en Maures, danſent devant le Sénateur, & finiſſent la Comédie.*]

****

NOMS DES PERSONNES QUI ONT RE'CITE' danſé & chanté dans le Sicilien, Comédie-Ballet.

Dom Pédre, *le Sieur Molière.*
Adraſte, *le Sieur la Grange.*
Iſidore, *Mademoiſelle de Brie.*
Zaïde, *Mademoiſelle Molière.*
Hali, *le Sieur la Thorillière.*
Un Sénateur, *le Sieur du Croiſi.*
Muſiciens chantans, *les Sieurs Blondel, Gaye, Noblet.*
Eſclave Turc chantant, *le Sieur Gaye.*
Eſclaves Turcs danſans, *les Sieurs le Prêtre, Chicanneau, Mayeu, Peſan.*

Maures de qualité, *le* ROI, *Monſieur le Grand, les Marquis de Villeroy & de Raſſan.*

Mauresques de qualités, MADAME, *Mademoiſelle de la Vallière, Madame de Rochefort, Mademoiſelle de Brancas.*

Maures nuds, *Meſſieurs Cocquet, de Souville, les Sieurs Beauchamp, Nobles, Chicanneau, la Pierre, Favier, & des Airs galands.*

Maures à Capot, *les Sieurs la Mare, de Feu, Arnald, Vagnard, Bonard.*

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

Comédie en proſe & en un Acte, repréſentée à Saint Germain en Laye en 1667, *& ſur le Théâtre du Palais Royal le* 10 *Juin de la même année.*

C'EST la ſeule petite Pièce en un Acte, où il y ait de la grace & de la galanterie. Les autres petites Pièces que Molière ne donnoit que comme des Farces, ont d'ordinaire un fonds plus bouffon & moins agréable.

LE
TARTUFFE,
OU
L'IMPOSTEUR,
COMÉDIE.

PRÉFACE.

Voici une Comédie dont on a fait beaucoup de
bit, qui a été long-tems persécutée; & les gens
'elle joue, ont bien fait voir qu'ils étoient plus
iſſans en France, que tous ceux que j'ai joués
ques ici. Les Marquis, les Précieuſes, les Co-
, & les Médecins, ont ſouffert doucement qu'on
ait repréſentés; & ils ont fait ſemblant de ſe
rertir, avec tout le monde, des peintures que
n a faites d'eux; mais les Hypocrites n'ont point
tendu raillerie, ils ſe ſont effarouchés d'abord,
ont trouvé étrange, que j'euſſe la hardieſſe de
ier leurs grimaces, & de vouloir décrier un mé-
r, dont tant d'honnêtes gens ſe mêlent. C'eſt un
ime qu'ils ne ſçauroient me pardonner; & ils ſe
nt tous armés contre ma Comédie avec une fureur
ouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par
côté qui les a bleſſés; ils ſont trop politiques
ur cela, & ſçavent trop bien vivre pour décou-
ir le fond de leur ame Suivant leur louable cou-
me, ils ont couvert leurs intérêts de la cauſe de
ieu; & le Tartuffe, dans leur bouche, eſt une pié-
qui offenſe la piété. Elle eſt d'un bout à l'autre
eine d'abominations, & l'on n'y trouve rien qui
mérite le feu. Toutes les ſyllabes en ſont im-
es, les geſtes même y ſont criminels; & le moin-
e coup d'œil, le moindre branlement de tête, le
oindre pas à droit ou à gauche, y cache des myſ-
res, qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon dé-
vantage. J'ai eu beau la ſoumettre aux lumières
mes amis, & à la cenſure de tout le monde. Les
rrections que j'ai pû faire, le jugement du Roi
de la Reine, qui l'ont vûe, l'approbation des
ands *Princes*, & de Meſſieurs les Miniſtres qui
nt honorée publiquement de leur préſence, le
moignage des gens de bien qui l'ont trouvée pro-
table, tout cela n'a de rien ſervi. Ils n'en veu-
nt point démordre; &, tous les jours encore, ils
nt crier en public des zélés indiſcrets, qui me di-
nt des *injures pieuſement*, & me damnent par
urité.

Je me soucierois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, & de jetter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi; & qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux par-tout me justifier sur la conduite de ma Comédie; & je les conjure, de tout mon cœur, de ne point condamner les choses, avant que de les voir; de se défaire de toute prévention, & de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma Comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont par-tout innocentes, & qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révérer; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que demandoit la délicatesse de la matière; & que j'ai mis tout l'art & tous les soins qu'il m'a été possible, pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vray dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance, on le connoît d'abord aux marques que je lui donne; &, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, & ne fasse éclater celui du véritable homme de bien, que je lui oppose.

Je sçais bien que, pour réponse, ces messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, & qu'ils ne prouvent en aucune façon; &, sans doute, il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la Comédie, chez les Anciens, a pris son origine de la Religion, & faisoit partie de leurs mystères; que les Espagnols, nos voisins, ne célé-

nt guéres de fête, où la Comédie ne soit mêlée;
que, même parmi nous, elle doit sa naissance
: soins d'une Confrairie, à qui appartient encore
ourd'hui l'hôtel de Bourgogne; que c'est un lieu
fut donné pour y représenter les plus impor-
s mystères de notre foi; qu'on en voit encore
Comédies imprimées en lettres gothiques, sous
nom d'un Docteur de Sorbonne; &, sans aller
rcher si loin, que l'on a joué, de notre tems;
pièces saintes de Monsieur Corneille, qui ont
l'admiration de toute la France.

i l'emploi de la Comédie est de corriger les vi-
des hommes, je ne vois pas par quelle raison
en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'E-
, d'une conséquence bien plus dangereuse que
s les autres, & nous avons vû que le théâtre a
grande vertu pour la correction. Les plus beaux
its d'une sérieuse morale sont moins puissans le
s souvent, que ceux de la satyre; & rien ne re-
nd mieux la plûpart des hommes, que la pein-
de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux
es, que de les exposer à la risée de tout le mon-
On souffre aisément des réprehensions; mais on
souffre point la raillerie. On veut bien être mé-
nt; mais on ne veut point être ridicule. On me
roche d'avoir mis des termes de piété dans la
iche de mon imposteur, hé, pouvois-je m'en
pêcher, pour bien représenter le caractère
n hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je
e connoître les motifs criminels qui lui font dire
choses, & que j'en aye retranché les termes con-
rés, dont on auroit eu peine à lui entendre faire
mauvais usage. Mais il débite au quatriéme acte
e morale pernicieuse; mais cette morale est-elle
lque chose, dont tout le monde n'eût les oreil-
rebattues? Dit-elle rien de nouveau dans ma Co-
die? Et peut-on craindre que des choses, si gé-
alement detestées, fassent quelque impression
as les esprits, que je les rende dangereuses, en les
sant monter sur le théâtre, qu'elles reçoivent quel-
e autorité de la bouche d'un scélérat? Il n'y a

nulle apparence à cela, & l'on doit approuver Comédie du Tartuffe, ou condamner générale toutes les Comédies.

C'eſt à quoy l'on s'attache furieuſement depuis un tems; & jamais on ne s'étoit ſi fort déchaîné contre le théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Peres de l'Égliſe qui ont condamné la Comédie, mais on ne peut pas me nier auſſi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainſi l'autorité, dont on prétend appuyer la cenſure, eſt détruite par ce partage; & toute la conſéquence qu'on peut tirer de cette diverſité d'opinions en des eſprits éclairés des mêmes lumières, c'eſt qu'ils ont pris la Comédie différemment, & que les uns l'ont conſidérée dans ſa pureté, lorſque les autres l'ont regardée dans ſa corruption, & confondue avec tous ces vilains ſpectacles qu'on a eu raiſon de nommer des ſpectacles de turpitude. Et en effet, puiſqu'on doit diſcourir des choſes, & non pas des mots, & que la plûpart des contrariétés viennent de ne ſe pas entendre, & d'envelopper dans un même mot des choſes oppoſées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, & regarder ce qu'eſt la Comédie en ſoi pour voir ſi elle eſt condamnable. On connoîtra, ſans doute, que, n'étant autre choſe qu'un poëme ingénieux qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne ſçauroit la cenſurer ſans injuſtice; ſi nous voulons ouir là-deſſus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ſes plus célébres Philoſophes ont donné des louanges à la Comédie, eux qui faiſoient profeſſion d'une ſageſſe ſi auſtère, & qui crioient ſans ceſſe après les vices de leur ſiécle. Elle nous fera voir qu'Ariſtote a conſacré des veilles au théâtre, & s'eſt donné le ſoin de réduire en préceptes l'art de faire des Comédies. Elle nous apprendra que de ſes plus grands-hommes, & des premiers en dignité, ont fait gloire d'en compoſer eux-mêmes; qu'il y en a eu d'autres, qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avoient compoſées; que la Gréce a fait pour cet art éclater ſon eſtime, par les prix glorieux & par les ſuperbes

perbes théâtres dont elle a voulu l'honorer, & que, dans Rome enfin, ce même art a reçu auſſi des honneurs extraordinaires; je ne dis pas dans Rome débauchée, & ſous la licence des Empereurs, mais dans Rome diſciplinée, ſous la ſageſſe des Conſuls & dans le tems de la vigueur de la vertu Romaine.

J'avoue qu'il y a eu des tems où la Comédie s'eſt corrompue. Et qu'eſt-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a choſe ſi innocente, où les hommes ne puiſſent porter du crime, point d'art ſi ſalutaire, dont ils ne ſoient capables de renverſer les intentions, rien de ſi bon en ſoi qu'ils ne puiſſent tourner à de mauvais uſages. La Médecine eſt un art profitable, & chacun la révére comme une des plus excellentes choſes que nous ayons; & cependant il y a eu des tems où elle s'eſt rendue odieuſe, & ſouvent on en a fait un art d'empoiſonner les hommes. La Philoſophie eſt un préſent du Ciel, elle nous a été donnée pour porter nos eſprits à la connoiſſance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la Nature; & pourtant on n'ignore pas que ſouvent on l'a détournée de ſon emploi, & qu'on l'a occupée publiquement à ſoutenir l'impiété. Les choſes même les plus ſaintes ne ſont point à couvert de la corruption des hommes; & nous voyons des ſcélérats qui, tous les jours, abuſent de la piété, & la font ſervir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laiſſe pas pour cela de faire les diſtinctions qu'il eſt beſoin de faire. On n'enveloppe point dans une fauſſe conſéquence la bonté des choſes que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On ſépare toujours le mauvais uſage d'avec l'intention de l'art; &, comme on ne s'aviſe point de défendre la Médecine, pour avoir été bannie de Rome, ni la Philoſophie pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point auſſi vouloir interdire la Comédie, pour avoir été cenſurée en de certains tems. Cette cenſure a eu ſes raiſons, qui ne ſubſiſtent point ici. Elle s'eſt renfermée dans ce qu'elle a pû voir, & nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'eſt données, l'étendre plus

bien qu'il ne faut, & lui faire embraſſer l'innocent avec le coupable. La Comédie qu'elle a eu deſſein d'attaquer, n'eſt point du tout la Comédie que nous voulons défendre. Il ſe faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce ſont deux perſonnes de qui les mœurs ſont tout-à-fait oppoſées. Elles n'ont aucun rapport, l'une avec l'autre, que la reſſemblance du nom; & ce ſeroit une injuſtice épouvantable, que de vouloir condamner Olimpe qui eſt femme de bien, parce qu'il y a eu une Olimpe qui a été une débauchée. De ſemblables arrêts, ſans doute, feroient un grand déſordre dans le monde. Il n'y auroit rien par-là qui ne fût condamné; &, puiſque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choſes dont on abuſe tous les jours, on doit bien faire la même grace à la Comédie, & approuver les piéces de théâtre, où l'on verra regner l'inſtruction & l'honnêteté.

Je ſçais qu'il y a des eſprits, dont la délicateſſe ne peut ſouffrir aucune Comédie, qui diſent que les plus honnêtes ſont les plus dangereuſes, que les paſſions que l'on y dépeint, ſont d'autant plus touchantes, qu'elles ſont pleines de vertu, & que les ames ſont attendries par ces ſortes de repréſentations. Je ne vois pas quel grand crime c'eſt que de s'attendrir à la vûe d'une paſſion honnête; & c'eſt un haut étage de vertu, que cette pleine inſenſibilité où ils veulent faire monter notre ame. Je doute qu'une ſi grande perfection ſoit dans les forces de la nature humaine; & je ne ſçais s'il n'eſt pas mieux de travailler à rectifier & adoucir les paſſions des hommes, que de vouloir les retrancher entiérement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre, & ſi l'on veut blâmer toutes les choſes qui ne regardent pas directement Dieu & notre ſalut, il eſt certain que la Comédie en doit être, & je ne trouve point mauvais qu'elle ſoit condamnée avec le reſte; mais, ſuppoſé, comme il eſt vray, que les exercices de la piété ſouffrent des intervalles, & que les hommes ayent beſoin de divertiſſement, je ſoutiens qu'on ne leur en peut *trouver un qui ſoit* plus innocent que la Comédie.

Je me ſuis étendu trop loin. Finiſſons par un mot d'un grand Prince ſur la Comédie du Tartuffe.

Huit jours après qu'elle eût été défendue, on repréſenta, devant la Cour, une piéce intitulée, *Scaramouche hermite*, & le Roi, en ſortant, dit au grand Prince que je veux dire; *Je voudrois bien ſavoir pourquoi les gens qui ſe ſcandaliſent ſi fort de la Comédie de Molière, ne diſent mot de celle de Scaramouche.* A quoi le Prince répondit; *La raiſon de cela, c'eſt que la comédie de Scaramouche joue le Ciel & la Religion, dont ces meſſieurs-là ne ſe ſoucient point; mais celle de Molière les joue eux-mêmes, c'eſt ce qu'ils ne peuvent ſouffrir.*

PREMIER PLACET,

PRE'SENTE' AU ROI,

Sur la Comédie du Tartuffe, qui n'avoit pas encore été repréſentée en Public.

SIRE,

Le devoir de la Comédie étant de corriger les hommes en les divertiſſant, j'ai crû que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire, que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon ſiécle; &, comme l'Hypocriſie, ſans doute, en eſt un des plus en uſage, des plus incommodes, & des plus dangereux, j'avois eu, SIRE, la penſée que je ne rendrois pas un petit ſervice à tous les honnêtes gens de votre Royaume, ſi je faiſois une Comédie qui décriât les Hypocrites, & mît en vûe, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnoyeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zéle contrefait, & une charité Sophiſtiquée.

Je l'ai faite, SIRE, cette Comédie, avec tout le ſoin, comme je crois, & toutes les circonſpections que pouvoit demander la délicateſſe de la matière; &, pour mieux conſerver l'eſtime & le reſpect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai diſtingué, le plus que j'ai pû, le caractère que j'avois à toucher; je n'ai point laiſſé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, & ne me ſuis ſervi, dans cette peinture, que des couleurs expreſſes & des traits eſſentiels qui font reconnoître d'abord un véritable & franc Hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicateſſe de votre ame ſur les matières de Religion, & l'on a ſçû vous prendre par l'endroit ſeul que vous êtes prenable, je veux dire, par le reſpect des choſes ſaintes. Les Tartuffes, ſous-main, ont eu l'adreſſe *de trouver grace* auprès de votre Majeſté, & les ori-

ginaux enfin ont fait ſupprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, & quelque reſſemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup ſenſible que la ſuppreſſion de cet ouvrage, mon malheur pourtant étoit adouci par la manière dont votre Majeſté s'étoit expliquée ſur ce ſujet, & j'ai crû, SIRE, qu'elle m'ôtoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette Comédie quelle me défendoit de produire en Public.

Mais, malgré cette glorieuſe déclaration du plus grand Roi du monde, & du plus éclairé, malgré l'approbation encore de Monſieur le Légat, & de la plus grande partie de nos Prélats, qui tous, dans les lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, ſe ſont trouvés d'accord avec les ſentimens de votre Majeſté, malgré tout cela, dis-je, on voit un livre compoſé par le Curé de..... qui donne hautement un démenti à tous ces Auguſtes témoignages. Votre Majeſté a beau dire, & Monſieur le Légat, & Meſſieurs les Prélats ont beau donner leur jugement, ma Comédie, ſans l'avoir vûe, eſt diabolique & diabolique mon cerveau; je ſuis un démon vêtu de chair, & habillé en homme, un libertin, un impie, digne d'un ſupplice exemplaire. Ce n'eſt pas aſſez que le feu expie en public mon offenſe, j'en ſerois quitte à trop bon marché; le zéle charitable de ce galant homme de bien, n'a garde de demeurer-là; il ne veut point que j'aye de miſéricorde auprès de Dieu, il veut abſolument que je ſois damné, c'eſt une affaire réſolue.

Ce livre, SIRE, a été préſenté à votre Majeſté, &, ſans doute, elle juge bien elle-même combien il m'eſt fâcheux de me voir expoſé tous les jours aux inſultes de ces Meſſieurs; quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles ſoient tolérées; & quel intérêt j'ai enfin à me purger de ſon impoſture, & à faire voir au Public que ma Comédie n'eſt rien moins que ce qu'on veut qu'elle ſoit. Je ne dirai point, SIRE, ce que j'aurois à demander pour ma réputation, & pour juſtifier à tout le monde l'innocence de mon

ouvrage ; les Rois, éclairés comme vou
pas beſoin qu'on leur marque ce qu'on f
ils voyent, comme Dieu, ce qu'il nous
ſçavent, mieux que nous, ce qu'ils nous
accorder. Il me ſuffit de mettre mes inté
tre les mains de votre Majeſté ; & j'attend
avec reſpect, tout ce qu'il lui plaira d'ord
deſſus.

SECOND PLACET,

Présenté au Roi, dans son camp devant la Ville de Lille en Flandres, par les Sieurs la Thorilliere & la Grange, Comédiens de sa Majesté, & compagnons du Sieur Molière, sur la défense qui fut faite le 6. Aoust. 1667. de représenter le Tartuffe jusques à nouvel ordre de sa Majesté.

SIRE,

C'est une chose bien téméraire à moi, que de venir importuner un grand Monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes; mais, dans l'état où je me vois, où trouver SIRE, une protection, qu'au lieu où je la viens chercher? Et qui puis-je solliciter contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance & de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le Souverain juge & le maître de toutes choses?

Ma Comédie, SIRE, n'a pû jouïr ici des bontés de votre Majesté. En vain je l'ai produite sous le titre de l'Imposteur, & déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde. J'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grand cheveux, un grand collet, une épée, & des dentelles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adoucissemens, & retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célébres originaux du portrait que je voulois faire; tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pû avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits, qui, dans toute autre matière, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma Comédie n'a pas plûtôt paru, qu'elle s'est vûe foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect; & tout ce que j'ai pû faire en cette rencontre, pour me sauver moi-même de l'éclat de cette tempête, c'est de dire que votre Majesté avoit eu la bonté de m'en permettre la *représentation*, & que je n'avois pas crû qu'il fût be-

soin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avoit qu'elle seule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point, SIRE, que les gens que je peins dans ma Comédie, ne remuent bien des ressorts auprès de votre Majesté, & ne jettent dans leur parti, comme ils ont déjà fait, de véritables gens de bien, qui sont d'autant plus promts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir, ils l'ont assez montré dans les Comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public, sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la Piété & la Religion, dont ils se soucient fort peu; mais celle-ci les attaque & les joue eux-mêmes, & c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sçauroient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde, &, sans doute, on ne manquera pas de dire à votre Majesté, que chacun s'est scandalisé de ma Comédie. Mais la vérité pure, SIRE, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable, & qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue, ayent eu une si grande déférence pour des gens qui devroient être l'horreur de tout le monde, & sont si opposés à la véritable piété dont elles font profession.

J'attends avec respect l'arrêt que votre Majesté daignera prononcer sur cette matière; mais il est très-assûré, SIRE, qu'il ne faut plus que je songe à faire des Comédies, si les Tartuffes ont l'avantage, qu'ils prendront droit par-là de me persécuter plus que jamais, & voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée; & puissije, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner *d'innocens plaisirs* après de si nobles travaux,

&

& faire rire le Monarque qui fait trembler toute l'Europe.

TROISIEME PLACET.

Présenté au Roi le 5. Février 1669.

SIRE,

Un fort honnête Médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet, & veut s'obliger, par devant Notaires, de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grace de votre Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandois pas tant; & que je serois satisfait de lui, pourvû qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grace, SIRE, est un Canonicat de votre Chapelle Royale de Vincennes, vacant par la mort de....

Oserois-je demander encore cette grace à votre Majesté, le propre jour de la grande résurrection de Tartuffe, réssuscité par vos bontés? Je suis, par cette première faveur, réconcilié avec les Dévots, & je le serois, par cette seconde, avec les Médecins. C'est pour moi, sans doute, trop de grace à la fois; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour votre Majesté; & j'attends, avec un peu d'espérance respectueuse, la réponse de mon Placet.

ACTEURS.

Madame PERNELLE, Mere d'Orgon.
ORGON, mari d'Elmire.
ELMIRE, femme d'Orgon.
DAMIS, fils d'Orgon.
MARIANE, fille d'Orgon.
VALERE, amant de Mariane.
CLEANTE, beau-frere d'Orgon.
TARTUFFE, faux dévot.
DORINE, suivante de Mariane.
Monsieur LOYAL, sergent.
UN EXEMT.
FLIPOTE, servante de Madame Pernelle.

La scéne est à Paris, dans la maison d'Orgon.

LE TARTUFFE,

COMÉDIE.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLEANTE, DORINE, FLIPOTE.

Madame PERNELLE.

ALLONS, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre.

Madame PERNELLE.

Laiſſez, ma bru, laiſſez. Ne venez pas plus loin.
Ce ſont toutes façons; dont je n'ai pas beſoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit, envers vous on s'acquitte.
Mais, ma mere, d'où vient que vous ſortez ſi vite?

Madame PERNELLE.

C'eſt que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que, de me complaire, on ne prend nul ſouci.
Oui, je ſors de chez vous fort mal édifiée;
Dans toutes mes leçons, j'y ſuis contrariée,
On n'y reſpecte rien; chacun y parle haut,
Et c'eſt, tout juſtement, la Cour du Roi Petaut.

DORINE.

Si....

Madame PERNELLE.

Vous êtes, mamie, une fille ſuivante,
Un peu trop forte en gueule, & fort impertinente.

Vous vous mêlez, sur tout, de dire votre avis,

DAMIS.

Mais....

Madame PERNELLE.

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand' mere,
Et j'ai prédit cent fois, à mon fils votre pere,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois....

Madame PERNELLE.

Mon Dieu! sa sœur, vous faites la discrette,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette;
Mais il n'est, comme on dit, pire eau, que l'eau qui dort,
Et vous menez, sous-cape, un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mere....

Madame PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite, en tout, est tout-à-fait mauvaise;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mere en usoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière; & cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une Princesse.
Quiconque, à son mari, veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLEANTE.

Mais, Madame, après tout...

Madame PERNELLE.

Pour vous, Monsieur son frere.
Je vous estime fort, vous aime & vous révère;
Mais enfin, si j'étois de mon fils son époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre,
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc, mais c'est-là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS.

Votre Monſieur Tartuffe, eſt bien-heureux, ſans doute...

Madame PERNELLE.

C'eſt un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis ſouffrir, ſans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! Je ſouffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne uſurper céans un pouvoir tyrannique?
Et que nous ne puiſſions à rien nous divertir,
Si ce beau Monſieur-là n'y daigne conſentir?

DORINE.

S'il le faut écouter, & croire à ſes maximes,
On ne peut faire rien, qu'on ne faſſe des crimes;
Car il contrôle tout, ce critique zèlé.

Madame PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle, eſt fort bien contrôlé.
C'eſt au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire;
Et mon fils, à l'aimer, vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mere, il n'eſt pere, ni rien;
Qui me puiſſe obliger à lui vouloir du bien,
Je trahirois mon cœur de parler d'autre ſorte.
Sur ſes façons de faire, à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une ſuite; & qu'avec ce pied plat,
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'eſt une choſe auſſi qui ſcandaliſe,
De voir qu'un inconnu céans s'impatroniſe;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avoit pas des ſouliers,
Et dont l'habit entier valoit bien ſix deniers,
En vienne juſques-là, que de ſe méconnoître,
De contrarier tout, & de faire le maître.

Madame PERNELLE.

Hé, merci de ma vie, il en iroit bien mieux;
Si tout ſe gouvernoit par ſes ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie;
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

Madame PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

Madame PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal, & ne le rebutez,
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui; mais pourquoi, sur tout depuis un certain
tems,
Ne sçauroit-il souffrir qu'aucun hante céans?
En quoi blesse le Ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête?
veut-on que, là-dessus, je m'explique entre nous?
[*montrant Elmire.*]
Je crois que de Madame il est, ma foi, jaloux.

Madame PERNELLE.

Taisez-vous, & songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien;
Mais enfin on en parle, & cela n'est pas bien.

CLEANTE.

Hé, voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause?
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.

Et, quand même on pourroit ſe réſoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à ſe taire?
Contre la médiſance il n'eſt point de rempart.
A tous les ſots caquets n'ayons donc nul égard;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laiſſons aux cauſeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné notre voiſine, & ſon petit époux,
Ne ſeroient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toujours, ſur autrui, les premiers à médire;
Ils ne manquent jamais de ſaiſir promtement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en ſemer la nouvelle avec beaucoup de joye,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croye.
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils penſent dans le monde autoriſer les leurs;
Et, ſous le faux eſpoir de quelque reſſemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils ſont trop chargés.

Madame PERNELLE.

Tous ces raiſonnemens ne font rien à l'affaire.
On ſçait qu'Orante méne une vie exemplaire,
Tous ſes ſoins vont au Ciel; & j'ai ſçû, par des gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple eſt admirable, & cette dame eſt bonne.
Il eſt vray qu'elle vit en auſtère perſonne;
Mais l'âge, dans ſon ame, a mis, ce zèle ardent,
Et l'on ſçait qu'elle eſt prude à ſon corps défendant.
Tant qu'elle a pû des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ſes avantages;
Mais, voyant de ſes yeux tous les brillans baiſſer,
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer;
Et, du voile pompeux d'une haute ſageſſe,
De ſes attraits uſés, déguiſer la foibleſſe.
Ce ſont-là les retours des coquettes du tems;
Il leur eſt dur de voir déſerter les galans.
Dans un tel abandon, leur ſombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude.

Et la ſévérité de ces femmes de bien
Cenſure toute choſe, & ne pardonne rien,
Hautement, d'un chacun, elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne ſçauroit ſouffrir qu'un autre ait les plaiſirs,
Dont le panchant de l'âge a ſevré leurs déſirs.

Madame PERNELLE *à Elmire.*

Voilà les contes bleux qu'il vous faut, pour vous plaire,
Ma bru. L'on eſt, chez vous, contrainte de ſe taire,
Car Madame: à jaſer tient le dé tout le jour,
Mais enfin, je prétends diſcourir à mon tour.
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus ſage,
Qu'en recueillant chez ſoi ce dévot perſonnage,
Que le Ciel au beſoin l'a céans envoyé,
Pour redreſſer à tous votre eſprit fourvoyé,
Que, pour votre ſalut, vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien, qui ne ſoit à reprendre.
Ces viſites, ces bals, ces converſations,
Sont, du malin eſprit, toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuſes paroles,
Ce ſont propos oiſifs, chanſons & fariboles,
Bien ſouvent le prochain en a ſa bonne part,
Et l'on y ſçait médire & du tiers & du quart.
Enfin les gens ſenſés ont leurs têtes troublées,
De la confuſion de telles aſſemblées,
Mille caquets divers s'y font en moins de rien,
Et, comme, l'autre jour, un Docteur dit fort bien,
C'eſt véritablement la tour de Babilone,
Car chacun y babille, & tout du long de l'aune;
Et pour conter l'hiſtoire où ce point l'engagea.....

[*montrant Cléante.*]

Voilà-t-il pas Monſieur qui ricane déja?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire.

[*à Elmire.*]

Et ſans.... Adieu, ma bru, je ne veux plus rien dire.
Sçachez que, pour céans, j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau tems, quand j'y mettrai le pied.

[*Donnant un ſoufflet à Flipote.*]

Allons, vous, vous rêvez & bayez aux corneilles;
Jour de Dieu! Je ſçaurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons.

SCE-

SCENE II.

CLEANTE, DORINE.

CLEANTE.

Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller;
Que cette bonne femme....

DORINE.

Ah! Certes, c'eſt dommage,
Quelle ne vous ouît tenir un tel langage;
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'eſt point d'âge à lui donner ce nom.

CLEANTE.

Comme elle s'eſt pour rien contre nous échauffée!
Et que de ſon Tartuffe elle paroît coëffée!

DORINE.

Oh! Vrayment, tout cela n'eſt rien au prix du fils,
Et, ſi vous l'aviez vû, vous diriez, c'eſt bien pis.
Nos troubles l'avoient mis ſur le pied d'homme ſage,
Et, pour ſervir ſon Prince, il montra du courage;
Mais il eſt devenu comme un homme hébêté,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté,
Il l'appelle ſon frere; & l'aime, dans ſon ame,
Cent fois plus qu'il ne fait mere, fils, fille & femme;
C'eſt de tous ſes ſecrets l'unique confident,
Et de ſes actions le directeur prudent,
Il le choye, il l'embraſſe; &, pour une maîtreſſe
On ne ſçauroit, je penſe, avoir plus de tendreſſe;
A table, au plus haut bout, il veut qu'il ſoit aſſis,
Avec joye, il l'y voit manger autant que ſix;
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui céde.
Et s'il vient à roter, il lui dit, Dieu vous aide.
Enfin il en eſt fou; c'eſt ſon tout, ſon héros,
Il l'admire à tout coups, le cite à tous propos;
Ses moindres actions lui ſemblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit, ſont pour lui des oracles.
Lui qui connoît ſa duppe, & qui veut en jouïr,
Par cent dehors fardés, a l'art de l'éblouïr;

Son cagotiſme en tire, à toute heure, des ſommes;
Et prend droit de gloſer, ſur tous tant que nous ſommes.
Il n'eſt pas juſqu'au fat, qui lui ſert de garçon,
Qui ne ſe mêle auſſi de nous faire leçon;
Il vient nous ſermonner avec des yeux farouches,
Et jetter nos rubans, notre rouge, & nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ſes mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une fleur des ſaints,
Diſant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la ſainteté, les parures du diable.

SCENE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLEANTE, DORINE.

ELMIRE *à Cléante.*

Vous êtes bien-heureux, de n'être point venu
Au diſcours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vû mon mari; comme il ne m'a point vûe,
Je veux aller, là haut, attendre ſa venue.

CLEANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amuſement,
Et je vais lui donner le bon jour ſeulement.

SCENE IV.

CLEANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS.

De l'hymen de ma ſœur touchez-lui quelque choſe.
J'ai ſoupçon que Tartuffe à ſon effet s'oppoſe,
Qu'il oblige mon pere à des détours ſi grands;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends,

Si même ardeur enflamme & ma ſœur & Valère:
La ſœur de cet ami, vous le ſçavez, m'eſt chère;
Et s'il falloit....

DORINE.

Il entre.

SCENE V.

ORGON, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! Mon frere, bon-jour.

CLEANTE.

Je ſortois, & j'ai joye à vous voir de retour.
La campagne à préſent n'eſt pas beaucoup fleurie.

ORGON.

[*à Cléante.*]

Dorine. Mon beaufrere, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien ſouffrir, pour m'ôter de ſouci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

[*à Dorine.*]

Tout s'eſt-il, ces deux jours, paſſé de bonne ſorte?
Qu'eſt-ce qu'on fait céans? Comme eſt-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut, avant-hier, la fiévre juſqu'au ſoir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? Il ſe porte à merveille,
Gros & gras, le teint frais, & la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le ſoir, elle eut un grand dégout
Et ne put, au ſoupé, toucher à rien du tout,

Tant ſa douleur de tête étoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il ſoupa, lui tout ſeul, devant elle;
Et, fort dévotement, il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit ſe paſſa toute entière.
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir ſommeiller,
Et juſqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Preſſé d'un ſommeil agréable,
Il paſſa dans ſa chambre, au ſortir de la table;
Et, dans ſon lit bien chaud, il ſe mit tout ſoudain,
Où, ſans trouble, il dormit juſques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin, par nos raiſons gagnée,
Elle ſe réſolut à ſouffrir la ſaignée;
Et le ſoulagement ſuivit tout auſſi-tôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut,
Et, contre tous les maux, fortifiant ſon ame,
Pour réparer le ſang qu'avoit perdu Madame,
But, à ſon déjeuné, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux ſe portent bien enfin;
Et je vais à Madame annoncer, par avance;
La part que vous prenez à ſa convaleſcence.

SCENE VI.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

A Votre nez, mon frere, elle ſe rit de vous;
Et ſans avoir deſſein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai, tout franc, que c'eſt avec juſtice.
A-t-on jamais parlé d'un ſemblable caprice?
Et ſe peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vous faire oublier toutes choſes pour lui?
Qu'après avoir chez vous réparé ſa miſère,
Vous en veniez au point....

ORGON.

Alte-là, mon beaufrere,
Vous ne connoiſſez pas celui dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas, puiſque vous le voulez;
Mais enfin, pour ſçavoir quel homme ce peut être...

ORGON.

Mon frere, vous ſeriez charmé de le connoître,
Et vos raviſſemens ne prendroient point de fin.
C'eſt un homme... qui... ah!... un homme... un homme enfin.
Qui ſuit bien ſes leçons, goûte une paix profonde;
Et, comme du fumier, regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec ſon entretien,
Il m'enſeigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon ame;
Et je verrois mourir, frere, enfans, mere, & femme,
Que je m'en ſoucierois autant que de cela.

CLEANTE.

Les ſentimens humains, mon frere, que voilà!

ORGON.

Ah! Si vous aviez vû comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour, à l'égliſe il venoit, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi, ſe mettre à deux genoux.

Il attiroit les yeux de l'assemblée entière,
Par l'ardeur dont au Ciel il poussoit sa prière;
Il faisoit des soupirs, de grands élancemens,
Et baisoit humblement la terre à tous momens;
Et, lorsque je sortois, il me devançoit vîte,
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau-bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, & de ce qu'il étoit,
Je lui faisois des dons; mais, avec modestie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie.
C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié,
Je ne mérite pas de vous faire pitié;
Et, quand je refusois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.
Enfin, le Ciel, chez moi, me le fit retirer;
Et, depuis ce tems-là, tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout; & qu'à ma femme même,
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi, six fois, il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zéle;
Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusques-là qu'il se vint, l'autre jour, accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLEANTE.

Parbleu, vous êtes fou, mon frere, que je croi.
Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous? Que tout ce badinage....

ORGON.

Mon frere, ce discours sent le libertinage,
Vous en êtes un peu dans votre ame entiché;
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché;
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLEANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire.
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux,
C'est être libertin, que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ni respect, ni foi pour les choses sacrées.

Allez, tous vos diſcours ne me font point de peur.
Je ſçais comme je parle, & le Ciel voit mon cœur
De tous vos façonniers on n'eſt point les eſclaves;
Il eſt de faux dévots, ainſi que de faux braves,
Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit,
Les vrays braves ſoient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons & vrays dévots, qu'on doit ſuivre à la trace,
Ne ſont pas ceux auſſi qui font tant de grimace.
Hé quoi! Vous ne ferez nulle diſtinction
Entre l'Hyprocriſie, & la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un ſemblable langage,
Et rendre même honneur au maſque qu'au viſage,
Egaler l'artifice à la ſincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Eſtimer le fantôme autant que la perſonne,
Et la fauſſe monnoye, à l'égal de la bonne?
Les hommes, la plûpart, ſont étrangement faits!
Dans la juſte nature on ne les voit jamais.
La raiſon a, pour eux, des bornes trop petites,
En chaque caractère, ils paſſent ſes limites,
Et la plus noble choſe, ils la gâtent ſouvent,
Pour la vouloir outrer & pouſſer trop avant.
Que cela vous ſoit dit, en paſſant, mon beau-frere.

ORGON.

Oui, vous êtes, ſans doute, un Docteur qu'on révère,
Tout le ſçavoir du monde eſt chez vous retiré,
Vous êtes le ſeul ſage, & le ſeul éclairé,
Un Oracle, un Caton dans le ſiécle où nous ſommes,
Et, près de vous, ce ſont des ſots que tous les hommes.

CLEANTE.

Je ne ſuis point, mon frere, un Docteur révéré,
Et le ſçavoir, chez moi, n'eſt pas tout retiré.
Mais, en un mot, je ſçais, pour toute ma ſcience
Du faux, avec le vray, faire la différence;
Et, comme je ne vois nul genre de héros
Qui ſoient plus à priſer que les parfaits dévots,
Aucune choſe au monde & plus noble & plus belle
Que la ſainte ferveur d'un véritable zéle,

Auſſi ne vois-je rien qui ſoit plus odieux,
Que le dehors plâtré d'un zéle ſpécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la ſacrilege & trompeuſe grimace
Abuſe impunément, & ſe joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus ſaint & ſacré.
Ces gens, qui, par une ame à l'intérêt ſoumiſe,
Font de dévotion métier & marchandiſe,
Et veulent acheter crédit & dignités,
A prix de faux clins d'yeux, & d'élans affectés,
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du Ciel, courir à leur fortune,
Qui, brûlans & prians, demandent chaque jour;
Et prêchent la retraite au milieu de la cour,
Qui ſçavent ajuſter leur zéle avec leurs vices,
Sont promts, vindicatifs, ſans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent inſolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier reſſentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colére,
Qu'ils prennent, contre nous, des armes qu'on révére,
Et que leur paſſion, dont on leur ſçait bon gré,
Veut nous aſſaſſiner avec un fer ſacré.
De ce faux caractère on en voit trop paroître;
Mais les dévots de cœur ſont aiſés à connoître.
Notre ſiécle, mon frere, en expoſe à nos yeux,
Qui peuvent nous ſervir d'exemples glorieux.
Regardez Ariſton, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur eſt débattu,
Ce ne ſont point du tout ſanfarons de vertu;
On ne voit point, en eux, ce faſte inſupportable,
Et leur dévotion eſt humaine & traitable.
Ils ne cenſurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et, laiſſant la fierté des paroles aux autres,
C'eſt, par leurs actions, qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a, chez eux, peu d'appui,
Et leur ame eſt portée à juger bien d'autrui;
Point de cabale en eux, point d'intrigues à ſuivre;
On les voit, pour tous ſoins, ſe mêler de bien vivre.
Jamais, contre un pécheur, ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché ſeulement,

Et

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

Mariane.

MARIANE.

Mon pere.

ORGON.

Approchez. J'ai de quoi
Vous parler en ſecret.

MARIANE *à Orgon qui regarde dans un cabinet.*

Que cherchez-vous?

ORGON.

Je voi
Si quelqu'un n'eſt point-là qui pourroit nous entendre;
Car ce petit endroit eſt propre pour ſurprendre.
Or ſus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Remarqué, de tout tems, un eſprit aſſez doux,
Et, de tout tems auſſi, vous m'avez été chère.

MARIANE.

Je ſuis fort redevable à cet amour de pere.

ORGON.

C'eſt fort bien dit, ma fille; &c, pour le mériter
Vous devez n'avoir ſoin que de me contenter.

MARIANE.

C'eſt où je mets auſſi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte?

MARIANE.

Qui? Moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas! J'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promeſſes.

ORGON.

Selon.

CLEANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de fineſſes?
Valere, ſur ce point, me fait vous viſiter.

ORGON.

Le Ciel en ſoit loué.

CLEANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEANTE.

Mais il eſt néceſſaire
De ſçavoir vos deſſeins. Quels ſont-ils donc?

ORGON.

De faire
Ce que le Ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valere a votre foi. La tiendrez-vous, ou non?

ORGON.

Adieu.

CLEANTE *ſeul.*

Pour ſon amour, je crains une diſgrace,
Et je dois l'avertir de tout ce qui ſe paſſe.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

MAriane.

MARIANE.

Mon pere.

ORGON.

Approchez. J'ai de quoi
Vous parler en ſecret.

MARIANE *à Orgon qui regarde dans un cabinet.*

Que cherchez-vous?

ORGON.

Je voi
Si quelqu'un n'eſt point-là qui pourroit nous entendre;
Car ce petit endroit eſt propre pour ſurprendre.
Or ſus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Remarqué, de tout tems, un eſprit aſſez doux,
Et, de tout tems auſſi, vous m'avez été chère.

MARIANE.

Je ſuis fort redevable à cet amour de pere.

ORGON.

C'eſt fort bien dit, ma fille; &c, pour le mériter
Vous devez n'avoir ſoin que de me contenter.

MARIANE.

C'eſt où je mets auſſi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte?

MARIANE.

Qui? Moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas! J'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

SCENE II.

ORGON, MARIANE, DORINE entrant doucement, & se tenant derrière Orgon, sans être vûe.

ORGON.

C'eſt parler ſagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute ſa perſonne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, & qu'il vous ſeroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Hé?

MARIANE.

Hé?

ORGON.

Qu'eſt-ce?

MARIANE.

Plaît-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANE.

Me ſuis-je mépriſe?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon pere, que je diſe,
Qui me touche le cœur, & qu'il me ſeroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en eſt rien, mon pere, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle impoſture?

ORGON.

Mais je veux que cela ſoit une vérité;
Et c'eſt aſſez pour vous que je l'aye arrêté.

MARIANE.

Quoi! Vous voulez, mon pere...

ORGON.

Oui, je prétends ma fille
Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il ſera votre époux, j'ai réſolu cela;
Et, comme ſur vos vœux je..

[*appercevant Dorine.*]

Que faites-vous-là?
La curioſité, qui vous preſſe, eſt bien forte,
Mamie, à nous venir écouter de la ſorte?

DORINE.

Vrayment, je ne ſçais pas ſi c'eſt un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hazard.
Mais de ce mariage, on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc? La choſe eſt-elle incroyable?

DORINE.

A tel point
Que vous-même, Monſieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je ſçais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaiſante hiſtoire.

ORGON.

Je conte juſtement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chanſons.

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'eſt point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à Monſieur votre pere,
Il raille.

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux...

DORINE.

Hé bien, on vous croit donc, & c'eſt tant pis pour vous.
Quoi! Se peut-il, Monſieur, qu'avec l'air d'homme ſage,
Et cette large barbe au milieu du viſage,
Vous ſoyez aſſez fou pour vouloir...

ORGON.

Ecoutez.
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaiſent point; je vous le dis, mamie.

DORINE.

Parlons ſans nous fâcher, Monſieur, je vous ſupplie.
Vous moquez-vous des gens, d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'eſt point l'affaire d'un bigot.
Il a d'autres emplois, auxquels il faut qu'il penſe;
Et puis, que vous apporte une telle alliance?
A quel ſujet aller, avec tout votre bien,
Choiſir un gendre gueux...

ORGON.

Taiſez-vous. S'il n'a rien,
Sçachez que c'eſt par-là qu'il faut qu'on le révère.
Sa miſère eſt, ſans doute, une honnête miſère,
Au-deſſus des grandeurs elle doit l'élever,
Puiſqu'enfin, de ſon bien, il s'eſt laiſſé priver,
Par ſon trop peu de ſoin des choſes temporelles,
Et ſa puiſſante attache aux choſes éternelles;
Mais mon ſecours pourra lui donner les moyens
De ſortir d'embarras, & rentrer dans ſes biens.
Ce ſont fiefs, qu'à bon titre, au pays on renomme,
Et, tel que l'on le voit, il eſt bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'eſt lui qui le dit; & cette vanité,
Monſieur, ne ſied pas bien avec la piété.
Qui d'une ſainte vie embraſſe l'innocence,
Ne doit pas tant prôner ſon nom & ſa naiſſance;
Et l'humble procédé de la dévotion,
Souffre mal les éclats de cette ambition.

A quoi bon cet orgueil ?.... Mais ce diſcours vous bleſſe.
Parlons de ſa perſonne, & laiſſons ſa nobleſſe.
Ferez-vous poſſeſſeur, ſans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle, un homme comme lui ?
Et ne devez-vous pas ſonger aux bienſéances,
Et de cette union prévoir les conſéquences,
Sçachez que d'une fille on riſque la vertu,
Lorſque, dans ſon hymen, ſon goût eſt combattu;
Que le deſſein d'y vivre en honnête perſonne,
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne;
Et que ceux, dont par tout on montre au doigt le front,
Font leurs femmes, ſouvent, ce qu'on voit qu'elles ſont.
Il eſt bien difficile enfin d'être fidéle
A de certains maris faits d'un certain modéle;
Et qui donne à ſa fille un homme qu'elle hait,
Eſt reſponſable au Ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre deſſein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de ſuivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amuſons point, ma fille, à ces chanſons;
Je ſçais ce qu'il vous faut, & je ſuis votre pere.
J'avois donné pour vous ma parole à Valére;
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il eſt enclin,
Je le ſoupçonne encor d'être un peu libertin;
Je ne remarque point qu'il hante les égliſes.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures préciſes,
Comme ceux qui n'y vont que pour être apperçûs ?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-deſſus.
Enfin, avec le Ciel, l'autre eſt le mieux du monde,
Et c'eſt une richeſſe à nulle autre ſeconde.
Cet hymen, de tous biens, comblera vos déſirs,
Et ſera tout confit en douceurs & plaiſirs.

Enſemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidéles,
Comme deux vrays enfans, comme deux tourterelles,
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez;
Et vous ferez, de lui, tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle? Elle n'en fera qu'un ſot, je vous aſſûre.

ORGON.

Ouais! Quels diſcours!

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolûre,
Et que ſon aſcendant, Monſieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Ceſſez de m'interrompre; & ſongez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, Monſieur, que pour votre intérêt.

ORGON.

C'eſt prendre trop de ſoin; taiſez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit...

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, Monſieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah!

DORINE.

Votre honneur m'eſt cher, & je ne puis ſouffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point?

DORINE.

C'eſt une conſcience,
Que de vous laiſſer faire une telle alliance.

ORGON.

ORGON.

Te taira-tu, ſerpent, dont les traits effrontés...

DORINE.

Ah! Vous êtes dévot, & vous vous emportez?

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaiſes,
Et, tout réſolument, je veux que tu te taiſes.

DORINE.

ſoit. Mais ne diſant mot, je n'en penſe pas moins.

ORGON.

Penſe, ſi tu le veux; mais applique tes ſoins
[*à ſa fille.*]
A ne m'en point parler, ou... Suffit... Comme ſage
J'ai peſé mûrement toutes choſes.

DORINE *à part.*

J'enrage,
De ne pouvoir parler.

ORGON.

Sans être damoiſeau,
Tartuffe eſt fait de ſorte...

DORINE *à part.*

Oui, c'eſt un beau muſeau!

ORGON.

Que quand tu n'aurois même aucune ſympathie
Pour tous les autres dons...

DORINE *à part.*

La voilà bien lottie!

[*Orgon ſe tourne du côté de Dorine; &, les bras croiſés, l'écoute & la regarde en face.*]

Si j'étois en ſa place, un homme, aſſurément,
Ne m'épouſeroit pas de force, impunément,
Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON *à Dorine.*

Donc, de ce que je dis, on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'eſt-ce que tu fais donc ?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON.

[*à part.*]

Fort bien. Pour châtier ſon inſolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

[*Il ſe met en poſture de donner un ſoufflet à Dorine ; & chaque mot qu'il dit à ſa fille, il ſe tourne pour regarder Dorine, qui ſe tient droite ſans parler.*]

Ma fille, vous devez approuver mon deſſein...
Croire que le mari... que j'ai ſçû vous élire...

[*à Dorine.*]

Que ne te parles-tu ?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque ſotte, ma foi.

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéïſſance,
Et montrer, pour mon choix, entière déférence.

DORINE *en s'enfuyant.*

Je me moquerois fort de prendre un tel époux.

ORGON *après avoir manqué de donner un ſoufflet à Dorine.*

Vous avez-là, ma fille, une peſte avec vous.
Avec qui, ſans péché, je ne ſçaurois plus vivre.
Je me ſens hors d'état maintenant de pourſuivre ;
Ces diſcours inſolens m'ont mis l'eſprit en feu,
Et je vais prendre l'air, pour me raſſeoir un peu.

SCENE III.

MARIANE, DORINE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole?
Et faut-il qu'en ceci je faſſe votre rôle?
Souffrir qu'on vous propoſe un projet inſenſé,
Sans que, du moindre mot, vous l'ayez repouſſé!

MARIANE.

Contre un pere abſolu, que veux-tu que je faſſe?

DORINE.

Ce qu'il faut, pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui;
Qu'étant celle, pour qui, ſe fait toute l'affaire,
C'eſt à vous, non à lui, que le mari doit plaire;
Et que, ſi ſon Tartuffe eſt pour lui ſi charmant,
Il le peut épouſer ſans nul empêchement.

MARIANE.

Un pere, je l'avoue; a ſur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raiſonnons. Valere a fait pour vous des pas;
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! Qu'envers mon amour, ton injuſtice eſt grande!
Dorine! Me dois-tu faire cette demande!
T'ai-je pas là-deſſus, ouvert cent fois mon cœur?
Et ſçais-tu pas, pour lui, juſqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que ſçais-je ſi le cœur a parlé par la bouche;
Et ſi c'eſt, tout de bon, que cet amant vous touche.

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter;
Et mes vrays ſentimens ont ſçû trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et, ſelon l'apparence, il vous aime de même?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés enſemble?

MARIANE.

Aſſûrément.

DORINE,

Sur cette autre union, quelle eſt donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort, ſi l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'eſt un recours où je ne ſongeois pas.
Vous n'avez qu'à mourir, pour ſortir d'embarras.
Le reméde, ſans doute, eſt merveilleux. J'enrage.
Lorſque j'entends tenir ces ſortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu! De quelle humeur, Dorine, tu te rends?
Tu ne compatis point aux déplaiſirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des ſornettes,
Et dans l'occaſion mollit, comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu? Si j'ai de la timidité....

DORINE.

Mais l'amour, dans un cœur, veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardai-je pas pour les feux de Valere,
Et n'eſt-ce pas à lui de m'obtenir d'un pere?

DORINE.

Mais quoi? Si votre pere eſt un bourru fieffé,
Qui s'eſt de ſon Tartuffe entièrement coëffé,

Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute, à votre amant, doit-elle être imputée?

MARIANE.

Mais, par un haut refus, & d'éclatans mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe; & du devoir de fille?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés....

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Etre à Monsieur Tartuffe, & j'aurois, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux?
Le parti, de soi-même, est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe! Oh, oh! N'est-ce rien qu'on propose?
Certes, Monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied,
Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne,
Il est noble chez lui, bien fait de sa personne,
Il a l'oreille rouge, & le teint bien fleuri;
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu!

DORINE.

Quelle allégresse aurez-vous dans votre ame,
Quand, d'un époux si beau, vous vous verrez la femme!

MARIANE.

Ah! Cesse, je te prie, un semblable discours;
Et, contre cet hymen, ouvre-moi du secours.
C'en est fait, je me rends, & suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéïsse à son pere,
Voulût-il lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau. De quoi vous plaignez-vous?
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles, & cousins, vous trouverez fertile;

Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord, chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez viſiter, pour votre bien-venue,
Madame la Baillive, & Madame l'Elue,
Qui d'un ſiége pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez eſpérer
Le bal, & la grand'bande, à ſçavoir, deux muſettes,
Et, par-fois, Fagotin & les marionnettes;
Si pourtant votre époux....

MARIANE.

Ah! Tu me fais mourir
De tes conſeils, plûtôt, ſonge à me ſecourir.

DORINE.

Je ſuis votre ſervante.

MARIANE.

Hé, Dorine, de grace....

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire paſſe.

MARIANE.

Ma pauvre fille!

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés....

DORINE.

Point. Tartuffe eſt votre homme, & vous en tâterez.

MARIANE.

Tu ſçais qu'à toi, toujours, je me ſuis confiée.
Fai-moi....

DORINE.

Non. Vous ſerez, ma foi, Tartuffiée.

MARIANE.

Hé bien, puiſque mon ſort ne ſçauroit t'émouvoir,
Laiſſe-moi déſormais toute à mon déſeſpoir.
C'eſt de lui que mon cœur empruntera de l'aide;
Et je ſçais, de mes maux, l'infaillible remède.

[*Elle veut s'en aller.*

DORINE.

Hé, là, là, revenez. Je quitte mon courroux
Il faut, nonobſtant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, ſi l'on m'expoſe à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher.... Mais voici Valere votre amant.

****

SCENE IV.

VALERE, MARIANE, DORINE.

VALERE.

On vient de débiter, Madame, une nouvelle,
Que je ne ſçavois pas, & qui ſans doute eſt belle.

MARIANE.

Quoi?

VALERE.

Que vous épouſez Tartuffe.

MARIANE.

Il eſt certain
Que mon pere s'eſt mis en tête ce deſſein.

VALERE.

Votre pere, Madame....

MARIANE.

A changé de viſée.
La choſe vient par lui de m'être propoſée.

VALERE.

Quoi! Sérieuſement?

MARIANE.

Oui, ſérieuſement.
Il s'eſt, pour cet hymen, déclaré hautement.

VALERE.

Et quel eſt le deſſein où votre ame s'arrête,
Madame?

MARIANE.

Je ne ſçais.

VALERE.

La réponſe eſt honnête.

Vous ne ſçavez?

MARIANE.

Non.

VALERE.

Non?

MARIANE.

Que me conſeillez-vous?

VALERE.

Je vous conſeille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conſeillez?

VALERE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon?

VALERE.

Sans doute.
Le choix eſt glorieux, & vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien, c'eſt un conſeil, Monſieur, que je reçoi.

VALERE.

Vous n'aurez pas grand' peine à le ſuivre, je croi.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a ſouffert votre ame.

VALERE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE.

Et moi, je le ſuivrai, pour vous faire plaiſir.

DORINE *ſe retirant dans le fond du théâtre.*

Voyons ce qui pourra de ceci réuſſir.

VALERE.

C'eſt donc ainſi qu'on aime! Et c'étoit tromperie
Quand vous...

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit, tout franc, que je dois accepter
Celui que, pour époux, on me veut préſenter;
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puiſque vous m'en donnez le conſeil ſalutaire.

VA-

VALERE.

Ne vous excusez point sur mes intentions.
Vous aviez pris déjà vos résolutions;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole,
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vrai, c'est bien dit.

VALERE.

Sans doute; & votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas! Permis à vous d'avoir cette pensée.

VALERE.

Oui, oui, permis à moi: mais mon ame offensée
Vous préviendra, peut-être, en un pareil dessein;
Et je sçais où porter, & mes vœux, & ma main.

MARIANE.

Ah! Je n'en doute point; & les ardeurs qu'excite
Le mérite...

VALERE.

Mon Dieu! Laissons-là le mérite;
J'en ai fort peu sans doute; & vous en faites foi.
Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi;
Et j'en sçais de qui l'ame, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'est pas grande, &, de ce changement;
Vous vous consolerez assez facilement.

VALERE.

J'y ferai mon possible, & vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie, engage notre gloire,
Il faut, à l'oublier, mettre aussi tous nos soins;
Si l'on n'en vient à bout; on le doit feindre au moins,
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce sentiment, sans doute, est noble & relevé.

VALERE.

Fort bien; &, d'un chacun, il doit être approuvé.

Hé quoi! Vous voudriez qu'à jamais, dans mon âme,
Je gardaſſe pour vous les ardeurs de ma flâme?
Et vous viſſe, à mes yeux, paſſer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MARIANE.

Au contraire, pour moi, c'eſt ce que je ſouhaite;
Et je voudrois déjà que la choſe fût faite.

VALERE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oui.

VALERE.

C'eſt aſſez m'inſulter,
Madame; &c, de ce pas, je vais vous contenter.

[*Il fait un pas pour s'en aller.*]

MARIANE.

Fort bien.

VALERE *revenant.*

Souvenez-vous au moins, que c'eſt vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

VALERE *revenant encore.*

Et que le deſſein que mon ame conçoit,
N'eſt rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, ſoit.

VALERE *en ſortant.*

Suffit. Vous allez être à point nommé ſervie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALERE *revenant encore.*

Vous me voyez, c'eſt pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure.

VALERE *ſe retournant lorſqu'il eſt prêt à ſortir.*

Hé?

MARIANE.

Quoi?

VALERE.

Ne m'appellez-vous pas?

MARIANE.

Moi? Vous rêvez.

VALERE.

Hé bien, je pourſuis donc mes pas.
Adieu, Madame.

[*Il s'en va lentement.*]

MARIANE.

Adieu, Monſieur.

DORINE *à Mariane.*

Pour moi, je penſe
Que vous perdez l'eſprit par cette extravagance;
Et je vous ai laiſſés tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Holà, ſeigneur Valere.

[*Elle arrête Valere par le bras.*]

VALERE *feignant de réſiſter.*

Hé, que veux-tu Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALERE.

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALERE.

Non. Vois-tu, c'eſt un point réſolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE *à part.*

Il ſouffre à me voir, ma préſence le chaſſe;
Et je ſerai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE *quittant Valere & courant après Mariane.*

A l'autre. Où courez-vous?

MARIANE.

Laiſſe.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine, en vain tu veux me retenir.

VALERE *à part.*

Je vois bien que ma vûe eſt pour elle un ſupplice;
Et, ſans doute, il vaut mieux que je l'en affranchiſſe.

DORINE *quittant Mariane & courant après Valere.*

Encor? Diantre ſoit fait de vous! Si.... Je le veux
Ceſſez ce badinage, & venez-çà tous deux.

[*Elle prend Valére & Mariane par la main, & les ramène.*]

VALERE *à Dorine.*

Mais quel eſt ton deſſein?

MARIANE *à Dorine.*

Qu'eſt-ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre enſemble, & vous tirer d'affaire.

[*à Valére.*]

Etes-vous fou, d'avoir un pareil démêlé?

VALERE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

DORINE *à Mariane.*

Etes-vous folle, vous, de vous être emportée?

MARIANE.

N'as-tu pas vû la choſe, & comme il m'a traitée?

DORINE.

[*à Valére.*]

Sottiſe des deux parts. Elle n'a d'autre ſoin,
Que de ſe conſerver à vous, j'en ſuis témoin.

[*à Mariane.*]

Il n'aime que vous ſeule, & n'a point d'autre envie,
Que d'être votre époux, j'en réponds ſur ma vie.

MARIANE *à Valére.*

Pourquoi donc me donner un ſemblable conſeil?

VALERE *à Mariane.*

Pourquoi m'en demander ſur un ſujet pareil?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux. Çà la main, l'un & l'autre.

[*à Valére.*]

Allons, vous.

VALERE *en donnant ſa main à Dorine.*

A quoi bon ma main?

DORINE.

[*à Mariane.*]

Ah! çà, la vôtre.

MARIANE *en donnant auſſi ſa main.*

De quoi ſert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu! Vîte, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne penſez.

[*Valére & Mariane ſe tiennent quelque tems par la main ſans ſe regarder.*]

VALERE *ſe tournant vers Mariane.*

Mais ne faites donc point les choſes avec peine,
Et regardez un peu les gens ſans nulle haine.

[*Mariane ſe tourne du côté de Valére en lui ſouriant.*]

DORINE.

A vous dire le vray, les amans ſont bien fous!

VALERE *à Mariane.*

Oh-çà, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?
Et, pour n'en point mentir, n'êtes-vous point méchante
De vous plaire à me dire une choſe affligeante?

MARIANE.

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat....

DORINE.

Pour une autre ſaiſon, laiſſons tout ce débat,
Et ſongeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Di-nous donc quels reſſorts il faut mettre en uſage!

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.

[*à Mariane.*] [*à Valére.*]

Votre pere ſe moque, & ce ſont des chanſons.

[*à Mariane.*]

Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à ſon extravagance,
D'un doux conſentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme, il vous ſoit plus aiſé
De tirer en longueur cet hymen propoſé.
En attrapant du tems, à tout on remédie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie,
Qui viendra tout-à-coup, & vondra des délais;
Tantôt vous payerez de préſage mauvais,
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuſe,
Caſſé quelque miroir, ou ſongé d'eau bourbeuſe;
Enfin, le bon de tout, c'eſt qu'à d'autres qu'à lui,
On ne peut vous lier, que vous ne diſiez, oui.
Mais, pour mieux réuſſir, il eſt bon, ce me ſemble,
Qu'on ne vous trouve point, tous deux, parlant enſemble.

[*à Valere.*]

Sortez, &, ſans tarder, employez vos amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.

[*à Mariane.*]

Nous, allons réveiller les efforts de ſon frere;
Et, dans notre parti, jetter la belle-mere.
Adieu.

VALERE *à Mariane.*

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande eſpérance, à vray dire, eſt en vous.

MARIANE *à Valere.*

Je ne vous réponds pas des volontés d'un pere;
Mais je ne ſerai point à d'autre qu'à Valere.

VALERE.

Que vous me comblez d'aiſe! Et quoi que puiſſe oſer...

DORINE.

Ah! Jamais les amans ne ſont las de jaſer.
Sortez, vous dis-je.

VALERE *revenant ſur ſes pas.*

Enfin...

DORINE.

Quel caquet eſt le vôtre?
Tirez de cette part; & vous, tirez de l'autre.

Dorine les pouſſe chacun par l'épaule, & les oblige de ſe ſéparer.]

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

QUE la foudre, sur l'heure, achéve mes destins,
Qu'on me traite par-tout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect, ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête.

DORINE.

De grace, modérez un tel emportement.
Votre pere n'a fait qu'en parler simplement;
On n'exécute pas tout ce qui se propose;
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille, un peu, je lui dise deux mots.

DORINE.

Ah! Tout doux. Envers lui, comme envers votre pere,
Laissez agir les soins de votre belle mere.
Sur l'esprit de Tartuffe, elle a quelque crédit;
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit;
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vray! La chose seroit belle.
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander,
Sur l'hymen qui vous trouble, elle veut le sonder,
Sçavoir ses sentimens; & lui faire connoître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
Son valet dit qu'il prie, & je n'ai pû le voir;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.
Sortez donc, je vous prie, & me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne le dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez. On ſçait vos tranſports ordinaires,
Et c'eſt le vray moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non. Je veux voir, ſans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux! Il vient. Retirez-vous.

[*Damis va ſe cacher dans un cabinet qui eſt au fond du théâtre.*]

****

SCENE II.

TARTUFFE, DORINE.

TARTUFFE *parlant haut à ſon valet qui eſt dans la maiſon, dès qu'il apperçoit Dorine.*

Laurent, ſerrez ma haire, avec ma diſcipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais, aux priſonniers,
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE *à part.*

Que d'affectation, & de forfanterie!

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE *tirant un mouchoir de ſa poche.*

Ah! Mon Dieu! Je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment?

TARTUFFE.

Couvrez ce ſein, que je ne ſçaurois voir.
Par de pareils objets les ames ſont bleſſées,
Et cela fait venir de coupables penſées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression?
Certes, je ne sçais pas quelle chaleur vous monte;
Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si prompte;
Et je vous verrois nud, du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas,

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais, sur le champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Hélas! Très-volontiers.

DORINE *à part.*

Comme il se radoucit,
Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble.
Oui, c'est elle en personne, & je vous laisse ensemble.

****

SCENE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le Ciel à jamais, par sa toute bonté,
Et de l'ame & du corps vous donne la santé,
Et béniſſe vos jours, autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire.

ELMIRE.

Je ſuis fort obligée à ce ſouhait pieux ;
Mais prenons une chaiſe, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE *aſſis.*

Comment, de votre mal vous ſentez-vous remiſe ?

ELMIRE *aſſiſe.*

Fort bien ; & cette fiévre a bientôt quitté priſe.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut,
Pour avoir attiré cette grace d'en-haut ;
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote inſtance,
Qui n'ait eu pour objet votre convaleſcence.

ELMIRE.

Votre zéle pour moi s'eſt trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chère ſanté ;
Et, pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'eſt pouſſer bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup, pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous, que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en ſecret d'une affaire,
Et ſuis bien-aiſe, ici, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en ſuis ravi de même ; &, ſans doute, il m'eſt doux,
Madame, de me voir, ſeul à ſeul, avec vous.
C'eſt une occaſion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que, juſqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'eſt un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, & ne me cache rien.

[*Damis, ſans ſe montrer, entr'ouvre la porte du cabinet dans lequel il s'étoit retiré, pour entendre la converſation.*]

TARTUFFE.

Et je ne veux auſſi, pour grace ſinguliere,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entière
Et vous faire ſerment, que les bruits que j'ai faits
Des viſites qu'ici reçoivent vos attraits,
Ne ſont pas, envers vous, l'effet d'aucune haine ;
Mais plûtôt d'un tranſport de zéle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prends bien auſſi,
Et crois que mon ſalut vous donne ce ſouci.

TARTUFFE *prenant la main d'Elmire, & lui ſerrant les doigts.*

Oui, Madame, ſans doute, & ma ferveur eſt telle...

ELMIRE.

Ouf, vous me ſerrez trop.

TARTUFFE.

C'eſt par excès de zéle.
De vous faire aucun mal, je n'eus jamais deſſein,
Et j'aurois bien plûtôt...

[*Il met la main ſur les genoux d'Elmire.*]

ELMIRE.

Que fait-là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit, l'étoffe en eſt moëlleuſe.

ELMIRE.

Ah! De grace, laiſſez, je ſuis fort chatouilleuſe.

[*Elmire recule ſon fauteuil, & Tartuffe ſe rapproche d'elle.*]

TARTUFFE *maniant le fichu d'Elmire.*

Mon Dieu! Que de ce point l'ouvrage eſt merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;
Jamais en toute choſe on n'a vû ſi-bien faire.

ELMIRE.

Il eſt vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager ſa foi,
Et vous donner ſa fille eſt il vrai? dites-moi.

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots; mais, Madame, à vray dire,
Ce n'eſt pas le bonheur après quoi je ſoupire,
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes ſouhaits.

ELMIRE.

C'eſt que vous n'aimez rien des choſes d

TARTUFFE.

Mon ſein n'enferme point un cœur qui ſoit

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent to
pirs,
Et que rien, ici bas, n'arrête vos déſir.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éte
N'étouffe pas en nous l'amour des tempo
Nos ſens facilement peuvent être charmé
Des ouvrages parfaits que le Ciel a form
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pa
Mais il étale en vous ſes plus rares merv
Il a, ſur votre face, épanché des beautéi
Dont les yeux ſont ſurpris, & les cœurs tra
Et je n'ai pû vous voir parfaite créature
Sans admirer en vous l'auteur de la natur
Et d'un ardent amour ſentir mon cœur a
Au plus beau des portraits, où lui-même il s'
D'abord, j'appréhendai que cette ardeur
Ne fût du noir eſprit une ſurpriſe adroite
Et même, à fuir vos yeux, mon cœur ſ
Vous croyant un obſtacle à faire mon ſalu
Mais enfin; je connus; ô beauté toute ai
Que cette paſſion peut n'être point coupa
Que je puis l'ajuſter avec que la pudeur,
Et c'eſt ce qui m'y fait abandonner mon
Ce m'eſt, je le confeſſe, une audace bien g
Que d'oſer de ce cœur vous adreſſer l'offra
Mais j'attends, en mes vœux; tout de vot
Et rien des vains efforts de mon infirmité
Eſt vous eſt mon eſpoir, mon bien, ma c
De vous dépend ma peine, ou ma béatitu
Et je vais être enfin, par votre ſeul arrê
Heureux, ſi vous voulez; malheureux, s'il v

ELMIRE.

La déclaration eſt tout-à-fait galante,
Mais elle eſt, à vray dire, un peu bien ſur

Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, & que par-tout on nomme.

TARTUFFE.

Ah! Pour être dévot, je n'en suis pas moins homme,
Et, lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre, & ne raisonne pas.
Je sçais qu'un tel discours de moi paroît étrange,
Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un ange,
Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes Souveraine,
De vos regards divins l'inéffable douceur,
Força la résistance où s'obstinoit mon cœur,
Elle surmonta tout, jeûne, prières, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux & mes soupirs, vous l'ont dit mille fois,
Et, pour mieux m'expliquer, j'employe ici la voix.
Que si vous contemplez, d'une ame un peu bénigne,
Les tribulations de votre esclave indigne,
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
Et jusqu'à mon néant daignent se ravaler,
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur, avec moi, ne court point de hazard,
Et n'a nulle disgrace à craindre de ma part.
Tous ces galans de cour, dont les femmes sont folles,
Sont bruyans dans leurs faits, & vains dans leurs paroles,
De leurs progrès, sans cesse, on les voit se targuer;
Ils n'ont point de faveurs, qu'ils n'aillent divulguer;
Et leur langue indiscrette en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel, où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée;
Répond de toute chose à la personne aimée;
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale, & du plaisir sans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire; & votre rhétorique,
En termes assez forts, à mon ame s'explique.

N'appréhendez-vous point, que je ne fois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur ?
Et que le prompt avis d'un amour de la ſorte,
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

TARTUFFE.

Je ſçais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grace à ma témérité ;
Que vous m'excuſerez, ſur l'humaine foibleſſe,
Des violens tranſports d'un amour qui vous bleſſe ;
Et conſidérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'eſt pas aveugle, & qu'un homme eſt de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être ;
Mais ma diſcrétion ſe veut faire paroître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux ;
Mais je veux, en revanche, une choſe de vous.
C'eſt de preſſer tout franc, & ſans nulle chicane,
L'union de Valère avec que Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuſte pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre eſpoir ;
Et....

****

SCENE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE,

DAMIS *ſortant du Cabinet où il s'étoit retiré.*

Non, Madame, non, ceci doit ſe répandre.
J'étois en cet endroit, d'où j'ai pû tout entendre ;
Et la bonté du Ciel m'y ſemble avoir conduit,
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit ;
Pour m'ouvrir une voye à prendre la vengeance
De ſon hypocriſie & de ſon inſolence ;
A détromper mon pere, & lui mettre en plein jour
L'ame d'un ſcélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis. Il ſuffit qu'il ſe rende plus ſage ;
Et tâche à mériter la grace où je m'engage.

Puiſque je l'ai promis; ne m'en dédites pas
Ce n'eſt point mon humeur de faire des éclats.
Une femme ſe rit de ſottiſes pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raiſons pour en uſer ainſi;
Et, pour faire autrement, j'ai les miennes auſſi.
Le vouloir épargner eſt une raillerie;
Et l'inſolent orgueil de ſa cagoterie,
N'a triomphé que trop de mon juſte courroux,
Et que trop excité de déſordre chez nous.
Le fourbe, trop long-tems, a gouverné mon pere;
Et deſſervi mes feux, avec ceux de Valere.
Il faut que du perfide il ſoit déſabuſé,
Et le Ciel, pour cela, m'offre un moyen aiſé.
De cette occaſion, je lui ſuis redevable,
Et, pour la négliger, elle eſt trop favorable
Ce ſeroit mériter qu'il me la vint ravir,
Que de l'avoir en main, & ne m'en pas ſervir.

ELMIRE.

Damis....

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croye;
Mon ame eſt maintenant au comble de ſa joye,
Et vos diſcours, en vain, prétendent m'obliger
A quitter le plaiſir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vuider l'affaire,
Et voici, juſtement, de quoi me ſatisfaire.

****

SCENE V.

ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon pere, votre abord
D'un incident tout frais, qui vous ſurprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos careſſes,
Et Monſieur, d'un beau prix, reconnoît vos tendresſes.

Son grand zéle, pour vous, vient de ſe déclarer;
Il ne va pas à moins, qu'à vous déshonorer;
Et je l'ai ſurpris-là, qui faiſoit à Madame
L'injurieux aveu d'une coupable flâme.
Elle eſt d'une humeur douce & ſon cœur trop diſcret
Vouloit, à toute force, en garder le ſecret;
Mais je ne puis flater une telle impudence,
Et crois que vous la taire, eſt vous faire une offenſe.

ELMIRE.

Oui. Je tiens que jamais, de tous ces vains propos,
On ne doit d'un mari traverſer le repos;
Que ce n'eſt point-de-là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il ſuffit, pour nous, de ſçavoir nous défendre.
Ce ſont mes ſentimens; & vous n'auriez rien dit,
Damis; ſi j'avois eu ſur vous quelque crédit.

SCENE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô Ciel! Eſt-il croyable?

TARTUFFE.

Oui, mon frere, je ſuis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand ſcélerat qui jamais ait été.
Chaque inſtant de ma vie eſt chargé de ſouillures,
Elle n'eſt qu'un amas de crimes & d'ordures,
Et je vois que le Ciel; pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occaſion.
De quelque grand forfait qu'on me puiſſe reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et, comme un criminel, chaſſez-moi de chez vous.
Je ne ſçaurois avoir tant de honte en partage,
Que je ne n'en aye encor mérité davantage.

ORGON *à ſon fils.*

Ah! Traître, oſes-tu bien, par cette fauſſeté,
Vouloir de ſa vertu ternir la pureté?

DA-

DAMIS.

Quoi ! La feinte douceur de cette ame hypocrite
Vous fera démentir, ...

ORGON.

Tai-toi, peſte maudite !

TARTUFFE.

Ah ! Laiſſez-le parler, vous l'accuſez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à ſon rapport.
Pourquoi, ſur un tel fait, m'être ſi favorable ?
Sçavez-vous, après tout, de quoi je ſuis capable ?
Vous fiez-vous, mon frere, à mon extérieur ?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur ?
Non, non, vous vous laiſſez tromper à l'apparence,
Et je ne ſuis rien moins, hélas ! que ce qu'on penſe.
Tout le monde me prend pour un homme de bien,
Mais la vérité pure eſt que je ne vaux rien.

[*s'adreſſant à Damis.*]

Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide,
D'infame, de perdu, de voleur, d'homicide.
Accablez-moi de noms encor plus déteſtés,
Je n'y contredis point, je les ai mérités,
Et j'en veux, à genoux, ſouffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON.

[*à Tartuffe.*] [*à ſon fils.*]

Mon frere, c'en eſt trop. Ton cœur ne ſe rend point,
Traître ?

DAMIS.

Quoi ! Ses diſcours vous ſéduiront au point...

ORGON.

[*relevant Tartuffe.*]

Tai-toi, pendard. Mon frere, hé ! Levez-vous, de grace.

[*à ſon fils.*]

Infâme.

DAMIS.

Il peut...

ORGON.

Tai-toi.

DAMIS.

J'enrage. Quoi ! Je paſſerai

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçû pour moi la moindre égratigneure.

ORGON *à son fils.*

Ingrat.

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander sa grace....

ORGON *se jettant aussi à genoux & embrassant Tartuffe.*

Hélas! Vous moquez-vous?
[*à son fils.*]
Coquin, voi sa bonté.

DAMIS.

Donc....

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi! Je....

ORGON.

Paix, dis-je.
Je sçais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous, & je vois aujourd'hui,
Femme, enfans, & valets, déchaînés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage,
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage;
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir,
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main, on pense l'obliger?

ORGON.

Oui, traître, & dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah! Je vous brave tous, & vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obéisse, & que je suis le maître.

Allons, qu'on se retracte; & qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds, pour demander pardon.

DAMIS.

Qui? Moi? De ce coquin, qui par ses impostures...

ORGON.

Ah! Tu résistes, gueux, & lui dis des injures?
[*à Tartuffe.*]
Un bâton, un bâton. Ne me retenez pas.
[*à son fils.*]
Sus; que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai; mais...

ORGON.

Vite, quittons la place;
Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCENE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte personne!

TARTUFFE *à part.*

O Ciel! Pardonne-lui la douleur qu'il me donne!
[*à Orgon.*]
Si vous pouviez sçavoir avec quel déplaisir,
Je vois qu'envers mon frere, on tâche à me noircir...

ORGON.

Hélas!

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude,
Fait souffrir à mon ame un supplice si rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré,
Que je ne puis parler, & crois que j'en mourrai.

ORGON *courant tout en larmes à la porte par où il a chaſſé ſon fils.*

Coquin! Je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas, d'abord, aſſommé ſur la place.
[*à Tartuffe.*]
Remettez-vous, mon frere, & ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il eſt beſoin, mon frere, que j'en ſorte.

ORGON.

Comment! Vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, & je voi
Qu'on cherche à vous donner des ſoupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe? Voyez-vous que mon cœur les écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de pourſuivre, ſans doute;
Et, ces mêmes rapports qu'ici vous rejettez,
Peut-être une autre fois ſeront-ils écoutés?

ORGON.

Non, mon frere, jamais.

TARTUFFE.

Ah! Mon frere, une femme
Aiſément d'un mari peut bien ſurprendre l'ame.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laiſſez-moi vîte, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout ſujet de m'attaquer ainſi.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, ſi vous vouliez...

ORGON.

Ah !

TARTUFFE.

Soit. N'en parlons plus;
Mais je ſçais comme il faut en uſer là-deſſus.
L'honneur eſt délicat, & l'amitié m'engage
A prévenir les bruits, & les ſujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouſe, & vous ne me verrez...

ORGON.

Non, en *dépit* de tous, vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde, eſt ma plus grande joye,
Et je veux qu'à toute heure, avec elle on vous voye.
Ce n'eſt pas tout encor. Pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous;
Et je vais, de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon & franc ami, que pour gendre je prends,
M'eſt bien plus cher que fils, que femme, & que parens.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propoſe?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel ſoit faite en toute choſe.

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vite en dreſſer un écrit;
Et que puiſſe l'envie en crever de dépit.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, TARTUFFE.

CLEANTE.

OUI, tout le monde en parle, & vous m'en pouvez croire.
L'éclat que fait ce bruit, n'eſt point à votre gloire ;
Et je vous ai trouvé, Monſieur, fort à propos,
Pour vous en dire net ma penſée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expoſe,
Je paſſe là-deſſus, & prends au pis la choſe.
Suppoſons que Damis n'en ait pas bien uſé,
Et que ce ſoit à tort qu'on vous ait accuſé ;
N'eſt-il pas d'un chrétien de pardonner l'offenſe,
Et d'éteindre en ſon cœur tout deſir de vengeance ?
Et devez-vous ſouffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un pere, un fils ſoit exilé ?
Je vous le dis encore, & parle avec franchiſe,
Il n'eſt petit, ni grand, qui ne s'en ſcandaliſe ;
Et, ſi vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pouſſerez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
Et remettez le fils en grace avec le pere.

TARTUFFE.

Hélas ! Je le voudrois, quant à moi, de bon cœur.
Je ne garde pour lui, Monſieur, aucune aigreur,
Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrois le ſervir du meilleur de mon âme.
Mais l'intérêt du Ciel n'y ſçauroit conſentir ;
Et, s'il rentre céans, c'eſt à moi d'en ſortir.
Après ſon action, qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce, entre nous, porteroit du ſcandale ;
Dieu ſçait ce que d'abord tout le monde en croiroit.
A pure politique on me l'imputeroit,
Et l'on diroit par-tout que, me ſentant coupable,
Je feins, pour qui m'accuſe, un zéle charitable ;
Que mon cœur l'appréhende, & veut le ménager
Pour le pouvoir, ſous-main, au ſilence engager.

CLEANTE.

Vous nous payez ici d'excuſes colorées,
Et toutes vos raiſons, Monſieur, ſont trop tirées.
Des intérêts du Ciel, pourquoi vous chargez-vous?
Pour punir le coupable, a-t-il beſoin de nous?
Laiſſez-lui, laiſſez-lui le ſoin de ſes vengeances,
Ne ſongez qu'au pardon qu'il preſcrit des offenſes;
Et ne regardez point aux jugemens humains,
Quand vous ſuivez du Ciel les ordres ſouverains.
Quoi! Le foible intérêt de ce qu'on pourra croire,
D'une bonne action empêchera la gloire?
Non, non, faiſons toujours ce que le Ciel preſcrit,
Et d'aucun autre ſoin ne nous brouillons l'eſprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
Et c'eſt faire, Monſieur, ce que le Ciel ordonne;
Mais, après le ſcandale & l'affront d'aujourd'hui,
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLEANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monſieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à ſon pere conſeille?
Et d'accepter le don qui vous eſt fait d'un bien,
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront, n'auront pas la penſée
Que ce ſoit un effet d'une ame intéreſſée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas;
Et ſi je me réſous à recevoir du pere
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'eſt, à dire vray, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains;
Qu'il ne trouve des gens, qui, l'ayant en partage,
En faſſent, dans le monde, un criminel uſage;
Et ne s'en ſervent pas, ainſi que j'ai deſſein,
Pour la gloire du Ciel, & le bien du prochain.

CLEANTE.

Hé, Monſieur, n'ayez point ces délicates craintes;
Qui d'un juſte héritier peuvent cauſer les plaintes.

Souffrez, ſans vous vouloir embaraſſer de rien,
Qu'il ſoit, à ſes périls, poſſeſſeur de ſon bien,
Et ſongez qu'il vaut mieux encor qu'il en méſuſe,
Que ſi, de l'en fruſtrer, il faut qu'on vous accuſe.
J'admire ſeulement que, ſans confuſion,
Vous en ayez ſouffert la propoſition.
Car, enfin, le vray zéle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?
Et, s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obſtacle à vivre avec Damis,
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en perſonne diſcrette,
Vous fiſſiez, de céans, une honnête retraite,
Que de ſouffrir ainſi, contre toute raiſon,
Qu'on en chaſſe pour vous le fils de la maiſon?
Croyez-moi, c'eſt donner de votre prud'hommie,
Monſieur. ...

TARTUFFE.

Il eſt, Monſieur, trois heures & demie.
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuſerez de vous quitter ſi-tôt.

CLEANTE *ſeul.*

Ah!

****

SCENE II.

ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DORINE.

DORINE *à Cléante.*

De grace, avec nous, employez-vous pour elle,
Monſieur; ſon ame ſouffre une douceur mortelle,
Et l'accord que ſon pere a conclu pour ce ſoir,
La fait, à tous momens, entrer en déſeſpoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler de force, ou d'induſtrie,
Ce malheureux deſſein qui nous a tous troublés.

SCENE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! Je me réjouis de vous voir assemblés.
[*à Mariane.*]
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous sçavez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE *aux genoux d'Orgon.*

Mon pere, au nom du Ciel qui connoît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.
Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doi;
Et, cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon pere, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avois pû former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés qu'à vos genoux implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre;
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant, sur moi, de tout votre pouvoir.

ORGON *à part.*

Allons, ferme, mon cœur, point de foiblesse humaine.

MARIANE.

Vos tendresses pour lui, ne me font point de peine,
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien;
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien,
J'y consens de bon cœur, & je vous l'abandonne;
Mais, au moins, n'allez pas jusques à ma personne,
Et souffrez qu'un couvent, dans les austérités,
Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! Voilà justement de mes religieuses,
Lorsqu'un pere combat leurs flâmes amoureuses.

Debout. Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce ſera pour vous matière à mérizer.
Mortifiez vos ſens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi!

ORGON.

Taiſez-vous, vous. Parlez à votre écot.
Je vous défends, tout net, d'oſer dire un ſeul mot.

CLEANTE.

Si, par quelque conſeil, vous ſouffrez qu'on répon-
de....

ORGON.

Mon frere, vos conſeils ſont les meilleurs du monde,
Ils ſont bien raiſonnés, & j'en fais un grand cas;
Mais vous trouverez bon que je n'en uſe pas.

ELMIRE *à Orgon.*

A voir ce que je vois, je ne ſçais plus que dire;
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'eſt être bien coëffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir ſur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

Je ſuis votre valet, & crois les apparences.
Pour mon fripon de fils, je ſçais vos complaiſances,
Et vous avez eu peur de le déſavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être crue,
Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELMIRE.

Eſt-ce qu'au ſimple aveu d'un amoureux tranſport,
Il faut que notre honneur ſe gendarme ſi fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos, je me ris ſimplement;
Et l'éclat, là-deſſus, ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions ſages,
Et ne ſuis point du tout pour ces prudes ſauvages,
Dont l'honneur eſt armé de griffes & de dents,
Et veut, au moindre mot, déviſager les gens.
Me préſerve le Ciel d'une telle ſageſſe!
Je veux une vertu qui ne ſoit point diableſſe

Et crois que d'un refus la discrète froideur,
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin, je sçais l'affaire, & ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette foiblesse étrange.
Mais que me répondroit votre incrédulité,
Si je vous faisois voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chansons.

ELMIRE.

Mais quoi! Si je trouvois manière
De vous le faire voir avec pleine lumière?

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme? Au moins, répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi;
Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fit clairement tout voir & tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirois que... Je ne dirois rien;
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop long-tems dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que, par plaisir, & sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit, je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE à Dorine.

Faites-le moi venir.

DORINE *à Elmire.*

Son esprit est rusé,
Et peut-être, à surprendre, il sera malaisé.

ELMIRE *à Dorine.*

Non, on est aisément duppé par ce qu'on aime,
Et l'amour propre engage à se tromper soi-même.
[*à Cléante, & à Mariane.*]
Faites-le moi descendre; &, vous, retirez-vous.

****

SCENE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Approchons cette table, & vous mettez dessous.

ORGON.

Comment?

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table?

ELMIRE.

Ah! Mon Dieu! Laissez faire
J'ai mon dessein en tête, & vous en jugerez.
Mettez vous-là, vous dis-je; & quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voye, & qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande;
Mais, de votre entreprise, il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.

[*à Orgon qui est sous la table.*]

Au moins, je vais toucher une étrange matière,
Ne vous scandalisez en aucune manière,
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis;
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.

Je vais, par des douceurs, puiſque j'y ſuis réduite,
Faire poſer le maſque à cette ame hypocrite,
Flater de ſon amour les déſirs effrontés,
Et donner un champ libre à ſes témérités.
Comme c'eſt pour vous ſeul, & pour mieux le confondre,
Que mon ame à ſes vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de ceſſer dès que vous vous rendrez,
Et les choſes n'iront que juſqu'où vous voudrez.
C'eſt à vous d'arrêter ſon ardeur inſenſée,
Quand vous croirez l'affaire aſſez avant pouſſée,
D'épargner votre femme, & de ne m'expoſer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous déſabuſer.
Ce ſont vos intérêts, vous en ſerez le maître,
Et... L'on vient. Tenez-vous, & gardez de paroître.

****

SCENE V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON ſous la table.

TARTUFFE.

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui. L'on a des ſecrets à vous y révéler;
Mais tirez cette porte, avant qu'on vous les diſe,
Et regardez par-tout, de crainte de ſurpriſe.

[Tartuffe va fermer la porte, & revient.]

Une affaire pareille à celle de tantôt,
N'eſt pas aſſurément ici ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'eſt vû de ſurpriſe de même,
Damis m'a fait, pour vous, une frayeur extrême;
Et vous avez bien vû que j'ai fait mes efforts
Pour rompre ſon deſſein, & calmer ſes tranſports.
Mon trouble, il eſt bien vray, m'a ſi fort poſſédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée;
Mais, par-là, *grace au Ciel*, tout a bien mieux été,
Et les choſes en ſont en plus de ſûreté.

L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
Et mon mari, de vous, ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il veut que nous soyons ensemble à tous momens;
Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmés,
Me trouver ici seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
Un peu trop prompt, peut-être, à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage, à comprendre, est assez difficile,
Madame, & vous parliez tantôt d'un autre stile.

ELMIRE.

Ah! Si d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!
Et que vous sçavez peu ce qu'il veut faire entendre,
Lorsque, si foiblement, on le voit se défendre!
Toujours notre pudeur combat dans ces momens,
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentimens.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous domte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte,
On s'en défend d'abord; mais, de l'air qu'on s'y prend,
On fait connoître assez que notre cœur se rend,
Qu'à nos vœux, par honneur, notre bouche s'oppose,
Et que de tels refus promettent toute chose.
C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,
Et, sur notre pudeur, me ménager bien peu;
Mais, puisque la parole enfin en est lâchée,
A retenir Damis, me serois-je attachée?
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur,
Ecouté tout au long l'offre de votre cœur?
Aurois-je pris la chose ainsi qu'on m'a vû faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?
Et lorsque j'ai voulu, moi-même, vous forcer
A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer,
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,
Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on résout,
Vint partager du moins un cœur que l'on veut tout?

TARTUFFE.

C'est, sans doute, Madame, une douceur extrême,
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime,

Leur miel, dans tous mes ſens, fait couler à longs traits
Une ſuavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire, eſt ma ſuprême étude,
Et mon cœur, de vos vœux, fait ſa béatitude,
Mais ce cœur vous demande ici la liberté,
D'oſer douter un peu de ſa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête,
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos ſi doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je ſoupire,
Ne vienne m'aſſûrer tout ce qu'ils m'ont pû dire,
Et planter dans mon ame une conſtante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE *après avoir touſſé pour avertir ſon mari.*

Quoi! Vous voulez aller avec cette vîteſſe,
Et d'un cœur, tout d'abord, épuiſer la tendreſſe?
On ſe tue à vous faire un aveu des plus doux,
Cependant, ce n'eſt pas encore aſſez pour vous;
Et l'on ne peut aller juſqu'à vous ſatisfaire,
Qu'aux dernières faveurs on ne pouſſe l'affaire?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'oſe eſpérer
Nos vœux, ſur des diſcours, ont peine à s'aſſûrer.
On ſoupçonne aiſément un ſort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouïr avant que de le croire.
Pour moi, qui crois ſi peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des réalités, ſçû convaincre ma flâme.

ELMIRE.

Mon Dieu! Que votre amour en vray tyran agit,
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'eſprit!
Que ſur les cœurs il prend un furieux empire,
Et qu'avec violence il veut ce qu'il déſire!
Quoi! De votre pourſuite, on ne peut ſe parer,
Et vous ne donnez pas le tems de reſpirer?
Sied-il bien de tenir une rigueur ſi grande,
De vouloir ſans quartier, les choſes qu'on demande,

Et d'abuſer ainſi, par vos efforts preſſans,
Du foible que, pour vous, vous voyez qu'ont les gens?

TARTUFFE.

Mais, ſi, d'un œil benin, vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuſer d'aſſurés témoignages?

ELMIRE.

Mais comment conſentir à ce que vous voulez,
Sans offenſer le Ciel, dont toujours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'eſt que le Ciel qu'à mes vœux on oppoſe,
Lever un tel obſtacle, eſt à moi peu de choſe;
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur.

TARTUFFE.

Je puis vous diſſiper ces craintes ridicules,
Madame; & je ſçais l'art de lever les ſcrupules.
Le Ciel défend, de vray, certains contentemens;
Mais on trouve avec lui des accommodemens.
Selon divers beſoins, il eſt une ſcience
D'étendre les liens de notre conſcience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces ſecrets, Madame, on ſçaura vous inſtruire;
Vous n'avez ſeulement qu'à vous laiſſer conduire.
Contentez mon déſir, & n'ayez point d'effroi,
Je vous réponds de tout, & prends le mal ſur moi.

[*Elmire touſſe plus fort.*]

Vous touſſez fort, Madame.

ELMIRE.

Oui, je ſuis au ſupplice.

TARTUFFE *préſentant à Elmire un cornet de papier.*

Vous plaît-il un morceau de ce jus de régliſſe?

ELMIRE.

C'eſt un rhume obſtiné, ſans doute, & je vois bien
Que tous les jus du monde, ici, ne feront rien.

TAR-

TARTUFFE.

Cela, certe, eſt fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin, votre ſcrupule eſt facile à détruire.
Vous êtes aſſûrée ici d'un plein ſecret,
Et le mal n'eſt jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le ſcandale du monde eſt ce qui fait l'offenſe;
Et ce n'eſt pas pécher, que pécher en ſilence.

ELMIRE *après avoir encore touſſé & frappé ſur la table.*

Enfin je vois qu'il faut ſe réſoudre à céder,
Qu'il faut que je conſente à vous tout accorder;
Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre,
Qu'on puiſſe être content, & qu'on veuille ſe rendre.
Sans doute, il eſt fâcheux d'en venir juſques-là,
Et c'eſt bien, malgré moi, que je franchis cela;
Mais puiſque l'on s'obſtine à m'y vouloir réduire,
Puiſqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui ſoient plus convainquans,
Il faut bien s'y réſoudre, & contenter les gens.
Si ce contentement porte en ſoi quelque offenſe,
Tant pis pour qui me force à cette violence;
La faute aſſûrément n'en doit point être à moi.

TARTUFFE.

Oui, Madame, on s'en charge; & la choſe de ſoi...

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte; & voyez, je vous prie,
Si mon mari n'eſt point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'eſt-il beſoin pour lui du ſoin que vous prenez?
C'eſt un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens, il eſt pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout, ſans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe. *Sortez*, je vous prie, un moment,
Et par-tout, là-dehors, voyez exactement.

SCENE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON *sortant de dessous la table.*

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme,
Je n'en puis revenir, & tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi! Vous sortez si-tôt? Vous vous moquez des gens,
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor tems;
Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu! L'on ne doit point croire trop de leger.
Laissez-vous bien convaincre, avant que de vous rendre,
Et ne vous hâtez pas de peur de vous méprendre.

[*Elmire fait mettre Orgon derrière elle.*]

****

SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE *sans voir Orgon.*

Tout conspire, Madame, à mon contentement,
J'ai visité, de l'œil, tout cet appartement;
Personne ne s'y trouve; & mon ame ravie....

[*Dans le tems que Tartuffe s'avance, les bras ouverts, pour embrasser Elmire, elle se retire, & Tartuffe apperçoit Orgon.*]

ORGON *arrêtant Tartuffe.*

Tout doux, vous suivez trop votre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah, ah! L'homme de bien, vous m'en vouliez donner?

Comme aux tentations s'abandonne votre ame!
Vous épousiez ma fille, & convoitiez ma femme.
J'ai douté, fort long-tems, que ce fût tout de bon,
Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton;
Mais c'eſt aſſez avant pouſſer le témoignage,
Je m'y tiens; & n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE *à Tartuffe.*

C'eſt contre mon humeur, que j'ai fait tout ceci;
Mais on m'a miſe au point de vous traiter ainſi.

TARTUFFE *à Orgon.*

Quoi! Vous croyez....

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie;
Dénichons de céans, & ſans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon deſſein....

ORGON.

Ces diſcours ne ſont plus de ſaiſon.
Il faut, tout ſur le champ, ſortir de la maiſon.

TARTUFFE.

C'eſt à vous d'en ſortir, vous, qui parlez en maître.
La maiſon m'appartient, je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle à ces lâches détours;
Qu'on n'eſt pas où l'on penſe, en me faiſant injure;
Que j'ai de quoi confondre, & punir l'impoſture,
Venger le Ciel qu'on bleſſe; & faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire ſortir.

SCENE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel eſt donc ce langage, & qu'eſt-ce qu'il veut dire?

ORGON.

Ma foi, je ſuis confus, & n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment?

ORGON.

Je vois ma faute, aux choſes qu'il me dit,
Et la donation m'embarraſſe l'eſprit.

ELMIRE.

La donation?

ORGON.

Oui. C'eſt une affaire faite;
Mais j'ai quelqu'autre choſe encor qui m'inquiéte.

ELMIRE.

Et quoi?

ORGON.

Vous ſçaurez tout. Mais voyons au plûtôt
Si certaine caſſette eſt encore là-haut.

Fin du quatrième Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

Où voulez-vous courir?

ORGON.

Las! Que ſçais-je?

CLEANTE.

Il me ſemble
Que l'on doit commencer par conſulter enſemble
Les choſes qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette caſſette-là me trouble entièrement.
Plus que le reſte encore, elle me déſeſpère.

CLEANTE.

Cette caſſette eſt donc un important myſtère?

ORGON.

C'eſt un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même, en grand ſecret, m'a mis entre les mains.
Pour cela, dans ſa fuite, il me voulut élire;
Et ce ſont des papiers, à ce qu'il m'a pû dire,
Où ſa vie, & ſes biens, ſe trouvent attachés.

CLEANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conſcience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence,
Et ſon raiſonnement me vint perſuader
De lui donner plûtôt la caſſette à garder;
Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,
J'euſſe d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conſcience eût pleine ſûreté
A faire des ſermens contre la vérité.

CLEANTE.

Vous voilà mal, au moins ſi j'en crois l'apparence;
Et la donation, & cette confidence,
Sont, à vous en parler ſelon mon ſentiment,
Des démarches par vous faites légèrement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages;
Et cet homme, ſur vous, ayant ces avantages,
Le pouſſer eſt encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi! Sur un beau ſemblant de ferveur ſi touchante,
Cacher un cœur ſi double, une ame ſi méchante?
Et moi qui l'ai reçû gueuſant, & n'ayant rien....
C'en eſt fait, je renonce à tous les gens de bien;
J'en aurai déſormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un diable.

CLEANTE.

Hé bien, ne voilà pas de vos emportemens?
Vous ne gardez en rien les doux tempéramens.
Dans la droite raiſon jamais n'entre la vôtre;
Et toujours, d'un excès, vous vous jettez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, & vous avez connu
Que par un zéle feint vous étiez prévenu;
Mais, pour vous corriger, quelle raiſon demande
Que vous alliez paſſer dans une erreur plus grande;
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien?
Quoi! Parce qu'un fripon vous duppe, avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une auſtère grimace,
Vous voulez que par-tout on ſoit fait comme lui,
Et qu'aucun vray dévot ne ſe trouve aujourd'hui?
Laiſſez aux libertins ces ſottes conſéquences,
Démêlez la vertu d'avec ſes apparences,
Ne hazardez jamais votre eſtime trop-tôt,
Et voyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il ſe peut, d'honoger l'impoſture;
Mais, au vray zéle auſſi, n'allez pas faire injure;
Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plûtôt encor de cet autre côté.

SCENE II.

ORGON, CLEANTE, DAMIS.

DAMIS.

Quoi! Mon pere, est-il vray qu'un coquin vous menace?
Qu'il n'est point de bienfait qu'en son ame il n'efface?
Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait, de vos bontés, des armes contre vous?

ORGON.

Oui, mon fils; & j'en sens des douleurs nompareilles.

DAMIS.

Laissez-moi, je lui veux couper les deux oreilles.
Contre son insolence on ne doit point gauchir.
C'est à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir;
Et, pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLEANTE.

Voilà tout justement parler en vray jeune homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatans.
Nous vivons sous un regne, & sommes dans un tems
Où, par la violence, on fait mal ses affaires.

****

SCENE III.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

Madame PERNELLE.

Qu'est-ce? J'apprends ici de terribles mystères.

ORGON.

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
Je réveille, avec zéle, un homme en sa misère,
Je le loge, & le tiens comme mon propre frère,
De bienfaits, chaque jour, il est par moi chargé,

Je lui donne ma fille, & tout le bien que j'ai,
Et, dans le même tems, le perfide, l'infame,
Tente le noir deſſein de ſuborner ma femme;
Et, non content encor de ces lâches eſſais,
Il m'oſe menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, uſer des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu ſages,
Me chaſſer de mes biens où je l'ai tranſféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme!

Madame PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire,
Qu'il ait voulu commettre une action ſi noire.

ORGON.

Comment?

Madame PERNELLE.

Les gens de bien ſont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre diſcours,
Ma mere?

Madame PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange ſorte,
Et qu'on ne ſçait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

Madame PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit.
La vertu, dans le monde, eſt toujours pourſuivie;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce diſcours aux choſes d'aujourd'hui?

Madame PERNELLE.

On vous aura forgé cent ſots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déjà que j'ai vû tout moi-même.

Madame PERNELLE.

Les eſprits médiſans la malice eſt extrême.

ORGON

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mere. Je vous di
Que j'ai vû, de mes yeux, un crime ſi hardi.

Madame PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre;
Et rien n'eſt, ici bas, qui s'en puiſſe défendre.

ORGON.

C'eſt tenir un propos de ſens bien dépourvû.
Je l'ai vû, dis-je, vû, de mes propres yeux vû,
Ce qu'on appelle, vû. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre?

Madame PERNELLE.

Mon Dieu! Le plus ſouvent, l'apparence déçoit;
Il ne faut pas toujours juger ſur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage.

Madame PERNELLE.

Aux faux ſoupçons la nature eſt ſujette;
Et c'eſt ſouvent à mal; que le bien s'interprête.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable ſoin,
Le déſir d'embraſſer ma femme?

Madame PERNELLE.

Il eſt beſoin;
Pour accuſer les gens, d'avoir de juſtes cauſes;
Et vous deviez attendre à vous voir ſûr des choſes.

ORGON.

Hé? Diantre, le moyen de m'en aſſûrer mieux,
Je devois donc, ma mere, attendre qu'à mes yeux
Il eût.... Vous me feriez dire quelque ſottiſe.

Madame PERNELLE.

Enfin, d'un trop pur zéle on voit ſon ame épriſe;
Et je ne puis, du tout, me mettre dans l'eſprit,
Qu'il ait voulu tenter les choſes que l'on dit.

ORGON.

Allez. Je ne ſçais pas, ſi vous n'étiez ma mere,
Ce que je vous dirois, tant je ſuis en colére.

DORINE *à Orgon.*

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici bas,
Vous ne vouliez point croire, & l'on ne vous croit pas.

CLEANTE.

Nous perdons des momens, en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe, on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi! Son effronterie iroit jusqu'à ce point?

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette instance possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLEANTE.

[*à Orgon.*]

Ne vous y fiez pas. Il aura des ressorts,
Pour donner, contre vous, raison à ses efforts;
Et, sur moins que cela, le poids d'une cabale
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore, armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusques-là.

ORGON.

Il est vray: mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître,
De mes ressentimens je n'ai pas été maître.

CLEANTE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'on pût, entre vous deux.
De quelque ombre de paix, raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois sçu qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matière à tant d'alarmes;
Et mes...

ORGON *à Dorine, voyant entrer Monsieur Loyal.*

Que veut cet homme? Allez tôt le sçavoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir.

SCENE IV.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DAMIS, DORINE, MONSIEUR LOYAL.

M. LOYAL *à Dorine dans le fond du théâtre.*

Bon jour, ma chére sœur. Faites, je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie,
Et je doute qu'il puisse, à présent, voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaise;
Et je viens pour un fait, dont il sera bien aise.

DORINE.

Votre nom?

M. LOYAL.

Dites-lui seulement que je vien
De la part de Monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE *à Orgon.*

C'est un homme qui vient, avec douce manière,
De la part de Monsieur Tartuffe, pour affaire,
Dont vous ferez, dit-il, bien-aise.

CLEANTE *à Orgon.*

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme, & ce qu'il peut vouloir.

ORGON *à Cléante.*

Pour nous raccommoder, il vient ici, peut-être.
Quels sentimens aurai-je à lui faire paroître?

CLEANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater;
Et, s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL *à Orgon.*

Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable, autant que je désire.

ORGON *bas à Cléante.*

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et préſage déjà quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute votre maiſon m'a toujours été chère;
Et j'étois ſerviteur de monſieur votre pere.

ORGON.

Monſieur, j'ai grande honte, & demande pardon,
D'être ſans vous connoître, ou ſçavoir votre nom.

M LOYAL.

Je m'appelle Loval, natif de Normandie,
Et ſuis Huiſſier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai, depuis quarante ans, grace au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur
Et je vous viens, Monſieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance....

ORGON.

Quoi? Vous êtes ici....

M. LOYAL.

Monſieur, ſans paſſion,
Ce n'eſt rien ſeulement qu'une ſommation,
Un ordre de vuider d'ici, vous, & les vôtres,
Mettre vos meubles hors, & faire place à d'autres;
Sans délai, ni remiſe, ainſi que beſoin eſt.

ORGON.

Moi? Sortir de céans?

M. LOYAL.

Oui, Monſieur, s'il vous plaît.
La maiſon, à préſent, comme ſçavez de reſte,
Au bon Monſieur Tartuffe appartient ſans conteſte.
De vos biens, déſormais, il eſt maître & ſeigneur,
En vertu d'un contrat, duquel je ſuis porteur.
Il eſt en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

DAMIS *à M. Loyal.*

Certes, cette impudence eſt grande, & je l'admire!

M. LOYAL *à Damis.*

Monſieur, je ne dois point avoir affaire à vous;
[*montrant Orgon.*]
C'eſt à Monſieur, il eſt & raiſonnable & doux,

Et d'un homme de bien il ſçait trop bien l'office,
Pour ſe vouloir, du tout, oppoſer à juſtice.

ORGON.

Mais....

M. LOYAL *à Orgon.*

Oui, Monſieur, je ſçais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion;
Et que vous ſouffrirez, en honnête perſonne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici, ſur votre noir jupon,
Monſieur l'Huiſſier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL *à Orgon.*

Faites que votre fils ſe taiſe, ou ſe retire,
Monſieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès verbal.

DORINE *à part.*

Ce Monſieur Loyal porte un air bien déloyal.

M. LOYAL.

Pour tous les gens de bien, j'ai de grandes tendreſſes,
Et ne me ſuis voulu, Monſieur, charger des piéces,
Que pour vous obliger, & vous faire plaiſir;
Que pour ôter, par-là, le moyen d'en choiſir
Qui, n'ayant pas pour vous le zéle qui me pouſſe,
Auroient pû procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis, que d'ordonner aux gens
De ſortir de chez eux?

M. LOYAL.

On vous donne du tems;
Et juſques à demain, je ferai ſurſéance
A l'exécution, Monſieur, de l'ordonnance.
Je viendrai ſeulement paſſer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, ſans ſcandale, & ſans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'ap-
porte,
Avant que *ſe coucher*, les clés de votre porte.

J'aurai ſoin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien ſouffrir qui ne ſoit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile
A vuider de céans juſqu'au moindre uſtenſile;
Mes gens vous aideront; & je les ai pris forts,
Pour vous faire ſervice à tout mettre dehors.
On n'en peut pas uſer mieux que je fais, je penſe;
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure auſſi, Monſieur, d'en uſer bien,
Et qu'au dû de ma charge, on ne me trouble en rien.

ORGON *à part.*

Du meilleur de mon cœur, je donnerois ſur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaiſir, ſur ce muffle aſſener
Le plus grand coup de poing qui ſe puiſſe donner.

CLEANTE *bas à Orgon.*

Laiſſez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange;
J'ai peine à me tenir, & la main me démange.

DORINE.

Avec un ſi bon dos, ma foi, Monſieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous ſeroient pas mal.

M. LOYAL

On pourroit bien punir ces paroles infâmes,
Mamie; & l'on décrète auſſi contre les femmes.

CLEANTE *à M. Loyal:*

Finiſſons tout cela, Monſieur, c'en eſt aſſez;
Donnez-tôt ce papier, de grace, & nous laiſſez.

M. LOYAL.

Juſqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joye.

ORGON.

Puiſſe-t-il te confondre, & celui qui t'envoye!

SCENE V.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

ORGON.

Hé bien, vous le voyez, ma mere, si j'ai droit;
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons, enfin, vous sont-elles connues?

Madame PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, & je tombe des nues.

DORINE *à Orgon.*

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par-là sont confirmés.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme,
Il sçait que très-souvent les biens corrompent l'homme;
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous. C'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLEANTE *à Orgon.*

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat;
Et sa déloyauté va paroître trop noire,
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

****

SCENE VI.

VALERE, ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

VALERE.

Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger:
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.

Un ami, qui m'eſt joint d'une amitié fort tendre,
Et qui ſçait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le ſecret que l'on doit aux affaires d'Etat;
Et me vient envoyer un avis, dont la ſuite
Vous réduit au parti d'une ſoudaine fuite.
Le fourbe, qui long-tems a pû vous impoſer,
Depuis une heure, au Prince a ſçû vous accuſer,
Et remettre en ſes mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'Etat l'importante caſſette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un ſujet,
Vous avez conſervé le coupable ſecret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
Mais un ordre eſt donné contre votre perſonne,
Et lui-même eſt chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLEANTE.

Voilà ſes droits armés, & c'eſt par où le traître,
De vos biens qu'il prétend, cherche à ſe rendre maître.

ORGON.

L'homme eſt, je vous l'avoue, un méchant animal.

VALERE.

Le moindre amuſement vous peut être fatal.
J'ai, pour vous emmener, mon carroſſe à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de tems, le trait eſt foudroyant,
Et ce ſont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu ſûr, je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner, juſqu'au bout, votre fuite.

ORGON.

Las! Que ne dois-je point à vos ſoins obligeans?
Pour vous en rendre grace, il faut un autre tems,
Et je demande au Ciel, de m'être aſſez propice,
Pour reconnoître un jour ce généreux ſervice.
Adieu, prenez le ſoin, vous autres...

CLEANTE,

Allez tôt,
Nous ſongerons, mon frere, à faire ce qu'il faut.

SCE-

SCENE VII.

'UFFE, UN EXEMT, MADAPERNELLE, ORGON, ELRE, CLEANTE, MARIANE, ALERE, DAMIS, DORINE,

ARTUFFE *arrêtant Orgon.*

ieau, Monſieur, tout beau, ne courez point vîte,
rez pas fort loin, pour trouver votre gîte;
part du Prince, on vous fait priſonnier.

ORGON.

, tu me gardois ce trait pour le dernier,
coup, ſcélérat, par où tu m'expédies;
couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

res n'ont rien à me pouvoir aigrir,
is, pour le Ciel, appris à tout ſouffrir.

CLEANTE.

ération eſt grande, je l'avoue.

DAMIS.

du Ciel, l'infame, impudemment ſe joue!

TARTUFFE.

s emportemens ne ſçauroient m'émouvoir,
ſonge à rien, qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

ez de ceci grande gloire à prétendre,
nploi, pour vous, eſt fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

ɔloi ne ſçauroit être que glorieux,
part du pouvoir qui m'envoye en ces lieux.

ORGON.

s-tu ſouvent que ma main charitable,
t'a retiré d'un état miſérable?

TARTUFFE.

ſçais quels ſecours j'en ai pû recevoir;
ntérêt du Prince eſt mon premier devoir.

De ce devoir sacré la juste violence
Etouffe dans mon cœur toute reconnoissance;
Et je sacrifierois à de si puissans nœuds,
Ami, femme, parens, & moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'imposteur!

DORINE.

Comme il sçait, de traîtresse manière,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révere!

CLEANTE.

Mais s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zéle qui vous pousse, & dont vous vous parez,
D'où vient que, pour paroître, il s'avise d'attendre,
Qu'à poursuivre sa femme, il ait sçû vous surprendre,
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer,
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE *à l'Exemt.*

Délivrez-moi, Monsieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMT.

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir,
Votre bouche, à propos, m'invite à le remplir;
Et, pour l'éxécuter, suivez-moi tout-à-l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui? Moi, Monsieur?

L'EXEMT.

Oui, vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison?

L'EXEMT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
[*à Orgon*]
Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude.
Nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude,

Un Prince dont les yeux ſe font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des impoſteurs.
D'un fin diſcernement ſa grande ame pourvûe,
Sur les choſes toujours jette une droite vûe;
Chez elle jamais rien ne ſurprend trop d'accès,
Et ſa ferme raiſon ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle;
Mais, ſans aveuglement, il fait briller ce zéle,
Et l'amour pour les vrays, ne ferme point ſon cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir ſurprendre,
Et, de piéges plus fins, on le voit ſe défendre.
D'abord, il a percé, par ſes vives clartés,
Des replis de ſon cœur, toutes les lâchetés.
Venant vous accuſer, il s'eſt trahi lui-même;
Et, par un juſte trait de l'équité ſuprême,
S'eſt découvert au Prince un fourbe renommé,
Dont, ſous un autre nom, il étoit informé;
Et c'eſt un long détail d'actions toutes noires,
Dont on pourroit former des volumes d'hiſtoires.
Ce Monarque, en un mot, a, vers vous, déteſté
Sa lâche ingratitude, & ſa déloyauté,
A ſes autres horreurs, il a joint cette ſuite;
Et ne m'a, juſqu'ici, ſoumis à ſa conduite,
Que pour voir l'impudence aller juſques au bout,
Et vous faire, par lui, faire raiſon de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il ſe dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains, je dépouille le traître.
D'un Souverain pouvoir, il briſe les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offenſe ſecrette,
Où vous a, d'un ami, fait tomber la retraite;
Et c'eſt le prix qu'il donne au zéle qu'autrefois,
On vous vit témoigner, en appuyant ſes droits,
Pour montrer que ſon cœur ſçait, quand moins on y penſe,
D'une bonne action verſer la récompenſe;
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien;
Et que, mieux que du mal, il ſe ſouvient du bien.

DORINE.

Que le Ciel *ſoit loué!*

Madame PERNELLE.

Maintenant je reſpire.

ELMIRE.

Favorable ſuccès?

MARIANE.

Qui l'auroit oſé dire?

ORGON *à Tartuffe que l'Exempt emmène.*

Hé bien, te voilà, traître...

SCENE DERNIERE.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, VALERE, DAMIS, DORINE.

CLEANTE.

Ah! Mon frere, arrêtez,
Et ne deſcendez point à des indignités.
A ſon mauvais deſtin laiſſez un miſérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plûtôt que ſon cœur, en ce jour,
Au ſein de la vertu faſſe un heureux retour,
Qu'il corrige ſa vie, en déteſtant ſon vice,
Et puiſſe du grand Prince adoucir la juſtice;
Tandis qu'à ſa bonté vous irez, à genoux,
Rendre ce que demande un traitement ſi doux.

ORGON.

Oui, c'eſt bien dit, Allons à ſes pieds, avec joye,
Nous louer des bontés que ſon cœur nous déploye;
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux juſtes ſoins d'un autre, il nous faudra pourvoir;
Et, par un doux hymen, couronner, en Valère,
La flâme d'un amant généreux & ſincère.

FIN.

L'IMPOSTEUR
OU
LE TARTUFFE,

Joué ſans interruption en public le 5 Février 1669.

On ſait toutes les traverſes que cet admirable Ouvrage eſſuya. On en voit le détail dans la Préface de l'Auteur au-devant du Tartuffe.

Les trois premiers Actes avoient été repréſentés à Verſailles devant le Roi le 12 Mai 1664. Ce n'étoit pas la première fois que Louis XIV, qui ſentoit le prix des Ouvrages de Molière, avoit voulu les voir avant qu'ils fuſſent achevés: il fut fort content de ce commencement, & par conſéquent la Cour le fut auſſi.

Il fut joué le 29 Novembre de la même année à Rainſy, devant le Grand Condé. Dès-lors les rivaux ſe réveillèrent; les dévots commencèrent à faire du bruit; les faux zélés, (l'eſpèce d'homme la plus dangereuſe) crièrent contre Molière, & ſéduiſirent même quelques gens de bien. Molière voyant tant d'ennemis qui alloient attaquer ſa perſonne encore plus que ſa Pièce, voulut laiſſer ces prémières fureurs ſe calmer: il fut un an ſans donner le Tartuffe; il le liſoit ſeulement dans quelques maiſons choiſies, où la ſuperſtition ne dominoit pas.

Molière ayant oppoſé la protection & le zèle de ſes amis aux cabales naiſſantes de ſes ennemis, obtint du Roi une permiſſion verbale de jouer le Tartuffe. La première Repréſentation en fut donc faite à Paris le 5 Août 1667: le lendemain on redoubloit la rejouer; l'Aſſemblée étoit la plus nombreuſe qu'on eût jamais vue; il y avoit des Dames de la première diſtinction aux troiſièmes loges; les Acteurs alloient commencer: lorſqu'il arriva un ordre

Tome IV. après pag. 172.

du Premier Président du Parlement, portant défense de jouer la Pièce.

C'eſt à cette occaſion, qu'on prétend que Molière dit à l'Aſſemblée : *Meſſieurs, nous allions vous donner le Tartuffe, mais Monſieur le Premier Préſident ne veut pas qu'on le joue.*

Pendant qu'on ſupprimoit cet Ouvrage, qui étoit l'éloge de la Vertu & la ſatire de la ſeule Hypocriſie, on permit qu'on jouât ſur le Théâtre Italien *Scaramouche Hermite*, Pièce très froide ſi elle n'eût été licentieuſe, dans laquelle un Hermite vêtu en Moine monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée, & y reparoît de tems en tems, en diſant, *que ſo è per mortificar la carne.* On fait ſur cela le mot du Grand Condé. Au bout de quelque tems, Molière fut délivré de la perſécution ; il obtint un ordre du Roi par écrit, de repréſenter le Tartuffe. Les Comédiens, ſes camarades, voulurent que Molière eût toute ſa vie deux parts dans le gain de la Troupe, toutes les fois qu'on joueroit cette Pièce ; elle fut repréſentée trois mois de ſuite, & durera autant qu'il y aura en France du Goût & des Hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une Leçon de morale cette même Pièce, qu'on trouvoit autrefois ſi ſcandaleuſe. On peut hardiment avancer, que les diſcours de Cléante, dans leſquels ſa Vertu vraie & éclairée eſt oppoſée à la Dévotion imbécille d'Orgon, ſont, à quelques expreſſions près, le plus fort & le plus élégant Sermon que nous ayons en notre Langue ; & c'eſt peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parloient moins bien dans la Chaire, que Molière au Théâtre. Voyez ſur-tout cet endroit :

Allez, tous vos diſcours ne me font point de peur,
Je ſai comme je parle, & le ciel voit mon cœur :
Il eſt de faux dévots, ainſi que de faux braves, &c.

Preſque tous les caractères de cette Pièce ſont *originaux ;* il n'y en a aucun qui ne ſoit bon, & *celui du Tartuffe* eſt parfait. On admire la con-

duite de la Pièce jusqu'au dénouement ; on sent combien il est forcé, & combien les louanges du Roi, quoique mal amenées, étoient nécessaires pour soutenir Molière contre ses ennemis.

Dans les premières Représentations, l'Imposteur se nommoit Panulphe, & ce n'étoit qu'à la dernière Scène qu'on apprenoit son véritable nom de Tartuffe, sous lequel ses impostures étoient supposées être connues du Roi. A cela près, la Pièce étoit comme elle est aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait, est à ce vers:

O Ciel, pardonne-moi la douleur qu'il me donne.

Il y avoit:

O Ciel, pardonne-moi comme je lui pardonne.

Qui croiroit que le succès de cette admirable Pièce eût été balancé par celui d'une Comédie qu'on appelle *la Femme Juge & Partie*, qui fut jouée à l'Hôtel de Bourgogne aussi longtems que le Tartuffe au Palais Royal? Montfleury, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, Auteur de la Femme Juge & Partie, se croyoit égal à Molière; & la Préface qu'on a mise au-devant du Recueil de ce Montfleury avertit que *Monsieur de Montfleury* étoit un Grand Homme. Le succès de la Femme Juge & Partie, & de tant d'autres Pièces médiocres, dépend uniquement d'une situation que le jeu d'un Acteur fait valoir. On sait qu'au Théâtre il faut peu de chose pour faire réussir ce que l'on méprise à la lecture. On représenta sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, à la suite de la Femme Juge & partie, la Critique du Tartuffe. Voici ce qu'on trouve dans le Prologue de cette Critique:

Molière plaît assez, c'est un bouffon plaisant,
Qui divertit le monde en le contrefaisant;
Ses grimaces souvent causent quelques surprises;
Toutes ses Pièces sont d'agréables sottises:
Il est mauvais Poëte, & bon Comédien;
Il fait rire, & de vrai c'est tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt Libelles ; un C
ré de Paris s'avilit juſqu'à compoſer une de
Brochures, dans laquelle il débutoit par dire q
falloit brûler Molière. Voilà comme ce Gra
Homme fut traité de ſon vivant; mais l'approb
tion du Public éclairé lui donnoit une gloire qui
vengeoit aſſez.

F I N.

AMPHITRION,

COMÉDIE.

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MERCURE.
LA NUIT.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

JUPITER, sous la figure d'Amphitrion.
MERCURE sous la figure de Sosie
AMPHITRION, Général des Thébains.
ALCMÉNE, femme d'Amphitrion.
CLÉANTHIS, suivante d'Alcméne, & femme de Sosie.
ARGATIPHONTIDAS, NAUCRATES, POLIDAS, PAUSICLÉS, } Capitaines Thébains.
SOSIE, valet d'Amphitrion.

La Scene est à Thébes, devant le palais d'Amphitrion.

A
SON ALTESSE
SE'RE'NISSIME
MONSEIGNEUR,
LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

N'en déplaise à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les épîtres dédicatoires ; & VOTRE ALTESSE SERENISSIME *trouvera bon, s'il lui plaît, que je ne suive point ici le stile de ces messieurs-là, & refuse de me servir de deux ou trois misérables pensées, qui ont été tournées, & retournées tant de fois, qu'elles sont usées de tous les côtés. Le nom du grand* CONDE' *est un nom trop glorieux, pour le traiter comme on fait tous les autres noms. Il ne faut l'appliquer, ce nom illustre, qu'à des emplois qui soient dignes de lui ; &, pour dire de belles choses, je voudrois parler de le mettre à la tête d'une armée, plûtôt qu'à la tête d'un livre ; & je connois bien mieux ce qu'il est capable de faire en l'opposant aux forces des ennemis de cet Etat, qu'en l'opposant à la critique des ennemis d'une Comédie.*

Ce n'est pas, MONSEIGNEUR, *que la glorieuse approbation de V. A. S. ne fût une puissante protection pour toutes ces sortes d'ouvrages, & qu'on ne soit persuadé des lumières de votre esprit, autant que de l'intrépidité de votre cœur, & de la grandeur de votre ame. On sçait, par toute la terre, que l'éclat de votre mérite n'est point renfermé dans les bornes de cette valeur indomtable, qui se fait des adorateurs chez ceux même qu'elle surmonte ; qu'il s'étend, ce mérite, jusqu'aux connoissances les plus fines & les plus relevées ; & que les décisions de votre jugement sur tous les ouvrages*

ges d'esprit, ne manquent point d'être suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sçait aussi, MONSEIGNEUR, *que toutes ces glorieuses approbations dont nous nous vantons au public, ne nous coûtent rien à faire imprimer, & que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sçait, dis-je, qu'une épître dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît, & qu'un Auteur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus Augustes, & de parer de leurs grands noms les premiers feuillets de son livre; qu'il a la liberté de s'y donner, autant qu'il veut l'honneur de leur estime, & se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé à l'être.*

Je n'abuserai, MONSEIGNEUR, *ni de votre nom, ni de vos bontés, pour combattre les censures de l'Amphitrion, & m'attribuer une gloire que je n'ai peut-être pas méritée; & je ne prends la liberté de vous offrir ma Comédie, que pour avoir lieu de vous dire que je regarde incessamment, avec une profonde vénération, les grandes qualités que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, & que je suis,* MONSEIGNEUR, *avec tout le respect possible, & le zéle imaginable,*

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble, très-obéissant,
& très-obligé serviteur
MOLIERE.

OLOGUE D'AMPHITRION.

AMPHITRION

COMEDIE.

PROLOGUE.

MERCURE sur un nuage, LA NUIT dans un char traîné, dans l'air, par deux chevaux.

MERCURE.

Tout beau, charmante Nuit, daignez vous arrêter;
Il eſt certain ſecours, que de vous on déſire;
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

LA NUIT.

Ah! ah! C'eſt vous, ſeigneur Mercure,
Qui vous eût deviné-là, dans cette poſture?

MERCURE.

Ma foi, me trouvant las, pour ne pouvoir fournir
Aux différens emplois ou Jupiter m'engage,
Je me ſuis doucement aſſis ſur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, & vous n'y ſongez pas.
Sied-il bien à des Dieux de dire qu'ils ſont las?

MERCURE.

Les Dieux ſont-ils de fer?

LA NUIT.

Non; mais il faut, ſans ceſſe,
Garder le décorum de la divinité.
Il eſt de certains mots dont l'uſage rabaiſſe
Cette ſublime qualité;
Et que, pour leur indignité,
Il eſt bon qu'aux hommes on laiſſe.

MERCURE.

A votre aiſe vous en parlez;
Et vous avez, la belle, une chaiſe roulante,
Où, par deux bons chevaux, en dame nonchalante,
Vous vous faites traîner par tout où vous voulez.
Mais de moi ce n'eſt pas de même;
Et je ne puis vouloir, dans mon deſtin fatal,
Aux Poëtes, aſſez de mal
De leur impertinence extrême,
D'avoir, par une injuſte loi
Dont on veut maintenir l'uſage,
A chaque Dieu, dans ſon emploi,
Donné quelque alluie en partage,
Et de me laiſſer à pied, moi,
Comme un meſſager de village,
Moi qui ſuis, comme on ſçait, en Terre, & dans les Cieux,
Le fameux meſſager du ſouverain des Dieux;
Et qui, ſans rien exagérer,
Par tous les emplois qu'il me donne,
Aurois beſoin, plus que perſonne,
D'avoir de quoi me voiturer.

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela?
Les Poëtes font à leur guiſe.
Ce n'eſt pas la ſeule ſottiſe,
Qu'on voit faire à ces meſſieurs-là.
Mais contr'eux toutefois votre ame à tort s'irrite,
Et vos ailes aux pieds ſont un don de leurs ſoins.

MERCURE.

Oui; mais pour aller plus vite,
Eſt-ce qu'on s'en laſſe moins?

LA NUIT.

Laiſſons cela, ſeigneur Mercure,
Et ſçachons ce dont il s'agit.

MERCURE.

C'eſt Jupiter, comme je vous l'ai dit,
Qui, de votre manteau, veut la faveur obſcure
Pour certaine douce avanture,
Qu'un nouvel amour lui fournit.

Ses pratiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles,
Bien souvent pour la Terre, il néglige les Cieux;
Et vous n'ignorez pas que ce maître des Dieux
Aime à s'humaniser pour des beautés mortelles,
Et sçait cent tours ingénieux,
Pour mettre à bout les plus cruelles.
Des yeux d'Alcméne il a senti les coups,
Et, tandis qu'au milieu des Béotiques plaines,
Amphitrion son époux
Commande aux troupes Thébaines,
Il en a pris la forme, & reçoit, là-dessous,
Un soulagement à ses peines,
Dans la possession des plaisirs les plus doux.
L'état des mariés à ses feux est propice,
L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours;
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours
A fait que Jupiter, à ce bel artifice,
S'est avisé d'avoir recours.
Son stratagême ici se trouve salutaire.
Mais, près de maint objet chéri,
Pareil déguisement seroit pour ne rien faire,
Et ce n'est pas par tout un bon moyen de plaire,
Que la figure d'un mari.

LA NUIT.

J'admire Jupiter, & je ne comprends pas
Tous les déguisemens qui lui viennent en tête.

MERCURE.

Il veut goûter par-là toutes sortes d'états,
Et c'est agir en Dieu qui n'est pas bête.
Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé,
Je le tiendrois fort misérable,
S'il ne quittoit jamais sa mine redoutable,
Et qu'au faîte des Cieux il fût toujours guindé.
Il n'est point, à mon gré, de plus sotte méthode,
Que d'être empriſonné toujours dans sa grandeur,
Et sur-tout, aux transports de l'amoureuse ardeur,
La haute qualité devient fort incommode.
Jupiter qui, sans doute, en plaisirs se connoît,
Sçait descendre du haut de sa gloire suprême,
Et, pour entrer dans tout ce qui lui plaît,
Il sort tout à fait de lui-même,
Et ce n'est plus alors Jupiter qui parlote.

LA NUIT.

Paſſe encore de le voir, de ce ſublime étage,
Dans celui des hommes venir,
Prendre tous les tranſports que le cœur peut fournir,
Et ſe faire à leur badinage,
Si, dans les changemens où ſon humeur l'engage,
A la nature humaine il s'en vouloit tenir.
Mais de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelqu'autre choſe,
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas ſi, par fois, on en cauſe.

MERCURE.

Laiſſons dire tous les cenſeurs.
Tels changemens ont leurs douceurs
Qui paſſent leur intelligence.
Ce dieu ſçait ce qu'il faut auſſi-bien là qu'ailleurs,
Et, dans les mouvemens de leurs tendres ardeurs,
Les bêtes ne ſont pas ſi bêtes que l'on penſe.

LA NUIT.

Revenons à l'objet dont il a les faveurs.
Si, par ſon ſtratagême, il voit ſa flame heureuſe,
Que peut-il ſouhaiter, & qu'eſt-ce que je puis?

MERCURE.

Que vos chevaux, par vous, au petit pas réduits,
Pour ſatisfaire aux vœux de ſon ame amoureuſe,
D'une nuit ſi délicieuſe,
Faſſent la plus longue des nuits,
Qu'à ſes tranſports vous donniez plus d'eſpace,
Et retardiez la naiſſance du jour,
Qui doit avancer le retour
De celui dont il tient la place.

LA NUIT.

Voilà ſans doute un bel emploi
Que le grand Jupiter m'apprête,
Et l'on donne un nom fort honnête
Au ſervice qu'il veut de moi.

MERCURE.

Pour une jeune Déeſſe,
Vous êtes bien du bon tems!
Un tel emploi n'eſt baſſeſſe
Que chez les petites gens.

Lorſque, dans un haut rang, on a l'heur de paroître
Tout ce qu'on fait eſt toujours bel & bon;
Et, ſuivant ce qu'on peut être,
Les choſes changent de nom.

LA NUIT.

Sur de pareilles matières
Vous en ſçavez plus que moi;
Et, pour accepter l'emploi,
J'en veux croire vos lumières.

MERCURE.

Hé, là, là, Madame la Nuit,
Un peu doucement, je vous prie;
Vous avez dans le monde un bruit
De n'être pas ſi rencherie.
On vous fait confidente en cent climats divers
De beaucoup de bonnes affaires;
Et je crois, à parler à ſentimens ouverts,
Que nous ne nous en devons guéres.

LA NUIT.

Laiſſons ces contrariétés,
Et demeurons ce que nous ſommes.
N'apprêtons point à rire aux hommes,
En nous diſant nos vérités.

MERCURE.

Adieu. Je vais là-bas, dans ma commiſſion,
Dépouiller promtement la forme de Mercure,
Pour y vêtir la figure
Du valet d'Amphitrion.

LA NUIT.

Moi, dans cet hémiſphére, avec ma ſuite obſcure,
Je vais faire une ſtation.

MERCURE.

Bon jour, la Nuit.

LA NUIT.

Adieu, Mercure.

[*Mercure deſcend de ſon nuage, & la Nuit traverſe le théâtre.*]

Fin du Prologue.

AMPHITRION,

COMÉDIE.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSIE.

QUI va là? Hé? Ma peur à chaque pas s'accroît.
Meſſieurs, ami de tout le monde.
Ah! Quelle audace ſans ſeconde,
De marcher à l'heure qu'il eſt!
Que mon maître couvert de gloire
Me joue ici d'un vilain tour!
Quoi! Si pour ſon prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit ſi noire?
Et, pour me renvoyer annoncer ſon retour,
Et le détail de ſa victoire,
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour?
Soſie, à quelle ſervitude
Tes jours ſont-ils aſſujettis?
Notre ſort eſt beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que, pour eux, tout ſoit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.
Jour & nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'aſſidu ſervice
N'en obtiennent rien pour nous;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre ame inſenſée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux;
Et s'y veut contenter de la fauſſe penſée
Qu'ont tous les autres gens, que nous ſommes heureux.

AMPHITRION.

C. Pezet dédie et grave. 1790.

Vers la retraite, en vain, la raiſon nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y conſent;
Leur vûe a ſur notre zéle
Un aſcendant trop puiſſant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil careſſant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin dans l'obſcurité,
Je vois notre maiſon, & ma frayeur s'évade.
Il me faudroit pour l'ambaſſade
Quelque diſcours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcméne un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas,
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas?
N'importe, parlons-en & d'eſtoc & de taille,
Comme oculaire témoin.
Combien de gens font-ils des récits de bataille,
Dont ils ſe ſont tenus loin?
Pour jouër mon rôle ſans peine,
Je le veux un peu repaſſer.
Voici la chambre où j'entre en courier que l'on méne.
Et cette lanterne eſt Alcméne,
A qui je me dois adreſſer.

[*Soſie poſe ſa lanterne à terre.*]

Madame, Amphitrion mon maître & votre époux.
Bon! Beau début! L'eſprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choiſir, entre tous,
Pour vous donner avis du ſuccès de ſes armes,
Et du déſir qu'il a de ſe voir près de vous.
Ah! Vrayment, mon pauvre Soſie,
A te revoir, j'ai de la joye au cœur.
Madame, ce m'eſt trop d'honneur,
Et mon deſtin doit faire envie.
Bien répondu! Comment ſe porte Amphitrion?
Madame, en homme de courage,
Dans les occaſions où la gloire l'engage.
Fort bien. Belle conception!
Quand viendra-t-il, par ſon retour charmant,
Rendre mon ame ſatisfaite?
Le plûtôt qu'il pourra, Madame, aſſûrément,

Mais bien plus tard que ſon cœur ne ſouhaite.
Ah! Mais quel eſt l'état où la guerre l'a mis?
Que dit-il? Que fait-il? Contente un peu mon ame.
Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis.
Peſte! Où prend mon eſprit toutes ces gentilleſſes?
Que font les révoltés? Di-moi, quel eſt leur ſort?
Ils n'ont pû réſiſter, Madame, à notre effort;
Nous les avons taillés en piéces,
Mis Ptérélas leur chef à mort,
Pris Télébe d'aſſaut; & déjà, dans le port,
Tout retentit de nos proueſſes.
Ah! Quel ſuccès! O Dieu! Qui l'eût pû jamais croire?
Raconte-moi, Soſie, un tel événement.
Je le veux bien, Madame; &, ſans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler très-ſçavamment.
Figurez-vous donc que Télébe,
Madame, eſt de ce côté;
[*Soſie marque les lieux ſur ſa main.*]
C'eſt une ville, en vérité,
Auſſi grande quaſi que Thébe.
La riviére eſt comme-là.
Ici nos gens ſe campérent,
Et l'eſpace que voilà,
Nos ennemis l'occupèrent.
Sur un haut, vers cet endroit,
Etoit leur infanterie;
Et plus bas, du côté droit,
Etoit la cavalerie.
Après avoir aux Dieux adreſſé les prières,
Tous les ordres donnés, on donne le ſignal;
Les ennemis, penſant nous tailler des croupières,
Firent trois pelotons de leurs géns à cheval;
Mais leur chaleur par nous fut bien-tôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi
Voilà notre avant garde à bien faire animée;
Là, les archers de Créon notre roi;
Et voici le corps d'armée,
[*On fait un peu de bruit.*]
Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur;
J'entends quelque bruit, ce me ſemble.

SOSIE.

SCENE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE *sous la figure de Sosie, devant la maison d'Amphitrion.*

Sous ce minois qui lui reſſemble,
Chaſſons de ces lieux ce cauſeur,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent enſemble.

SOSIE *ſans voir Mercure.*

Mon cœur, tant ſoit peu, ſe raſſûre,
Et je penſe que ce n'eſt rien.
Crainte pourtant de ſiniſtre avanture,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE *à part.*

Tu ſeras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE *ſans voir Mercure.*

Cette nuit, en longueur, me ſemble ſans pareille;
Il faut, depuis le tems que je ſuis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le ſoir pour le matin;
Ou que, trop tard au lit, le blond Phœbus ſommeille
Pour avoir trop pris de ſon vin.

MERCURE *à part.*

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce maraud?
Mon bras ſçaura bien tantôt
Châtier cette inſolence;
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant ſon nom avec ſa reſſemblance.

SOSIE *appercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah! Par ma foi j'avois raiſon?
C'eſt fait de moi, chétive créature.
Je vois, devant notre maiſon,
Certain homme, dont l'encolure,
Ne me préſage rien de bon.

Pour faire semblant d'assûrance,
Je veux chanter un peu d'ici.
[*Il chante.*]

MERCURE.

Qui donc est ce coquin, qui prend tant de licence
Que de chanter, & m'étourdir ainsi?
[*A mesure que Mercure parle, la voix de Sosie s'affoiblit peu à peu.*]
Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique?

SOSIE *à part.*

Cet homme, assûrément, n'aime pas la musique.

MERCURE.

Depuis plus d'une semaine
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os;
La vigueur de mon bras se perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine.

SOSIE *à part.*

Quel diable d'homme est-ce-ci?
De mortelles frayeurs je sens mon ame atteinte.
Mais pourquoi trembler tant aussi?
Peut-être a-t-il dans l'ame, autant que moi de crainte;
Et que le drôle parle ainsi,
Pour me cacher sa peur, sous une audace feinte.
Oui oui, ne souffrons point qu'on nous croye un oison.
Si je ne suis hardi, tâchons de le paroître.
Faisons-nous du cœur par raison.
Il est seul, comme moi; je suis fort; j'ai bon maître;
Et voilà notre maison.

MERCURE.

Qui va là?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

SOSIE.

[*à part.*]
Moi. Courage, Sosie.

MERCURE.

Quel eſt ton ſort? Di-moi.

SOSIE.

D'être homme, & de parler.

MERCURE.

Es-tu maître, ou valet?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adreſſent tes pas?

SOSIE.

Où j'ai deſſein d'aller.

MERCURE.

Ah! Ceci me déplaît.

SOSIE.

J'en ai l'ame ravie.

MERCURE.

Réſolument par force ou par amour,
Je veux ſçavoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens ſavant jour,
Où tu vas, à qui tu veux être.

SOSIE.

Je fais le bien & le mal tour à tour,
Je viens de-là, vais-là, j'appartiens à mon maître.

MERCURE.

Tu montres de l'eſprit, & je me vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance,
Il me prend un déſir, pour faire connoiſſance,
De te donner un ſoufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même?

MERCURE.

A toi-même; & t'en voilà certain.

[*Mercure donne un ſoufflet à Soſie.*]

SOSIE.

Ah! ah! C'eſt tout de bon?

MERCURE.

Non, ce n'eſt que pour rire;
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu! L'ami, ſans vous rien dire,
Comme vous baillez des ſoufflets!

MERCURE.

Ce ſont là de mes moindres coups,
De petits ſoufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étois auſſi prompt que vous.
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE.

Tout cela n'eſt encor rien,
Nous verrons bien autre choſe;
Pour y faire quelque pauſe,
Pourſuivons notre entretien.

SOSIE.

Je quitte la partie.

[*Soſie veut s'en aller.*]

MERCURE *arrêtant Soſie.*

Où vas-tu?

SOSIE.

Que t'importe?

MERCURE.

Je veux ſçavoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas?

MERCURE.

Si juſqu'à l'approcher tu pouſſes ton audace,
Je fais ſur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi! Tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous?

MERCURE.

Comment chez nous?

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître!
Tu te dis de cette maiſon?

SOSIE.

Fort bien. Amphitrion n'en eſt-il pas le maître?

MERCURE.

Hé bien? Que fait cette raiſon?

SOSIE.

Je ſuis ſon valet.

MERCURE.

Toi?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitrion?

SOSIE.

D'Amphitrion, de lui.

MERCURE.

Ton nom eſt?

SOSIE.

Sofie.

MERCURE.

Hé? Comment?

SOSIE.

Sofie.

MERCURE.

Ecoute,
Sçais-tu que de ma main je t'aſſomme aujourd'hui?

SOSIE.

Pourquoi? De quelle rage eſt ton ame ſaiſie?

MERCURE.

Qui te donne dis-moi, cette témérité
De prendre le nom de Sofie?

SOSIE.

Moi? Je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le menſonge horrible, & l'impudence extrême!
Tu m'oſes ſoutenir que Soſie eſt ton nom?

SOSIE.

Fort bien. Je le ſoutiens par la grande raiſon
Qu'ainſi l'a fait des Dieux la puiſſance ſuprême;
Et qu'il n'eſt pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE *battu par Mercure.*

Juſtice, citoyens. Au ſecours, je vous prie.

MERCURE.

Comment, boureau, tu fais des cris?

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie?

MERCURE.

C'eſt ainſi que mon bras....

SOSIE

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne ſur moi mon manque de courage,
Et ce n'eſt pas en uſer bien.
C'eſt pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu ſûr n'eſt pas d'une belle ame;
Et le cœur eſt digne de blâme,
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien, es-tu Soſie à préſent? Qu'en dis-tu?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphoſe;
Et tout le changement que je trouve à la choſe,
C'eſt d'être Soſie battu.

MERCURE *menaçant Soſie.*

Encor? Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grace, fai tréve à tes coups.

MERCURE.

Fai donc tréve à ton inſolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira, je garde le ſilence.
La diſpute eſt par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Soſie encore? Di, traître.

SOSIE.

Hélas! Je ſuis ce que tu veux.
Diſpoſe de mon ſort tout au gré de tes vœux,
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Soſie, à ce que tu diſois?

SOSIE.

Il eſt vray, juſqu'ici j'ai crû la choſe claire;
Mais ton bâton, ſur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abuſois.

MERCURE.

C'eſt moi qui ſuis Soſie, & tout Thébes l'avoue;
Amphitrion jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Soſie?

MERCURE.

Oui, Soſie; &, ſi quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à ſoi.

SOSIE *à part.*

Ciel! Me faut-il ainſi renoncer à moi-même,
Et par un impoſteur me voir voler mon nom?
Que ſon bonheur eſt extrême
De ce que je ſuis poltron!
Sans cela, par la mort....

MERCURE.

Entre tes dents, je penſe,
Tu murmures je ne ſçais quoi?

SOSIE.

Non; mais au nom des Dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets moi, de grace,
Que les coups n'en ſeront point.
Signons une tréve.

MERCURE.

Paſſe;
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, di-moi, dans cette fantaiſie!
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom?
Et peux-tu faire enfin, quand tu ſerois démon,
Que je ne ſois pas moi, que je ne ſois Soſie?

MERCURE *levant le bâton ſur Soſie.*

Comment? Tu peux....

SOSIE.

Ah! Tout doux!
Nous avons fait tréve aux coups.

MERCURE.

Quoi! Pendard, impoſteur, coquin....

SOSIE.

Pour des injures,
Di-m'en tant que tu voudras;
Ce ſont légéres bleſſures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Soſie?

SOSIE.

Oui. Quelque conte frivole....

MERCURE.

Sus, je romps notre tréve, & reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et ſouffrir un diſcours ſi loin de l'apparence.
Etre ce que je ſuis, eſt-il en ta puiſſance,
Et puis-je ceſſer d'être moi?
S'aviſa-t-on jamais d'une choſe pareille,
Et peut-on démentir cent indices preſſans?
Rêvai-je! Eſt-ce que je ſommeille!
Ai-je l'eſprit troublé par des tranſports puiſſans?

Ne ſens-je pas bien que je veille?
Ne ſuis-je pas dans mon bon ſens?
Mon maître Amphitrion ne m'a-t-il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcméne ſa femme?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant ſa flâme,
Un récit de ſes faits contre nos ennemis?
Ne ſuis-je pas du port arrivé tout-à-l'heure?
Ne tiens-je pas une lanterne en main?
Ne te trouvai-je pas devant notre demeure?
Ne t'y parlai-je pas d'un eſprit tout humain?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie?
Pour m'empêcher d'entrer chez nous,
N'as-tu pas, ſur mon dos, exercé ta furie?
Ne m'as-tu pas roué de coups?
Ah! Tout cela n'eſt que trop véritable,
Et, plût au Ciel, le fût-il moins!
Ceſſe donc d'inſulter au ſort d'un miſérable;
Et laiſſe à mon devoir s'acquitter de ſes ſoins.

MÉRCURE.

Arrête; ou, ſur ton dos, le moindre pas attire
Un aſſommant éclat de mon juſte courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Eſt à moi, hormis les coups.

SOSIE.

Ce matin, du vaiſſeau, plein de frayeur en l'ame,
Cette lanterne ſçait comme je ſuis parti.
Amphitrion, du camp, vers Alcméne ſa femme
M'a-t-il pas envoyé?

MERCURE.

Vous en avez menti.
C'eſt moi qu'Amphitrion députe vers Alcméne;
Et qui, du port Perſique, arrive de ce pas.
Moi, qui viens annoncer la valeur de ſon bras
Qui nous fait remporter une victoire pleine;
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'eſt moi qui ſuis Soſie enfin, de certitude,
Fils de Dave, honnête berger,
Frere d'Arpage, mort en pays étranger;
Mari de Cléanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager;

Qui, dans Thèbe, ai reçu mille coups d'étrivière,
Sans en avoir jamais dit rien;
Et jadis, en public, fus marqué par derrière
Pour être trop homme de bien.

SOSIE *bas à part.*

Il a raison. A moins d'être Sosie,
On ne peut pas sçavoir tout ce qu'il dit;
Et, dans l'étonnement dont mon ame est saisie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit.
En effet, maintenant que je le considére,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action;
Faisons-lui quelque question,
Afin d'éclaircir ce mystère.
[haut.]
Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitrion obtient pour son partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans en nœud proprement mis.
Dont leur chef se paroit comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui destine-t-il un si riche présent?

MERCURE.

A sa femme; &, sur elle, il le veut voir paroître.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent?

MERCURE.

Dans un coffret scellé des armes de mon maître.

SOSIE *bas à part.*

Il ne ment pas d'un mot, à chaque repartie;
Et de moi, je commence à douter tout de bon.
Près de moi, par la force, il est déjà Sosie;
Il pourroit bien encor l'être par la raison.
Pourtant quand je me tâte, & que je me rappelle,
Il me semble que je suis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidéle,
Pour démêler ce que je voi.
Ce que j'ai fait tout seul, & que n'a vû personne,
A moins d'être moi-même, on ne le peut sçavoir.
Par cette question, il faut que je l'étonne;
C'est de quoi le confondre, & nous allons le voir.
[haut.]

orſqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus ſeul te fourrer?

MERCURE.

D'un jambon...

SOSIE *bas à part.*

L'y voilà!

MERCURE.

Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches ſucculentes,
Dont je ſçus fort bien me bourrer.
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux ſe contentoient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui ſe battoient.

SOSIE *bas à part.*

Cette preuve ſans pareille
En ſa faveur conclut bien;
En l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille.

[*haut.*]

Je ne ſçaurois nier, aux preuves qu'on m'expoſe,
Que tu ne ſois Soſie; & j'y donne ma voix.
Mais ſi tu l'es, dis-moi qui tu veux que je ſois;
Car encor faut-il bien que je ſois quelque choſe.

MERCURE.

Quand je ne ſerai plus Soſie,
Sois-le, j'en demeure d'accord;
Mais, tant que je le ſuis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaiſie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon eſprit ſur les dents,
Et la raiſon à ce qu'on voit s'oppoſe.
Mais il faut terminer enfin par quelque choſe;
Et le plus court pour moi, c'eſt d'entrer la dedans.

MERCURE.

Ah! Tu prends donc, pendard, goût à la baſtonnade?

SOSIE *battu par Mercure.*

Ah! Qu'eſt-ce-ci, grands Dieux! Il frappe un ton plus fort;
Et mon dos, pour un mois, en doit être malade.
Laiſſons ce diable d'homme, & retournons au port.
O juſte Ciel! J'ai fait une belle ambaſſade!

MERCURE *seul.*

Enfin, je l'ai fait fuir ; &c, sous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.
Mais je vois Jupiter, qui fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcméne.

SCENE III.

JUPITER sous la figure d'Amphitrion, ALCMENE, CLEANTHIS, MERCURE.

JUPITER.

Defendez, chere Alcméne, aux flambeaux d'approcher,
Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vûe ;
Mais ils pourroient ici découvrir ma venue,
Qu'il est à propos de cacher.
Mon amour, que gênoient tous ces soins éclatans
Où me tenoit lié la gloire de nos armes,
Aux devoirs de ma charge, a volé les instans
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a consacré
Pourroit être blâmé dans la bouche publique ;
Et j'en veux pour témoin unique
Celle qui peut m'en sçavoir gré.

ALCMENE.

Je prends, Amphitrion, grande part à la gloire
Que répandent sur vous vos illustres exploits ;
Et l'éclat de votre victoire
Sçait toucher de mon cœur les sensibles endroits ;
Mais, quand je vois que cet honneur fatal
Eloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse extrême,
De lui vouloir un peu de mal ;
Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême,
Qui des Thébains vous fait le Général.
C'est une douce chose, après une victoire,

Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé,
Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
Un triſte coup, hélas! eſt bien-tôt arrivé.
De combien de frayeurs a-t-on l'ame bleſſée,
Au moindre choc dont on entend parler?
Voit-on, dans les horreurs d'une telle penſée,
Par où jamais ſe conſoler
Du coup dont elle eſt menacée?
Et, de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
Quelque part que l'on ait à cet honneur ſuprême,
Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendreſſes d'un cœur
Qui peut, à tout moment, trembler pour ce qu'il aime?

JUPITER.

Je ne vois rien en vous, dont mon feu ne s'augmente,
Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé,
Et c'eſt, je vous l'avoue, une choſe charmante
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, ſi je l'oſe dire, un ſcrupule me gêne
Aux tendres ſentimens que vous me faites voir,
Et, pour les bien goûter, mon amour, chère Alcméne,
Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir,
Qu'à votre ſeule ardeur, qu'à ma ſeule perſonne,
Je duſſe les faveurs que je reçois de vous,
Et que la qualité que j'ai de votre époux,
Ne fût point ce qui me les donne.

ALCMENE.

C'eſt de ce nom, pourtant, que l'ardeur qui me brûle,
Tient le droit de paroître au jour,
Et je ne comprends rien à ce nouveau ſcrupule,
Dont s'embarraſſe votre amour.

JUPITER.

Ah! Ce que j'ai pour vous d'ardeur & de tendreſſe,
Paſſe auſſi celle d'un époux,
Et vous ne ſçavez pas, dans des momens ſi doux,
Quelle en eſt la délicateſſe.
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et ſe fait une inquiétude
De la manière d'être heureux.

En moi, belle & charmante Alméne,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant;
Mais l'amant ſeul me touche; à parler franchement,
Et je ſens, près de vous, que le mari le gêne.
Cet amant, de vos vœux, jaloux au dernier point,
Souhaite qu'à lui ſeul votre cœur s'abandonne;
Et ſa paſſion ne veut point
De ce que le mari lui donne.
Il veut, de pure ſource, obtenir vos ardeurs;
Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
Et par qui, tous les jours, des plus chères faveurs
La douceur eſt empoiſonnée.
Dans le ſcrupule enfin dont il eſt combattu,
Il veut, pour ſatisfaire à ſa délicateſſe,
Que vous le ſépariez d'avec ce qui le bleſſe,
Que le mari ne ſoit que pour votre vertu,
Et que, de votre cœur de bonté revêtu,
L'amant ait tout l'amour & toute la tendreſſe.

ALCMENE.

Amphitrion, en vérité,
Vous vous moquez de tenir ce langage,
Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas ſage,
Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER.

Ce diſcours eſt plus raiſonnable,
Alcméne, que vous ne penſez,
Mais un plus long ſéjour me rendroit trop coupable,
Et, de retour au port, les momens ſont preſſés.
Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie
Pour un tems m'arrache de vous,
Mais, belle Alcméne, au moins, quand vous verrez l'époux
Songez à l'amant, je vous prie.

ALCMENE.

Je ne ſépare point ce qu'uniſſent les Dieux,
Et l'époux & l'amant me ſont fort précieux.

SCENE IV.

CLEANTHIS, MERCURE.

CLEANTHIS *à part.*

O Ciel! Que d'aimables careſſes
D'un époux ardemment chéri!
Et que mon traître de mari
Eſt loin de toutes ces tendreſſes!

MERCURE *à part.*

La Nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ſes voiles;
Et, pour effacer les étoiles,
Soleil de ſon lit peut maintenant ſortir.

CLEANTHIS *arrêtant Mercure.*

Quoi! C'eſt ainſi que l'on me quitte?

MERCURE.

Et comment donc? Ne veux-tu pas,
Que de mon devoir je m'acquitte?
que d'Amphitrion j'aille ſuivre les pas?

CLEANTHIS.

Mais, avec cette bruſquerie,
Traître, de moi te ſéparer?

MERCURE.

Le beau ſujet de fâcherie!
us avons tant de tems enſemble à demeurer.

CLEANTHIS.

is quoi! Partir ainſi d'une façon brutale,
s me dire un ſeul mot de douceur pour régale?

MERCURE.

Diantre? Où veux-tu que mon eſprit,
T'aille chercher des fariboles?
inze ans de mariage épuiſent les paroles,
, *depuis* un long-tems, nous nous ſommes tout dit.

CLEANTHIS.

Regarde, traître, Amphitrion;
Voi combien pour Alcméne il étale de flâme;
Et rougis, là-dessus, du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE.

Hé, mon Dieu! Cléanthis, ils sont encore amans.
Il est certain âge où tout passe;
Et ce qui leur sied bien dans ces commencemens,
En nous, vieux mariés, auroit mauvaise grace.
Il nous feroit beau voir attachés, face à face,
A pousser les beaux sentimens.

CLEANTHIS.

Quoi! Suis-je hors d'état, perfide, d'espérer
Qu'un cœur auprès de moi soupire?

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire;
Mais je suis trop barbon pour oser soupirer,
Et je ferois crever de rire.

CLEANTHIS.

Mérites-tu, pendard, cet insigne bonheur,
De te voir pour épouse une femme d'honneur?

MERCURE.

Mon Dieu! Tu n'es que trop honnête;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLEANTHIS.

Comment? De trop bien vivre, on te voit me blâmer?

MERCURE.

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'assommer.

CLEANTHIS.

Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses,
De ces femmes aux beaux & louables talens,
Qui sçavent accabler leurs maris de caresses,
Pour leur faire avaler l'usage des galans.

MER-

MERCURE.

Ma foi, veux-tu que je te diſe?
Un mal d'opinion ne touche que les ſots,
Et je prendrois pour ma deviſe,
Moins d'honneur, & plus de repos.

CLEANTHIS.

Comment! Tu ſouffrirois, ſans nulle répugnance,
Que j'aimaſſe un galant avec toute licence?

MERCURE.

Oui, ſi je n'étois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vît changer d'humeur & de méthode.
J'aime mieux un vice commode,
Qu'une fatiguante vertu.
Adieu, Cléanthis, ma chère ame,
Il me faut ſuivre Amphitrion.

CLEANTHIS *ſeule.*

Pourquoi, pour punir cet infâme,
Mon cœur n'a-t-il aſſez de réſolution?
Ah! Que dans cette occaſion
J'enrage d'être honnête femme!

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRION, SOSIE.

AMPHITRION.

VIEN-ÇA, bourreau, vien-çà. *Sçai-tu*, maître fripon,
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire;
Et que, pour te traiter comme je le désire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton?

SOSIE.

Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, je n'ai plus rien à dire;
Et vous aurez toujours raison.

AMPHITRION.

Quoi! Tu veux me donner pour des vérités, traître,
Des contes que je vois d'extravagance outrés?

SOSIE.

Non, je suis le valet, & vous êtes le maître;
Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRION.

Ça, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
Et, tout du long, t'ouïr sur ta commission.
Il faut, avant que voir ma femme,
Que je débrouille ici cette confusion.
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton ame;
Et réponds, mot pour mot, à chaque question.

SOSIE.

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moi, de grace, à l'avance,
De quel air il vous plaît que ceci soit traité.
Parlerai-je, Monsieur, selon ma conscience,
Ou comme, auprès des grands, on le voit usité?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien user de complaisance?

AMPHITRION.

Non, je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort ſincère.

SOSIE.

Bon. C'eſt aſſez, laiſſez-moi faire,
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRION.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois ſçû preſcrire....

SOSIE.

Je ſuis parti, les Cieux d'un noir crêpe voilés,
Peſtant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudiſſant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRION.

Comment? Coquin.

SOSIE.

Monſieur, vous n'avez rien qu'à dire;
Je mentirai, ſi vous voulez.

AMPHITRION.

Voilà comme un valet montre pour nous du zéle.
Paſſons. Sur les chemins que t'eſt-il arrivé?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRION.

Poltron.

SOSIE.

En nous formant, nature a ſes caprices,
Divers panchans en nous elle fait obſerver.
Les uns, à s'expoſer, trouvent mille délices;
Moi, j'en trouve à me conſerver.

AMPHITRION.

Arrivant au logis. . . .

SOSIE.

J'ai, devant notre porte,
En moi-même, voulu répéter un petit,
Sur quel ton, & de quelle ſorte
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRION.

Enſuite ?

SOSIE.

On m'eſt venu troubler, & mettre en peine.

AMPHITRION.

Et qui ?

SOSIE.

Soſie. Un moi, de vos ordres jaloux,
Que vous avez, du port, envoyé vers Alcméne ;
Et qui, de nos ſecrets, a connoiſſance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRION.

Quels contes !

SOSIE.

Non, Monſieur, c'eſt la vérité pure.
Ce moi, plûtôt que moi, s'eſt au logis trouvé ;
Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fuſſe arrivé.

AMPHITRION.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimathias maudit ?
Eſt-ce ſonge ? Eſt-ce yvrognerie ?
Aliénation d'eſprit ?
Ou méchante plaiſanterie ?

SOSIE

Non, c'eſt la choſe comme elle eſt,
Et point du tout conte frivole.
Je ſuis homme d'honneur, j'en donne ma parole :
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
Je vous dis que, croyant n'être qu'un ſeul Soſie,
Je me ſuis trouvé deux chez nous,
Et que, de ces deux moi, piqués de jalouſie,
L'un eſt à la maiſon, & l'autre eſt avec vous ;
Que le moi, que voici, chargé de laſſitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard, & diſpos,
Et n'ayant d'autre inquiétude
Que de battre, & caſſer des os.

AMPHITRION.

Il faut être, je le confeſſe,
D'un eſprit bien poſé, bien tranquille, bien doux,
Pour ſouffrir qu'un valet de chanſons me repaiſſe.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux,

Plus de conférence entre nous;
Vous ſçavez que d'abord tout ceſſe.

AMPHITRION.

Non, ſans emportement je te veux écouter;
Je l'ai promis. Mais dis; en bonne conſcience,
Au myſtère nouveau que tu me viens conter,
Eſt-il quelque ombre d'apparence?

SOSIE.

Non, vous avez raiſon; & la choſe à chacun
Hors de créance doit paroître.
C'eſt un fait à n'y rien connoître,
Un conte extravagant, ridicule, importun;
Cela choque le ſens commun;
Mais cela ne laiſſe pas d'être.

AMPHITRION.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être inſenſé?

SOSIE.

Je ne l'ai pas crû, moi, ſans une peine extrême.
Je me ſuis, d'être deux, ſenti l'eſprit bleſſé;
Et long-tems d'impoſteur j'ai traité ce moi-même.
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé,
J'ai vû que c'étoit moi, ſans aucun ſtratagême;
Des pieds, juſqu'à la tête, il eſt comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes,
Enfin deux gouttes de lait
Ne ſont pas plus reſſemblantes;
Et, n'étoit que ſes mains ſont un peu trop peſantes,
J'en ſerois fort ſatisfait.

AMPHITRION.

A quelle patience il faut que je m'exhorte!
Mais enfin, n'es-tu pas entré dans la maiſon?

SOSIE.

Bon, entré? Hé, de quelle ſorte?,
Ai-je voulu jamais entendre de raiſon,
Et ne me ſuis-je pas interdit notre porte?

AMPHITRION.

Comment donc?

SOSIE.

Avec un bâton,
Dont mon dos ſent encore une douleur très-forte.

AMPHITRION.

On t'a battu?

SOSIE.

Vrayment!

AMPHITRION.

Et qui?

SOSIE.

Moi.

AMPHITRION.

Toi, te battre?

SOSIE.

Oui, moi. Non pas le moi d'ici,
Mais le moi du logis qui frappe comme quatre.

AMPHITRION.

Te confonde le Ciel de me parler ainſi!

SOSIE.

Ce ne ſont point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt,
Sur le moi qui vous parle, a de grands avantages;
Il a le bras fort, le cœur haut,
J'en ai reçû des témoignages,
Et ce diable de moi m'a roſſé comme il faut;
C'eſt un drôle qui fait des rages.

AMPHITRION.

Achevons. As-tu vû ma femme?

SOSIE.

Non.

AMPHITRION.

Pourquoi?

SOSIE.

Par une raiſon aſſez forte.

AMPHITRION.

Qui t'a fait y manquer, maraud? Explique-toi.

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois de même sorte?
Moi, vous dis-je, ce moi plus robuste que moi,
Ce moi, qui s'est de force emparé de la porte,
Ce moi, qui m'a fait filer doux,
Ce moi, qui le seul moi veut être,
Ce moi, de moi-même jaloux,
Ce moi vaillant, dont le courroux
Au moi poltron s'est fait connoître;
Enfin ce moi, qui suis chez nous,
Ce moi, qui s'est montré mon maître,
Ce moi qui m'a roué de coups.

AMPHITRION.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il se soit troublé le cerveau.

SOSIE.

Je veux être pendu, si j'ai bû que de l'eau:
A mon serment; on m'en peut croire.

AMPHITRION.

Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés,
Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mystères
T'ait fait voir toutes les chimères,
Dont tu me fais des vérités.

SOSIE.

Tout aussi peu. Je n'ai point sommeillé;
Et n'en ai même aucune envie.
Je vous parle bien éveillé,
J'étois bien éveillé ce matin, sur ma vie;
Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie,
Quand il m'a si bien étrillé.

AMPHITRION.

Suis-moi, je t'impose silence.
C'est trop me fatiguer l'esprit.
Et je suis un vray fou d'avoir la patience
D'écouter, d'un valet, les sottises qu'il dit.

SOSIE *à part.*

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat.
Ce seroient paroles exquises,
Si c'étoit un grand qui parlât.

AMPHITRION.

Entrons ſans davantage attendre.
Mais Alcméne paroît avec tous ſes appas;
En ce moment, ſans doute, elle ne m'attend pas,
Et mon abord la va ſurprendre.

****

SCENE II.

ALCMENE, AMPHITRION, CLEANTHIS, SOSIE.

ALCMENE *ſans voir Amphitrion.*

Allons, pour mon époux, Cléanthis, vers les Dieux,
Nous acquitter de nos hommages;
Et les remercier des ſuccès glorieux,
Dont Thébes, par ſon bras, goûte les avantages:
[*appercevant Amphitrion.*]
O Dieux!

AMPHITRION.

Faſſe le Ciel, qu'Amphitrion vainqueur,
Avec plaiſir ſoit revû de ſa femme;
Et que ce jour, favorable à ma flâme,
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur!
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon ame!

ALCMENE.

Quoi! De retour ſi-tôt?

AMPHITRION.

Certes, c'eſt, en ce jour,
Me donner de vos feux un mauvais témoignage,
Et ce, Quoi ſi-tôt de retour?
En ces occaſions, n'eſt guéres le langage
D'un cœur bien enflammé d'amour.
J'oſois me flâter, en moi-même,
Que, loin de vous, j'aurois trop demeuré.
L'attente d'un retour ardemment déſiré,
Donne à tous les inſtans une longueur extrême;
Et l'abſence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALC-

ALCMENE.

Je ne vois....

AMPHITRION.

Non, Alcméne, à ſon impatience
On meſure le tems en de pareils états;
Et vous comptez les momens de l'abſence
En perſonne qui n'aime pas.
Lorſque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tue;
Et ce dont on chérit la vûe,
Ne revient jamais aſſez tôt.
De votre accueil, je le confeſſe,
Se plaint ici mon amoureuſe ardeur:
Et j'attendois, de votre cœur,
D'autres tranſports de joye & de tendreſſe.

ALCMENE.

J'ai peine à comprendre ſur quoi
Vous fondez les diſcours que je vous entends faire;
Et, ſi vous vous plaignez de moi,
Je ne ſçais pas, de bonne foi,
Ce qu'il faut pour vous ſatisfaire.
Hier au ſoir, ce me ſemble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joye aſſez tendre;
Et rendre aux ſoins de votre amour,
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRION.

Comment?

ALCMENE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les ſoudains mouvemens d'une entière allégreſſe?
Et le tranſport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux,
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendreſſe?

AMPHITRION.

Que me dites-vous là?

ALCMENE.

Que même votre amour
Montra de mon accueil une joye incroyable;
Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce ſoudain retour,
Ma ſuprise ſoit ſi coupable.

AMPHITRION.

Eſt-ce que du retour que j'ai précipité,
Un ſonge, cette nuit, Alcméne, dans votre ame
A prévenu la vérité?
Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,
Votre cœur ſe croit, vers ma flâme,
Aſſez amplement acquitté?

ALCMENE.

Eſt-ce qu'une vapeur, par ſa malignité,
Amphitrion, a dans votre ame;
Du retour d'hier au ſoir, brouillé la vérité?
Et que, du doux accueil duquel je m'acquittai,
Votre cœur prétend à ma flâme,
Ravir toute l'honnêteté?

AMPHITRION.

Cette vapeur, dont vous me régalez,
Eſt un peu, ce me ſemble, étrange.

ALCMENE.

C'eſt ce qu'on peut donner pour change,
Au ſonge dont vous me parlez.

AMPHITRION.

A moins d'un ſonge, on ne peut pas, ſans doute,
Excuſer ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCMENE.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'eſprit,
On ne peut pas ſauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRION.

Laiſſons un peu cette vapeur, Alcméne.

ALCMENE.

Laiſſons un peu ce ſonge, Amphitrion.

AMPHITRION.

Sur le ſujet dont il eſt queſtion,
Il n'eſt guéres de jeu, que trop loin on ne méne.

ALCMENE.

Sans doute; &, pour marque certaine,
Je commence à ſentir un peu d'émotion.

AMPHITRION.

Eſt-ce donc que, par là, vous voulez eſſayer
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte?

ALCMENE.

Eſt-ce donc que, par cette feinte,
Vous déſirez vous égayer?

AMPHITRION.

Ah! De grace, ceſſons, Alcméne, je vous prie;
Et parlons ſérieuſement.

ALCMENE.

Amphitrion, c'eſt trop pouſſer l'amuſement;
Finiſſons cette raillerie.

AMPHITRION.

Quoi! Vous oſez me ſoutenir en face,
Que, plûtôt qu'à cette heure, on m'ait ici pû voir?

ALCMENE.

Quoi! Vous voulez nier avec audace,
Que, dès hier en ces lieux, vous vintes ſur le ſoir?

AMPHITRION.

Moi, je vins hier?

ALCMENE.

Sans doute; &c, dès devant l'aurore,
Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRION *à part.*

Ciel! Un pareil débat s'eſt-il pû voir encore?
Et qui, de tout ceci, ne ſeroit étonné,
Soſie?

SOSIE.

Elle a beſoin de ſix grains d'ellebore,
Monſieur, ſon eſprit eſt tourné.

AMPHITRION.

Alcméne, au nom de tous les Dieux,
Ce diſcours a d'étranges ſuites,
Reprenez vos ſens un peu mieux;
Et penſez à ce que vous dites.

ALCMENE.

J'y penſe mûrement auſſi,
Et tous ceux du logis ont vû votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainſi;
Mais, ſi la choſe avoit beſoin d'être prouvée,

S'il étoit vray qu'on pût ne s'en ſouvenir pas,
De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle
Du dernier de tous vos combats,
Et les cinq diamans que portoit Ptérélas
Qu'a fait, dans la nuit éternelle
Tomber l'effort de votre bras?
En pourroit-on vouloir un plus ſûr témoignage?

AMPHITRION.

Quoi! Je vous ai déja donné
Le nœud de diamans que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai deſtiné?

ALCMENE.

Aſſurément. Il n'eſt pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRION.

Et comment?

ALCMENE *montrant, à ſa ceinture, le nœud de diamans.*

Le voici.

AMPHITRION.

Soſie?

SOSIE *tirant de ſa poche un coffret.*

Elle ſe moque, & je le tiens ici,
Monſieur; la feinte eſt inutile.

AMPHITRION *regardant le coffret.*

Le cachet eſt entier.

ALCMENE *préſentant à Amphitrion le nœud de diamans.*

Eſt-ce une viſion?
Tenez. Trouverez-vous cette preuve aſſez forte?

AMPHITRION.

Ah Ciel! O juſte Ciel!

ALCMENE.

Allez, Amphitrion,
Vous vous moquez d'en uſer de la ſorte;
Et vous en devriez avoir confuſion.

AMPHITRION.

Rompſ vîte ce cachet.

SOSIE *ayant ouvert le coffret.*

Ma foi, la place eſt vuide,
Il faut que, par magie, on ait ſçû le tirer,
Ou bien que, de lui-même, il ſoit venu ſans guide,
Vers celle qu'il a ſçû qu'on en vouloit parer.

AMPHITRION *à part.*

O Dieux, dont le pouvoir ſur les choſes préſide,
Quelle eſt cette avanture, & qu'en puis-je augurer,
Dont mon amour ne s'intimide?

SOSIE *à Amphitrion.*

Si ſa bouche dit vray, nous avons même ſort;
Et, de même que moi, Monſieur, vous êtes double.

AMPHITRION.

Tai-toi.

ALCMENE.

Sur quoi vous étonner ſi fort,
Et d'où peut naître ce grand trouble?

AMPHITRION *à part.*

O Ciel! Quel étrange embarras!
Je vois des incidens qui paſſent la nature,
Et mon honneur redoute une avanture,
Que mon eſprit ne comprend pas.

ALCMENE.

Songez-vous, en tenant cette preuve ſenſible,
A me nier encor votre retour preſſé?

AMPHITRION.

Non, mais, à ce retour, daignez, s'il eſt poſſible,
Me conter ce qui s'eſt paſſé.

ALCMENE.

Puiſque vous demandez ce récit de la choſe,
Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous?

AMPHITRION.

Pardonnez-moi; mais j'ai certaine cauſe,
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMENE.

Les ſoucis importans, qui vous peuvent ſaiſir,
Vous ont-ils fait ſi vîte en perdre la mémoire?

AMPHITRION.

Peut-être; mais enfin vous me ferez plaiſir
De m'en dire toute l'hiſtoire.

ALCMENE.

L'hiſtoire n'eſt pas longue A vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable ſurpriſe;
Tendrement je vous embraſſai,
Et témoignai ma joye, à plus d'une repriſe.

AMPHITRION *à part.*

Ah! D'un ſi doux accueil je me ſerois paſſé.

ALCMENE.

Vous me fites d'abord ce préſent d'importance,
Que, du butin conquis, vous m'aviez deſtiné.
Votre cœur, avec véhémence,
M'éta la de ſes feux toute la violence,
Et les ſoins importuns qui l'avoient enchaîné,
L'aiſe de me revoir, les tourmens de l'abſence,
Tout le ſouci que ſon impatience,
Pour le retour, s'étoit donné;
Et jamais votre amour, en pareille occurence,
Ne me parut ſi tendre & ſi paſſionné.

AMPHITRION *à part,*

Peut-on plus vivement ſe voir aſſaſſiné?

ALCMENE,

Tous ces tranſports, toute cette tendreſſe,
Comme vous croyez bien, ne me déplaiſoient pas;
Et, s'il faut que je le confeſſe,
Mon cœur, Amphitrion, y trouvoit mille appas.

AMPHITRION.

Enſuite, s'il vous plait?

ALCMENE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille queſtions qui pouvoient nous toucher.
On ſervit. Tête à tête, enſemble nous ſoupâmes;
Et, le ſoupé fini, nous nous fûmes coucher.

AMPHITRION.

Enſemble?

ALCMENE.

Aſſûrément. Quelle eſt cette demande?

AMPHITRION *à part.*

Ah! C'eſt ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'aſſûrer trembloit mon feu jaloux.

ALCMENE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande?
Ai je fait quelque mal de coucher avec vous?

AMPHITRION.

Non ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible;
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés,
Dit, de toutes les fausſetés,
La fausſeté la plus horrible.

ALCMENE.

Amphitrion!

AMPHITRION.

Perfide!

ALCMENE.

Ah! Quel emportement!

AMPHITRION.

Non, non, plus de douceur & plus de déférence.
Ce revers vient à bout de toute ma constance;
Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,
Que fureur, & que vengeance.

ALCMENE.

De qui donc vous venger, & quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable?

AMPHITRION.

Je ne sçais pas; mais ce n'étoit pas moi.
Et c'est un désespoir, qui de tout rend capable.

ALCMENE.

Allez, indigne époux, le fait parle de soi;
Et l'imposture est effroyable,
C'est trop me pousser là-dessus
Et d'infidélité me voir trop condamnée.
Si vous cherchez, dans ces transports confus,
Un prétexte à briser les nœuds d'un hyménée
Qui me tient à vous enchaînée
Tous ces détours sont superflus;
Et me voilà déterminée,
A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPHITRION.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
C'est bien à quoi, sans doute, il faut vous préparer.
C'est le moins qu'on doit voir; & la choſe, peut-être,
Pourront n'en pas là demeurer.

Le déshonneur eſt ſûr, mon malheur m'eſt viſible,
Et mon amour en vain voudroit me l'obſcurcir.
Mais le détail encor ne m'en eſt pas ſenſible;
Et mon juſte courroux prétend s'en éclaircir.
Votre frere déjà peut hautement répondre,
Que, juſqu'à ce matin, je ne l'ai point quitté.
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'eſt fauſſement imputé.
Après, nous percerons juſqu'au fond d'un myſtère,
Juſques à préſent inoui;
Et, dans les mouvemens d'une juſte colère,
Malheur à qui m'aura trahi.

SOSIE.

Monſieur. . . .

AMPHITRION.

Ne m'accompagne pas,
Et demeure ici pour m'attendre.

CLEANTHIS *à Alcméne.*

Faut-il. . . .

ALCMENE.

Je ne puis rien entendre.
Laiſſe moi ſeule, & ne ſuis point mes pas.

SCENE III.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS *à part.*

Il faut que quelque choſe ait brouillé ſa cervelle;
Mais le frere ſur le champ
Finira cette querelle.

SOSIE *à part.*

C'eſt ici, pour mon maître un coup aſſez touchant;
Et ſon avanture eſt cruelle.
Je crains fort, pour mon fait, quelque choſe approchant;
Et je m'en veux, tout doux, éclaircir avec elle.

CLE-

CLEANTHIS *à part.*

Voyez s'il me viendra ſeulement aborder.
Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

SOSIE *à part.*

La choſe quelquefois eſt fâcheuſe à connoître,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudroit-il pas mieux, pour ne rien hazarder,
Ignorer ce qu'il en peut être?
Allons, tout coup vaille, il faut voir,
Et je ne m'en ſçaurois défendre,
La foibleſſe humaine eſt d'avoir
Des curioſités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas ſçavoir.
Dieu te gard, Cléanthis.

CLEANTHIS.

Ah, ah! Tu t'en aviſes,
Traître, de t'approcher de nous.

SOSIE.

Mon Dieu! Qu'as-tu? Toujours on te voit en courroux;
Et ſur rien tu te formaliſes?

CLEANTHIS.

Qu'appelles-tu ſur rien? Di?

SOSIE.

J'appelle ſur rien,
Ce qui, ſur rien, s'appelle en vers, ainſi qu'en proſe;
Et rien, comme tu le ſçais bien,
Veut dire rien, ou peu de choſe.

CLEANTHIS.

Je ne ſçais qui me tient, infâme,
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE.

Holà. D'où te vient donc ce tranſport furieux?

CLEANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procédé, peut-être,
Qu'avec moi ton cœur a tenu?

SOSIE.

Et quel?

CLEANTHIS.

Quoi ! Tu fais l'ingénu ?
Eſt-ce qu'à l'exemple du maître,
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu ?

SOSIE.

Non, je ſçais fort bien le contraire ;
Mais je ne t'en fais pas le fin.
Nous avions bû de je ne ſçais quel vin,
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pû faire.

CLEANTHIS.

Tu crois, peut-être, excuſer par ce trait....

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire.
J'étois dans un état, où je puis avoir fait
Des choſes dont j'aurois regret ;
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLEANTHIS.

Tu ne te ſouviens point du tout de la manière
Dont tu m'as ſçû traiter étant venu du port ?

SOSIE.

Non plus que rien ; tu peux m'en faire le rapport.
Je ſuis équitable & ſincère,
Et me condamnerai, moi-même, ſi j'ai tort.

CLEANTHIS.

Comment ! Amphitrion m'ayant ſçû diſpoſer,
Juſqu'à ce que tu vins, j'avois pouſſé ma veille ;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille,
De ta femme il fallut moi-même t'aviſer ;
Et, lorſque je fus te baiſer,
Tu détournas le nez, & me donnas l'oreille.

SOSIE.

Bon.

CLEANTHIS.

Comment, bon ?

SOSIE.

Mon Dieu ! Tu ne ſçais pas pourquoi,
Cléanthis, je tiens ce langage.
J'avois mangé de l'ail, & fis en homme ſage
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLEANTHIS.

Je te ſçûs exprimer des tendreſſes de cœur;
Mais, à tous mes diſcours, tu fus comme une ſouche;
Et jamais un mot de douceur
Ne te pût ſortir de la bouche.

SOSIE *à part.*

Courage.

CLEANTHIS.

Enfin, ma flâme eut beau s'émanciper,
Sa chaſte ardeur, en toi, ne trouva rien que glace;
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper
Juſqu'à faire refus de prendre au lit la place
Que les loix de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi! Je ne couchai point?

CLEANTHIS.

Non, lâche.

SOSIE.

Eſt-il poſſible?

CLEANTHIS.

Traître, il n'eſt que trop aſſûré,
C'eſt de tous les affronts l'affront le plus ſenſible,
Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,
Tu t'es d'avec moi ſéparé
Par des diſcours chargés d'un mépris tout viſible.

SOSIE *à part.*

Vivat, Soſie.

CLEANTHIS.

Hé quoi! Ma plainte a cet effet?
Tu ris après ce bel ouvrage?

SOSIE.

Que je ſuis de moi ſatisfait!

CLEANTHIS.

Exprime-t-on ainſi le regret d'un outrage?

SOSIE.

Je n'aurois jamais crû que j'euſſe été ſi ſage.

CLEANTHIS.

Loin de te condamner d'un ſi perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joye en ton viſage.

SOSIE.

Mon Dieu! Tout doucement. Si je parois joyeux,
Croi que j'en ai, dans l'ame, une raiſon très-forte,
Et que, ſans y penſer, je ne fis jamais mieux,
Que d'en uſer tantôt avec toi de la ſorte.

CLEANTHIS.

Traître, te moques-tu de moi?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchiſe.
En l'état où j'étois, j'avois certain effroi
Dont, avec ton diſcours, mon ame s'eſt remiſe.
Je m'appréhendois fort, & craignois qu'avec toi
Je n'euſſe fait quelque ſottiſe.

CLEANTHIS.

Quelle eſt cette frayeur, & ſçachons donc pourquoi?

SOSIE.

Les Médecins diſent, quand on eſt yvre,
Que, de ſa femme, on ſe doit abſtenir;
Et que, dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfans peſans, & qui ne ſçauroient vivre.
Voi, ſi mon cœur n'eût ſçû de froideur ſe munir,
Quels inconvéniens auroient pû s'en enſuivre.

CLEANTHIS.

Je me moque des Médecins.
Avec leurs raiſonnemens fades.
Qu'ils réglent ceux qui ſont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui ſont bien ſains,
Ils ſe mêlent de trop d'affaires,
De prétendre tenir nos chaſtes feux gênés;
Et, ſur les jours caniculaires,
Ils nous donnent encore, avec leurs loix ſévéres,
De cent ſots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux.

CLEANTHIS.

Non, je ſoutiens que cela conclut mal;
Ces raiſons ſont raiſons d'extravagantes têtes.
Il n'eſt ni vin, ni tems qui puiſſe être fatal
A remplir le devoir de l'Amour conjugal;
Et les Médecins ſont des bêtes.

SOSIE.

Cour'eux, je t'en ſupplie, appaiſe ton courroux;
Ce ſont d'honnêtes gens, quoique le monde en diſe.

CLEANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.
Ton excuſe n'eſt point une excuſe de miſe;
Et je me veux venger, tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont, chaque jour, je vois qu'on me mépriſe.
Des diſcours de tantôt je garde tous les coups,
Et tâcherai d'uſer, lâche & perfide époux,
De cette liberté que ton cœur m'a permiſe.

SOSIE.

Quoi?

CLEANTHIS.

Tu m'as dit tantôt que tu conſentois fort,
Lâche, que j'en aimaſſe un autre.

SOSIE.

Ah! Pour cet article, j'ai tort.
Je m'en dédis; il y va trop du nôtre.
Garde-toi bien de ſuivre ce tranſport.

CLEANTHIS.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon eſprit gagner la choſe....

SOSIE.

Fais à ce diſcours quelque pauſe,
Amphitrion revient, qui me paroît content.

SCENE IV.

JUPITER, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER *à part.*

Je viens prendre le tems de rappaiſer Alcméne,
De bannir les chagrins que ſon cœur veut garder;
Et donner à mes feux, dans ce ſoin qui m'améne,
Le doux plaiſir de ſe racommoder.
[*à Cléanthis.*]
Alcméne eſt là haut, n'eſt-ce pas?

CLEANTHIS.

Oui, pleine d'une inquiétude,
Qui cherche de la ſolitude;
Et qui m'a défendu d'accompagner ſes pas.

JUPITER.

Quelque défenſe qu'elle ait faite,
Elle ne ſera pas pour moi.

****

SCENE V.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS.

Son chagrin, à ce que je voi,
A fait une prompte retraite.

SOSIE.

Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,
Après ſon fracas effroyable?

CLEANTHIS.

Que, ſi toutes nous faiſions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable;
Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE.

Cela ſe dit dans le courroux.
Mais, aux hommes, par trop vous êtes accrochées;
Et vous ſeriez, ma foi, toutes bien empêchées,
Si le diable les prenoit tous.

CLEANTHIS.

Vrayment...

SOSIE.

Le voici. Taiſons-nous.

SCENE VI.

JUPITER, ALCMENE, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER.

Voulez-vous me déſeſpérer?
Hélas! Arrêtez, belle Alcméne.

ALCMENE.

Non, avec l'auteur de ma peine,
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grace....

ALCMENE.

Laiſſez-moi.

JUPITER.

Quoi....

ALCMENE.

Laiſſez-moi, vous dis-je.

JUPITER *bas à part.*

Ses pleurs touchent mon ame, & ſa douleur m'afflige
[*haut.*]
Souffrez que mon cœur....

ALCMENE.

Non, ne ſuivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller?

ALCMENE.

Où vous ne ſerez pas.

JUPITER.

Ce vous eſt une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop ſerré,
Pour pouvoir un moment en être ſéparé.
Je vous ſuivrai par tout, Alcméne.

ALCMENE.

Et moi par tout je vous fuirai.

JUPITER.

Je ſuis donc bien épouvantable?

ALCMENE.

Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.
Oui, je vous vois comme un monſtre effroyable,
Un monſtre cruel, furieux,
Et dont l'approche eſt redoutable;
Comme un monſtre à fuir en tous lieux.
Mon cœur ſouffre, à vous voir, une peine incroyable,
C'eſt un ſupplice qui m'accable;
Et je ne vois rien ſous les Cieux
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fût plus que vous ſupportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas! que votre bouche dit.

ALCMENE.

J'en ai dans le cœur davantage;
Et, pour l'exprimer tout, ce cœur a du dépit
De ne point trouver de langage.

JUPITER.

Hé! Que vous a donc fait ma flâme,
Pour me pouvoir, Alcméne, en monſtre regarder?

ALCMENE.

Ah! juſte Ciel! Cela ſe peut-il demander?
Et n'eſt-ce pas pour mettre à bout une ame?

JUPITER.

Ah! D'un eſprit plus adouci....

ALCMENE.

Non, je ne veux, du tout, vous voir, ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainſi?
Eſt-ce-là cet amour ſi tendre,
Qui devoit tant durer quand je vins hier ici?

ALCMENE.

Non, non, ce ne l'eſt pas; & vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'eſt plus, cet amour, tendre & paſſionné;
Vous l'avez, dans mon cœur, par cent vives bleſſures,
Cruellement aſſaſſiné.

C'eſt

C'eſt, en ſa place, un courroux inflexible,
Un vif reſſentiment, un dépit invincible,
Un déſeſpoir d'un cœur juſtement animé
Qui prétend vous haïr pour cet affront ſenſible,
Autant qu'il eſt d'accord de vous avoir aimé;
Et c'eſt haïr autant qu'il eſt poſſible.

JUPITER.

Hélas! Que votre amour n'avoit guéres de force,
Si de ſi peu de choſe on le peut voir mourir!
Ce qui n'étoit que jeu, doit-il faire un divorce,
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir?

ALCMENE.

Ah! C'eſt cela dont je ſuis offenſée,
Et que ne peut pardonner mon courroux.
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverois moins bleſſée.
La jalouſie a des impreſſions,
Dont bien ſouvent la force nous entraîne,
Et l'ame la plus ſage, en ces occaſions,
Sans doute, avec aſſez de peine,
Répond de ſes émotions.
L'emportement d'un cœur qui peut s'être abuſé
A dequoi ramener une ame qu'il offenſe;
Et, dans l'amour qui lui donne naiſſance
Il trouve au moins, malgré toute ſa violence,
Des raiſons pour être excuſé.
De ſemblables tranſports contre un reſſentiment,
Pour défenſe, toujours ont ce qui les fait naître;
Et l'on donne grace aiſément
A ce dont on n'eſt pas le maître.
Mais que, de gayeté de cœur,
On paſſe aux mouvemens d'une fureur extrême;
Que, ſans cauſe, l'on vienne, avec tant de rigueur,
Bleſſer la tendreſſe & l'honneur
D'un cœur qui chèrement nous aime;
Ah! C'eſt un coup trop cruel en lui-même!
Et que jamais n'oubliera ma douleur.

JUPITER.

Oui, vous avez raiſon, Alcmene, il ſe faut rendre.
Cette action, ſans doute, eſt un crime odieux,
Je ne prétends plus le défendre à vos yeux,
Et donne au vôtre à qui ſe prendre
De ce tranſport injurieux.

A vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcméne, a commis tout le mal.
C'eſt l'époux qu'il vous faut regarder en coupable;
L'amant n'a point de part à ce tranſport brutal,
Et, de vous offenſer, ſon cœur n'eſt point capable.
Il a pour vous, ce cœur, pour y jamais penſer,
Trop de reſpect & de tendreſſe;
Et, ſi de faire rien à vous pouvoir bleſſer
Il avoit eu la coupable foibleſſe,
De cent coups, à vos yeux, il voudroit le percer.
Mais l'époux eſt ſorti de ce reſpect ſoumis
Où pour vous l'on doit toujours être;
A ſon dur procédé l'époux s'eſt fait connoître;
Et, par le droit d'hymen, il s'eſt crû tout permis.
Oui, c'eſt lui qui, ſans doute, eſt criminel vers vous,
Lui ſeul a maltraité votre aimable perſonne;
Haïſſez, déteſtez l'époux,
J'y conſens; & vous l'abandonne.
Mais, Alcméne, ſauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offenſe vous donne;
N'en jettez pas ſur lui l'effet,
Démêlez-le un peu du coupable;
Et, pour être enfin équitable,
Ne le puniſſez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALCMENE.

Ah! Toutes ces ſubtilités
N'ont que des excuſes frivoles;
Et, pour les eſprits irrités,
Ce ſont des contre-tems, que de telles paroles,
Ce détour ridicule eſt en vain pris par vous.
Je ne diſtingue rien en celui qui m'offenſe,
Tout y devient l'objet de mon courroux;
Et, dans ſa juſte violence,
Sont confondus & l'amant & l'époux.
Tous deux, de même ſorte, occupent ma penſée;
Et, des mêmes couleurs, par mon ame bleſſée,
Tous deux ils ſont peints à mes yeux,
Tous deux ſont criminels, tous deux m'ont offenſée;
Et tous deux me ſont odieux.

JUPITER.

Hé bien, puiſque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.

Oui, vous avez raiſon, lorſque vous m'immolez
A vos reſſentimens, en coupable victime.
Un trop juſte dépit contre moi vous anime;
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez,
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'eſt, avec droit, que mon abord vous chaſſe,
Et que, de me fuir en tous lieux,
Votre colère me menace.
Je dois vous être un objet odieux,
Vous devez me vouloir un mal prodigieux,
Il n'eſt aucune horreur que mon forfait ne paſſe;
D'avoir offenſé vos beaux yeux,
C'eſt un crime à bleſſer les hommes & les Dieux;
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
Que, contre moi, votre haine ramaſſe
Tous les traits les plus furieux.
Mais mon cœur vous demande grace;
Pour vous la demander je me jette à genoux;
Et la demande au nom de la plus vive flâme,
Du plus tendre amour dont une ame
Puiſſe jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcméne,
Me refuſe la grace où j'oſe recourir;
Il faut qu'une atteinte ſoudaine
M'arrache, en me faiſant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne ſçaurois plus ſouffrir.
Oui, cet état me déſeſpére,
Alcméne, ne préſumez pas
Qu'aimant, comme je fais, vos céleſtes appas,
Je puiſſe vivre un jour avec votre colère.
Déjà de ces momens la barbare longueur
Fait, ſous des atteintes mortelles,
Succomber tout mon triſte cœur;
Et, de mille vautours, les bleſſures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcméne, vous n'avez qu'à me le déclarer;
S'il n'eſt point de pardon que je doive eſpérer,
Cette épée auſſi-tôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un miſérable,
Ce cœur, ce traître cœur trop digne d'expirer,
Puiſqu'il a pû fâcher un objet adorable.

Heureux, en deſcendant au ténébreux ſéjour,
Si, de votre courroux, mon trépas vous raméne;
Et ne laiſſe en votre ame, après ce triſte jour,
Aucune impreſſion de haine,
Au ſouvenir de mon amour.
C'eſt tout ce que j'attends pour faveur ſouveraine.

ALCMENE.

Ah! Trop cruel époux!

JUPITER.

Dites, parlez, Alcméne.

ALCMENE.

Faut-il encor pour vous conſerver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

JUPITER.

Quelque reſſentiment qu'un outrage nous cauſe,
T'ient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé?

ALCMENE.

Un cœux bien plein de flâme à mille morts s'expoſe,
Plûtôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...

ALCMENE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine..

JUPITER.

Vous me haïſſez donc?

ALCMENE.

J'y fais tout mon effort;
Et j'ai dépit de voir que toute votre offenſe
Ne puiſſe de mon cœur, juſqu'à cette vengeance,
Faire encore aller le tranſport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence,
Puiſque, pour vous venger, je vous offre ma mort?
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéis ſur l'heure.

ALCMENE.

Qui ne ſçauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure?

JUPITER.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
Cette colère qui m'accable,
Et que vous m'accordiez le pardon favorable,
Que je vous demande à vos pieds.

[*Soſie & Cléanthis ſe mettent auſſi à genoux.*]

Réſolvez ici l'un des deux,
Ou de punir, ou bien d'abſoudre.

ALCMENE.

Hélas! Ce que je puis réſoudre
Paroît bien plus que je ne veux.
Pour vouloir ſoutenir le courroux qu'on me donne,
Mon cœur a trop ſçû me trahir,
Dire qu'on ne ſçauroit haïr,
N'eſt-ce pas dire qu'on pardonne?

JUPITER.

Ah! Belle Alcméne, il faut que comblé d'allégreſſe...

ALCMENE.

Laiſſez. Je me veux mal de mon trop de foibleſſe.

JUPITER.

Va, Soſie, & dépêche-toi,
Voi, dans les doux tranſports dont mon ame eſt charmée,
Ce que tu trouveras d'Officiers de l'armée,
Et les invite à dîner avec moi.

[*bas à part.*]

Tandis que d'ici je le chaſſe,
Mercure remplira ſa place.

SCENE VII.

CLEANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

Hé bien, tu vois, Cléanthis, ce ménage.
Veux-tu qu'à leur exemple, ici,
Nous faſſions, entre nous, un peu de paix auſſi,
Quelque petit rapatriage?

CLEANTHIS.

C'eſt pour ton nez, vrayement. Cela ſe fait ainſi.

SOSIS.

Quoi! Tu ne veux pas?

CLÉANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guére,
Tant pis pour toi.

CLEANTHIS.

Là, là, revien.

SOSIE.

Non, morbleu. Je n'en ferai rien,
Et je veux être, à mon tour, en colère.

CLEANTHIS.

Va, va, traître, laiſſe-moi faire,
On ſe laſſe, par fois, d'être femme de bien.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRION.

Oui, ſans doute, le ſort tout exprès me le cache;
Et, des tours que je fais, à la fin, je ſuis las.
Il n'eſt point de deſtin plus cruel, que je ſçache.
Je ne ſçaurois trouver, portant par tout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache;
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne penſent pas l'être,
De nos faits avec moi, ſans beaucoup me connoître,
Viennent ſe réjouir pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du ſouci qui me bleſſe,
De leurs embraſſemens, & de leur allégreſſe,
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.
En vain à paſſer je m'apprête
Pour fuir leurs perſécutions,
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête;
Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expreſſions,
Je réponds d'un geſte de tête,
Je leur donne, tout bas, cent malédictions.
Ah! Qu'on eſt peu flaté de louange, d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorſque, dans l'ame, on ſouffre une vive douleur!
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire
Pour avoir le repos du cœur!
Ma jalouſie à tout propos
Me proméne ſur ma diſgrace;
Et plus mon eſprit y repaſſe,
Moins j'en puis débrouiller le funeſte cahos.
Le vol des diamans n'eſt pas ce qui m'étonne,
On léve les cachets, qu'on ne l'apperçoit pas;
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en perſonne,
Eſt ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature par fois produit des reſſemblances,

Dont quelques impoſteurs ont pris droit d'abuſer;
Mais il eſt hors de ſens que, ſous ces apparences,
Un homme pour époux ſe puiſſe ſuppoſer;
Et, dans tous ces rapports, ſont mille différences,
Dont ſe peut une femme aiſément aviſer.
Des charmes de la Theſſalie
On vante de tout tems les merveilleux effets;
Mais les contes fameux qui par tout en ſont faits,
Dans mon eſprit toujours ont paſſé pour folie;
Et ce ſeroit du ſort une étrange rigueur,
Qu'au ſortir d'une ample victoire,
Je fuſſe contraint de les croire,
Aux dépens de mon propre honneur.
Je veux la retâter ſur ce fâcheux myſtère,
Et voir ſi ce n'eſt point une vaine chimère
Qui, ſur ſes ſens troublés, ait ſçû prendre crédit.
Ah! Faſſe le Ciel équitable
Que ce penſer ſoit véritable;
Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'eſprit!

****

SCENE II.

MERCURE, AMPHITRION.

MERCURE *ſur le balcon de la maiſon d'Amphitrion, ſans être vû, ni entendu par Amphitrion.*

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaiſir,
Je m'en veux faire au moins qui ſoient d'autre nature;
Et je vais égayer mon ſérieux loiſir
A mettre Amphitrion hors de toute meſure.
Cela n'eſt pas d'un Dieu bien plein de charité;
Mais auſſi ce n'eſt pas ce dont je m'inquiéte;
Et je me ſens, par ma planéte,
A la malice un peu porté.

AMPHITRION *ſans voir Mercure.*

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE.

Holà, tout doucement. Qui frappe?

AMPHITRION.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

AMPHITRION *appercevant Mercure qu'il prend pour Sosie.*

Ah! Ouvre.

MERCURE.

Comment, ouvre? Et qui donc es-tu toi
Qui fais tant de vacarme, & parles de la sorte?

AMPHITRION.

Quoi! Tu ne me connois pas?

MERCURE.

Non;
Et n'en ai pas la moindre envie.

AMPHITRION *à part.*

Tout le monde perd-il aujourd'huy la raison?
Est-ce un mal répandu? Sosie, holà, Sosie.

MERCURE.

Hé bien, Sosie; oui, c'est mon nom;
As-tu peur que je ne l'oublie?

AMPHITRION.

Me vois-tu bien?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande?
Et que demandes-tu là bas?

AMPAITRION.

Moi, pendard, ce que je demande?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas?
Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRION.

Attends, traître. Avec un bâton
Je vais là haut me faire entendre;
Et, de bonne façon, t'apprendre
A m'oser parler sur ce ton.

MERCURE.

Tout beau. Si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je t'envoyerai d'ici des messagers fâcheux.

AMPHITRION.

O Ciel! Vit-on jamais une telle insolence?
La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux?

MERCURE.

Hé bien? Qu'est-ce? M'as-tu tout parcouru par ordre?
M'as-tu de tes gros yeux assez considéré?
Comme il les écarquille & paroît effaré!
Si, des regards, on pouvoit mordre,
Il m'auroit déjà déchiré.

AMPHITRION.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes
Avec ces impudens propos.
Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes!
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos!

MERCURE.

L'ami, si, de ces lieux, tu ne veux disparoître,
Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRION.

Ah! Tu sçauras, maraud, à ta confusion,
Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

MERCURE.

Toi, mon maître?

AMPHITRION.

Oui, coquin. M'oses-tu méconnoître?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitrion.

AMPHITRION.

Et cet Amphitrion, qui, hors moi, le peut être?

MERCURE.

Amphitrion?

AMPHITRION.

Sans doute.

MERCURE.

Ah! Quelle vision!

Dis nous un peu. Quel eſt le cabaret honnête,
Où tu t'es coëffé le cerveau?

AMPHITRION.

Comment! Encore?

MERCURE.

Etoit-ce un vin à faire fête?

AMPHITRION.

Ciel!

MERCURE.

Etoit-il vieux, ou nouveau?

AMPHITRION.

Que de coups!

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête!
Quand on le veut boire ſans eau.

AMPHITRION.

Ah! Je t'arracherai cette langue, ſans doute.

MERCURE.

Paſſe, mon pauvre ami, croi-moi,
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je reſpecte le vin. Va-t-en, retire-toi,
Et laiſſe Amphitrion dans les plaiſirs qu'il goûte.

AMPHITRION.

Comment! Amphitrion eſt là-dedans?

MERCURE.

Fort bien;
Qui, couvert de lauriers d'une victoire pleine,
Eſt auprès de la belle Alcméne,
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démêlé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaiſir de s'être rajuſtés.
Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux qu'il ne puniſſe
L'excès de tes témérités.

SCENE III.

AMPHITRION *seul.*

Ah! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'âme?
En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit?
Et, si les choses sont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur & ma flâme?
A quel parti me doit résoudre ma raison?
Ai-je l'éclat, ou le secret à prendre?
Et dois-je, en mon courroux, renfermer, ou répandre
Le déshonneur de ma maison?
Ah! Faut-il consulter, dans un affront si rude?
Je n'ai rien à prétendre, & rien à ménager;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.

****

SCENE VI.

AMPHITRION, SOSIE, NAUCRATES & POLIDAS dans le fond du Théâtre.

SOSIE *à Amphitrion.*

Monsieur, avec mes soins, tout ce que j'ai pû faire
C'est de vous amener ces Messieurs que voici.

AMPHITRION.

Ah! Vous voilà.

SOSIE.

Monsieur.

AMPHITRION.

Insolent téméraire.

SOSIE.

Quoi?

AMPHITRION.

Je vous apprendrai de me traiter ainsi.

SOSIE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous?

AMPHITRION *mettant l'epée à la main.*

Ce que j'ai, misérable?

SOSIE *à Naucratès & à Polidas.*

Holà, Messieurs, venez donc tôt.

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Ah! De grace, arrêtez.

SOSIE.

De quoi suis-je coupable?

AMPHITRION.

Tu me le demandes, maraud?

[*à Naucratès.*]

Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.

SOSIE.

Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'est.

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Daignez nous dire au moins quel peut être son crime.

SOSIE.

Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRION.

Comment! Il vient d'avoir l'audace
De me fermer la porte au nez;
Et de joindre encor la menace
A mille propos effrenés.

(*mettant l'épée à la main.*]

Ah! Coquin.

SOSIE *tombant à genoux.*

Je suis mort.

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Calmez cette colère.

SOSIE.

Messieurs.

POLIDAS *à Sosie.*

Qu'est-ce?

SOSIE.

M'a-t-il frappé?

AMPHITRION.

Non, il faut qu'il ait le ſalaire
Des mots où, tout à l'heure, il s'eſt émancipé.

SOSIE.

Comment cela ſe peut-il faire,
Si j'étois, par votre ordre, autre part occupé?
Ces Meſſieurs ſont ici pour rendre témoignage,
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATES.

Il eſt vray qu'il nous vient de faire ce meſſage;
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRION.

Qui t'a donné cet ordre?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRION.

Et quand?

SOSIE.

Après votre paix faite,
Au milieu des tranſports d'une ame ſatisfaite
D'avoir d'Alcméne, appaiſé le courroux.

Soſie ſe relève.]

AMPHITRION.

O Ciel! Chaque inſtant, chaque pas,
Ajoûte quelque choſe à mon cruel martyre;
Et, dans ce fatal embarras,
Je ne ſçais plus que croire, ni que dire.

NAUCRATES.

Tout ce que, de chez vous, il vient de nous conter,
Surpaſſe ſi fort la nature,
Qu'avant que de rien faire, & de vous emporter,
Vous devez éclaircir toute cette avanture.

AMPHITRION.

Allons. Vous y pourrez ſeconder mon effort;
Et le Ciel à propos ici vous a fait prendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.
Débrouillons ce myſtère, & ſçachons notre ſort.
Hélas! Je brûle de l'apprendre;
Et je le crains plus que la mort.

[*Amphitrion frappe à la porte de ſa maiſon.*]

SCENE V.

JUPITER, AMPHITRION, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Quel bruit à descendre m'oblige,
Et qui frappe en maître où je suis?

AMPHITRION.

Que vois-je, justes Dieux!

NAUCRATES.

Ciel! Quel est ce prodige?
Quoi? Deux Amphitrions ici nous sont produits?

AMPHITRION *à part.*

Mon ame demeure transie.
Hélas! Je n'en puis plus, l'avanture est à bout,
Ma destinée est éclaircie;
Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATES.

Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.

SOSIE *passant du côté de Jupiter.*

Messieurs, voici le véritable.
L'autre est un imposteur digne de châtiment.

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable
Suspend ici mon jugement.

AMPHITRION.

C'est trop être éludés par un fourbe exécrable,
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATES *à Amphitrion qui a mis l'épée à la main.*

Arrêtez.

AMPHITRION.

Laissez-moi.

NAUCRATES.

Dieux! Que voulez-vous faire

AMPHITRION.

Punir d'un impoſteur les lâches trahiſons.

JUPITER.

Tout beau. L'emportement eſt fort peu néceſſaire
Et, lorſque, de la ſorte, on ſe met en colère,
On fait croire qu'on a de mauvaiſes raiſons.

SOSIE.

Oui, c'eſt un enchanteur qui porte un caractère,
Pour reſſembler aux maîtres des maiſons.

AMPHITRION *à Soſie.*

Je te ferai, pour ton partage,
Sentir, par mille coups, ces propos outrageans.

SOSIE.

Mon maître eſt homme de courage,
Et ne ſouffrira point que l'on batte ſes gens.

AMPHITRION.

Laiſſez-moi m'aſſouvir dans mon courroux extrême
Et laver mon affront au ſang d'un ſcélérat.

NAUCRATES *arrêtant Amphitrion.*

Nous ne ſouffrirons point cet étrange combat
D'Amphitrion contre lui-même.

AMPHITRION.

Quoi! Mon honneur de vous reçoit ce traitement
Et mes amis d'un fourbe embraſſent la défenſe?
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance
Eux-mêmes ſont obſtacle à mon reſſentiment;

NAUCRATES.

Que voulez-vous qu'à cette vûe
Faſſent nos réſolutions,
Lorſque, par deux Amphitrions,
Toute notre chaleur demeure ſuſpendue?
A vous faire éclater notre zéle aujourd'hui,
Nous craignons de faillir, & de vous mécopnoître
Nous voyons bien en vous Amphitrion paroître
Du ſalut des Thébains le glorieux appui;
Mais nous le voyons tous auſſi paroître en lui;

Et ne sçaurions juger dans lequel il peut être.
Notre parti n'est point douteux,
Et l'imposteur par nous doit mordre la poussière;
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux;
Et c'est un coup trop hazardeux
Pour l'entreprendre sans lumière.
Avec douceur laissez-nous voir
De quel côté peut être l'imposture;
Et, dès que nous aurons démêlé l'avanture,
Il ne nous faudra point dire notre devoir.

JUPITER.

Oui, vous avez raison; & cette ressemblance,
A douter de tous deux, vous peut autoriser.
Je ne m'offense point de vous voir en balance;
Je suis plus raisonnable, & sçais vous excuser.
L'œil ne peut entre nous faire de différence;
Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser.
Vous ne me voyez point témoigner de colère,
Point mettre l'épée à la main,
C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère,
Et j'en puis trouver un plus doux & plus certain.
L'un de nous est Amphitrion,
Et tous deux, à vos yeux, nous le pouvons paroître.
C'est à moi de finir cette confusion,
Et je prétends me faire à tous si bien connoître,
Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être,
Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître,
Et n'ait plus de rien dire, aucune occasion.
C'est aux yeux des Thébains que je veux avec vous
De la vérité pure ouvrir la connoissance;
Et la chose, sans doute, est assez d'importance,
Pour affecter la circonstance,
De l'éclaircir aux yeux de tous.
Alcméne attend de moi ce public témoignage,
Sa vertu, que l'éclat de ce désordre outrage,
Veut qu'on la justifie, & j'en vais prendre soin.
C'est à quoi mon amour envers elle m'engage,
Et des plus nobles chefs je fais un assemblage
Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.
Attendant avec vous ces témoins souhaités,
Ayez, je vous prie, agréable
De venir honorer la table,
Où vous a Sosie invités.

SOSIE.

Je ne me trompois pas, Meſſieurs, ce mot termine
Toute l'irréſolution;
Le véritable Amphitrion
Eſt l'Amphitrion où l'on dîne.

AMPHITRION.

O Ciel! Puis-je plus bas me voir humilié?
Quoi? Faut-il que j'entende ici, pour mon martyre
Tout ce que l'impoſteur à mes yeux vient de dire,
Et que, dans la fureur que ce diſcours m'inſpire,
On me tienne le bras lié!

NAUCRATES à *Amphitrion.*

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre
L'éclairciſſement, qui doit rendre
Les reſſentimens de ſaiſon.
Je ne ſçais pas s'il impoſe;
Mais il parle ſur la choſe
Comme s'il avoit raiſon.

AMPHITRION.

Allez, foibles amis, & flatez l'impoſture.
Thébes en a pour moi de tout autres que vous;
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
Sçauront prêter la main à mon juſte courroux.

JUPITER.

Hé bien, je les attends; & ſçaurai décider
Le différend en leur préſence.

AMPHITRION.

Fourbe, tu crois par là peut-être t'évader;
Mais rien ne te ſçauroit ſauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos
Je ne daigne à préſent répondre;
Et tantôt je ſçaurai confondre
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRION.

Le Ciel même, le Ciel ne t'y ſçauroit ſouſtraire;
Et, juſques aux enfers, j'irai ſuivre tes pas.

JUPITER.

Il ne ſera pas néceſſaire;
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRION *à part.*

Allons, courons, avant que d'avec eux il ſorte,
Aſſembler des amis qui ſuivent mon courroux;
Et chez moi venons, à main forte,
Pour le percer de mille coups.

****

SCENE VI.

JUPITER, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Point de façons, je vous conjure;
Entrons vîte dans la maiſon.

NAUCRATES.

Certes toute cette avanture
Confond le ſens & la raiſon.

SOSIE.

Faites tréve, Meſſieurs, à toutes vos ſurpriſes;
Et, pleins de joye, allez tabler juſqu'à demain.
[ſeul.]
Que je vais m'en donner, & me mettre en beau train
De raconter nos vaillantiſes!
Je brûle d'en venir aux priſes,
Et jamais je n'eus tant de faim.

****

SCENE VII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

Arrête. Quoi! Tu viens ici mettre ton nez,
Impudent flaireur de cuiſine?

SOSIE.

Ah! De grace, tout doux.

MERCURE.

Ah! vous y retournez?
Je vous ajuſterai l'échine.

SOSIE.

Hélas! Brave & généreux moi,
Modére-toi, je t'en ſupplie.
Soſie, épargne un peu Soſie,
Et ne te plais point tant à frapper deſſus toi.

MERCURE.

Qui, de t'appeller de ce nom,
A pû te donner la licence?
Ne t'en ai-je pas fait une extrême défenſe,
Sous peine d'eſſuyer mille coups de bâton!

SOSIE.

C'eſt un nom que tous deux nous pouvons, à la fois,
Poſſéder ſous un même maître.
Pour Soſie, en tous lieux, on ſçait me reconnoître,
Je ſouffre bien que tu le ſois,
Souffre auſſi que je le puiſſe être.
Laiſſons aux deux Amphitrions
Faire éclater des jalouſies;
Et, parmi leurs contentions,
Faiſons, en bonne paix, vivre les deux Soſies.

MERCURE.

Non, c'eſt aſſez d'un ſeul; & je ſuis obſtiné
A ne point ſouffrir de partage.

SOSIE.

Du pas devant, ſur moi, tu prendras l'avantage;
Je ſerai le cadet, & tu ſeras l'aîné.

MERCURE.

Non, un frere incommode, & n'eſt pas de mon goût;
Et je veux être fils unique.

SOSIE.

O cœur barbare & tyrannique!
Souffre qu'au moins je ſois ton ombre.

MERCURE.

Point, du tout.

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton ame s'humaniſe,
En cette qualité, ſouffre-moi près de toi,
Je te ſerai par tout une ombre ſi ſoumiſe,
Que tu ſeras content de moi.

MERCURE.

Point de quartier ; immuable eſt la loi.
Si, d'entrer là-dedans, tu prends encor l'audace,
Mille coups en ſeront le fruit.

SOSIE.

Las ! A quelle étrange diſgrace,
Pauvre Soſie, es-tu réduit !

MERCURE.

Quoi ! Ta bouche ſe licencie
A te donner encore un nom que je défends ?

SOSIE.

Non, ce n'eſt pas moi que j'entends,
Et je parle d'un vieux Soſie,
Qui fut jadis de mes parens,
Qu'avec très-grande barbarie.
A l'heure du dîné, l'on chaſſa de céans.

MERCURE.

Prend garde de tomber dans cette frénéſie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivans.

SOSIE *à part.*

Que je te roſſerois, ſi j'avois du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé !

MERCURE.

Que dis-tu ?

SOSIE.

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage ?

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas ſoufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille,
Il n'eſt rien de plus certain.

SOSIE.

C'eſt donc un perroquet que le beau tems réveille.

MERCURE.

Adieu. Lorſque le dos pourra te démanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

SOSIE *ſeul.*

O Ciel! Que l'heure de manger
Pour être mis dehors eſt une maudite heure?
Allons, cédons au ſort dans notre affliction,
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaiſie,
Et, par une juſte union,
Joignons le malheureux *Soſie*
Au malheureux Amphitrion.
Je l'apperçois venir en bonne compagnie.

****

SCENE VIII.

AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POSICLES, SOSIE dans un coin du théâtre ſans être vû.

AMPHITRION *à pluſieurs autres Officiers qui l'accompagnoient.*

Arrêtez-là, Meſſieurs. Suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en ſera beſoin.

POSICLES.

Je comprends que ce coup doit fort toucher votre ame.

AMPHITRION.

Ah! De tous les côtés, mortelle eſt ma douleur,
Et je ſouffre pour ma flâme,
Autant que pour mon honneur.

POSICLES.

Si cette reſſemblance eſt telle que l'on dit,
Alcméne, ſans être coupable...

AMPHITRION.

Ah! Sur le fait dont il s'agit,
L'erreur ſimple devient un crime véritable;
Et, ſans conſentement, l'innocence y périt.
De ſemblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats,
Et la raiſon bien ſouvent les pardonne,
Que l'honneur & l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarraſſe point là-dedans ma penſée;
Mais je hais vos Meſſieurs de leurs honteux délais,
Et c'eſt un procédé dont j'ai l'ame bleſſée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.
Quand quelqu'un nous employe, on doit, tête baiſſée,
Se jetter dans ſes intérêts.
Argatiphontidas ne va point aux accords.
Ecouter, d'un ami, raiſonner l'adverſaire,
Pour des hommes d'honneur n'eſt point un coup à faire;
Il ne faut écouter que la vengeance alors.
Le procès ne me ſçauroit plaire,
Et l'on doit commencer toujours, dans ſes tranſports
Par bailler, ſans autre myſtère,
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne,
Qu'Argatiphontidas marche droit ſur ce point;
Et, de vous, il faut que j'obtienne
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRION.

Allons.

SOSIE *à Amphitrion.*

Je viens, Monſieur, ſubir, à deux genoux,
Le juſte châtiment d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez-moi dans votre courroux,
Vous ferez bien, je le mérite;
Et je n'en dirai pas un ſeul mot contre vous.

AMPHITRION.

Léve-toi. Que fait-on?

SOSIE.

L'on m'a chaſſé tout net;
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne ſongeois pas qu'en effet
Je m'attendois là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil deſtin,
Monſieur, aujourd'hui nous talonne;
Et l'on me dés-Soſie enfin,
Comme on vous dés-Amphitrionne.

AMPHITRION.

Sui-moi.

SOSIE.

N'eſt-il pas mieux de voir s'il vient perſonne?

****

SCENE IX.

CLEANTHIS, AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLES, SOSIE.

CLEANTHIS.

O Ciel!

AMPHITRION.

Qui t'épouvante ainſi?
Quelle eſt la peur que je t'inſpire?

CLEANTHIS.

Las! Vous êtes là haut, & je vous vois ici.

NAUCRATES *à Amphitrion.*

Ne vous preſſez point, le voici,
Pour donner, devant tous, les clartés qu'on déſire;
Et qui, ſi l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sçauront vous affranchir de trouble & de ſouci.

****

SCENE X.

MERCURE, NAUCRATES, POLIDAS, AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POSICLES, CLEANTHIS, SOSIE.

MERCURE.

Oui, vous l'allez voir tous; & ſachez, par avance,
Que c'eſt le grand maître des Dieux,
Que, ſous les traits chéris de cette reſſemblance,
Alcméne a fait du Ciel deſcendre dans ces lieux.
Et quant à moi, je ſuis Mercure,
Qui, ne ſçachant que faire, ai roſſé tant ſoit peu
Celui dont j'ai pris la figure,
Mais, de s'en conſoler, il a maintenant lieu;
Et les coups de bâton d'un Dieu
Font honneur à qui les endure.

SO-

SOSIE.

Ma foi, Monſieur le Dieu, je ſuis votre valet.
Je me ſerois paſſé de votre courtoiſie.

MERCURE.

Je lui donne à préſent congé d'être Soſie,
Je ſuis las de porter un viſage ſi laid;
Et je m'en vais au Ciel, avec de l'ambroſie,
M'en débarbouiller tout-à-fait.
[*Mercure s'envole dans le Ciel.*]

SOSIE.

Le Ciel, de m'approcher, t'ôte à jamais l'envie?
Ta fureur s'eſt par trop acharnée après moi;
Et je ne vis de ma vie
Un Dieu plus diable que toi.

SCENE DERNIERE.

JUPITER, NAUCRATES, AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, POSICLES, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER *annoncé par le bruit du tonnerre, armé de ſon foudre, dans un nuage ſur ſon aigle.*

Regarde, Amphitrion, quel eſt ton impoſteur;
Et, ſous tes propres traits, voi Jupiter paroître.
A ces marques, tu peux aiſément le connoître;
Et c'eſt aſſez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,
Et rétablir chez toi la paix & la douceur.
Mon nom, qu'inceſſamment toute la terre adore,
Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore;
Et, ſans doute, il ne peut être que glorieux,
De ſe voir le rival du ſouverain des Dieux.
Je n'y vois, pour ta flâme, aucun lieu de murmure;
Et c'eſt moi, dans cette avanture,
Qui, tout Dieu que je ſuis, dois être le jaloux.
Alcméne eſt toute à toi, quelque ſoin qu'on employe,
Et ce doit, à tes feux, être un objet bien doux,
De voir que, pour lui plaire, il n'eſt point d'autre voye,
Que de paroître ſon époux.

Que Jupiter orné de ſa gloire immortelle,
Par lui-même n'a pû triompher de ſa foi;
Et que ce qu'il a reçû d'elle,
N'a, par ſon cœur ardent, été donné qu'à toi.

SOSIE.

Le ſeigneur Jupiter ſçait dorer la pillule.

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins, que ton cœur a ſoufferts,
Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle,
Chez toi doit naître un fils qui, ſous le nom d'Hercule,
Remplira de ſes faits tout le vaſte univers.
L'éclat d'une fortune en mille biens féconde,
Fera connoître à tous, que je ſuis ton ſupport,
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton ſort.
Tu peux hardiment te flater
De ces eſpérances données.
C'eſt un crime, que d'en douter.
Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts des deſtinées.
[*Il ſe perd dans les nues.*]

NAUCRATES.

Certes, je ſuis ravi de ces marques brillantes...

SOSIE.

Meſſieurs, voulez-vous bien ſuivre mon ſentiment?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes,
C'eſt un mauvais embarquement,
Et d'une & d'autre part, pour un tel compliment,
Les phraſes ſont embarraſſantes.
Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,
Et ſa bonté, ſans doute, eſt pour nous ſans ſeconde,
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune, en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur,
Tout cela va le mieux du monde.
Mais enfin coupons aux diſcours,
Et que chacun chez ſoi doucement ſe retire.
Sur telles affaires toujours,
Le meilleur eſt de ne rien dire.

FIN.

AMPHITRION,

Comédie en vers & en trois Actes, représentée sur le Théâtre du Palais Royal le 13 Janvier 1668.

EURIPIDE & Archippus avoient traité ce sujet de Tragicomédie chez les Grecs; c'est une des Pièces de Plaute qui a eu le plus de succès; on la jouoit encore à Rome cinq cens ans après lui; &, ce qui peut paroître singulier, c'est qu'on la jouoit toujours dans des Fêtes consacrées à Jupiter. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment, qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au Théâtre, des mêmes Dieux qu'on adoroit dans les Temples.

Molière a tout pris de Plaute, hors les Scènes de Sosie & de Cleantis. Ceux qui ont dit qu'il a imité son Prologue de Lucien, ne savent pas la différence qui est entre une imitation, & la ressemblance très éloignée de l'excellent Dialogue de la Nuit & de Mercure dans Molière, avec le petit Dialogue de Mercure & d'Apollon dans Lucien: il n'y a pas une plaisanterie, pas un seul mot, que Molière doive à cet Auteur Grec.

Tous les Lecteurs exemts de préjugés savent combien l'Amphitrion François est audessus de l'Amphitrion Latin. On ne peut pas dire des plaisanteries de Molière, ce qu'Horace dit de celles de Plaute:

„ *Nostri proavi Plautinos & numeros &*
„ *Laudavere sales, nimium patienter utrumque.*

Dans Plaute, Mercure dit à Sosie: *Tu viens avec des fourberies cousues.* Sosie répond: *je viens avec des habits cousus. Tu as menti;* repliplique le Dieu, *tu viens avec tes pieds, & non avec tes habits.* Ce n'est pas-là le comique de notre Théâtre. Autant Molière paroît surpasser Plau-

te dans cette eſpèce de plaiſanterie que les Romains nommoient Urbanité, autant paroît-il auſſi l'emporter dans l'économie de ſa Pièce. Quand il falloit chez les Anciens apprendre au Spectateur quelque événement, un Acteur venoit ſans façon le conter dans un monologue ; ainſi Amphitrion & Mercure viennent ſeuls ſur la Scène dire tout ce qu'ils ont fait, pendant les Entre-actes. Il n'y avoit pas plus d'art dans les Tragédies. Cela ſeul fait peut-être voir que le Théâtre des Anciens, (d'ailleurs à jamais reſpectable) eſt par rapport au nôtre, ce que l'Enfance eſt à l'Age mûr.

Madame Dacier, qui a fait honneur à ſon ſexe par ſon érudition, & qui lui en eût fait davantage, ſi avec la ſcience des Commentateurs, elle n'en eût pas eu l'eſprit, fit une Diſſertation pour prouver que l'Amphitrion de Plaute étoit fort au-deſſus du moderne ; mais ayant ouï dire que Molière vouloit faire une Comédie des *Femmes ſavantes*, elle ſupprima ſa Diſſertation.

L'Amphitrion de Molière réuſſit pleinement & ſans contradiction ; auſſi eſt-ce une Pièce pour plaire aux plus ſimples & aux plus groſſiers, comme aux plus délicats. C'eſt la prémière Comédie que Molière ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de verſification étoit plus propre à la Comédie que les rimes plattes, en ce qu'il y a plus de liberté & plus de variété. Cependant les rimes plattes en vers Alexandrins ont prévalu. Les vers libres ſont d'autant plus mal-aiſés à faire, qu'ils ſemblent plus faciles. Il y a un rithme très peu connu qu'il y faut obſerver, ſans quoi cette Poëſie rebute. Corneille ne connut pas ce rithme dans ſon Agéſilas.

L'AVARE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

HARPAGON, pere de Cléante & d'Elise & amoureux de Mariane.
ANSELME, pere de Valere & de Mariane.
CLEANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.
ELISE, fille d'Harpagon.
VALERE, fils d'Anselme, & amant d'Elise.
MARIANE, fille d'Anselme.
FROSINE, femme d'intrigue.
MAITRE SIMON, courtier.
MAITRE JACQUES, cuisinier & cocher d'Harpagon.
LA FLECHE, valet de Cléante.
DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.
BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, }
UN COMMISSAIRE.

La scene est à Paris dans la maison d'Harpagon.

L'AVARE.

OXFORD

L'AVARE,
COMÉDIE.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE.

Hé quoi, charmante Eliſe, vous devenez mélancolique, après les obligeantes aſſûrances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi. Je vous vois ſoupirer hélas! au milieu de ma joye? Eſt-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux, & vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pû vous contraindre?

ELISE.

Non, Valére, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y ſens entraîner par une trop douce puiſſance, & je n'ai pas même la force de ſouhaiter que les choſes ne fuſſent pas. Mais, à vous dire vray, le ſuccès me donne de l'inquiétude; & je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VALERE.

Hé, que pouvez-vous craindre, Eliſe, dans les bontés que vous avez pour moi?

ELISE.

Hélas! Cent choſes à la fois. L'emportement d'un pere, les reproches d'une famille, les cenſures du monde; mais, plus que tout, Valére, le changement de vôtre cœur, & cette froideur criminelle dont ceux de votre ſexe payent, le plus ſouvent, les témoignages trop ardens d'un innocent amour.

VALERE.

Ah! Ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Eliſe, plûtôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela; & mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ELISE.

Ah! Valére, chacun tient les mêmes diſcours. Tous les hommes ſont ſemblables par les paroles; & ce n'eſt que les actions, qui les découvrent différens.

VALERE.

Puiſque les ſeules actions ſont connoître ce que nous ſommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles; & ne me cherchez point des crimes dans les injuſtes craintes d'une fâcheuſe prévoyance. Ne m'aſſaſſinez point, je vous prie, par les ſenſibles coups d'un ſoupçon outrageux, & donnez-moi le tems de vous convaincre, par mille & mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ELISE.

Hélas! Qu'avec facilité on ſe laiſſe perſuader par les perſonnes que l'on aime! Oui, Valére, je tiens votre cœur incapable de m'abuſer. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, & que vous me ſerez fidéle; je n'en veux point du tout douter, & je retranche mon chagrin aux appréhenſions du blâme qu'on pourra me donner.

VALERE.

Mais pourquoi cette inquiétude?

ELISE.

Je n'aurois rien à craindre, ſi tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois; & je trouve en votre perſonne de quoi avoir raiſon aux choſes que je fais pour vous. Mon cœur, pour ſa défenſe, a tout votre mérite, appuyé du ſecours d'une reconnoiſſance où le Ciel m'engage envers vous. Je me repréſente, à toute heure, ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre; cette généroſité ſurprenante, qui vous fit riſquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur

des

des ondes; ces soins pleins de tendresse, que vous me fites éclater après m'avoir tirée de l'eau, & les hommages assidus de cet ardent amour, que ni le tems, ni les difficultés, n'ont rebuté, & qui, vous faisant négliger & parens & patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, & vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon pere. Tout cela fait chez moi, sans doute, un merveilleux effet, & c'en est assez, à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ai pû consentir, mais ce n'est pas assez, peut-être, pour le justifier aux autres, & je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentimens.

VALERE.

De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends, auprès de vous, mériter quelque chose; &, quant aux scrupules que vous avez, votre pere lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde: & l'excès de son avarice, & la maniere austère dont il vit avec ses enfans, pourroit autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Elise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous sçavez que, sur ce chapitre, on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience; & j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

ELISE.

Ah! Valere, ne bougez d'ici, je vous prie, & songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon pere.

VALERE.

Vous voyez comme je m'y prends, & les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage, pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie, & de rapports de sentimens, je me déguise pour lui plaire, & quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables, & j'éprouve que

pour gagner les hommes, il n'eſt point de meilleure voye, que de ſe parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenſer leurs défauts, & applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaiſance, & la manière dont on les joue a beau être viſible, les plus fins ſont toujours de grandes duppes du côté de la flaterie, & il n'y a rien de ſi impertinent & de ſi ridicule, qu'on ne faſſe avaler, lorſqu'on l'aſſaiſonne en louanges. La ſincérité ſouffre un peu au métier que je fais, mais, quand on a beſoin des hommes, il faut bien s'ajuſter à eux, & puiſqu'on ne ſçauroit les gagner que par là, ce n'eſt pas la faute de ceux qui flatent, mais de ceux qui veulent être flatés.

ELISE.

Mais que ne tâchez-vous auſſi à gagner l'appui de mon frère, en cas que la ſervante s'aviſât de révéler notre ſecret?

VALERE.

On ne peut pas ménager l'un & l'autre, & l'eſprit du pere, & celui du fils, ſont des choſes ſi oppoſées, qu'il eſt difficile d'accommoder ces deux confidences enſemble. Mais vous, de votre part, agiſſez auprès de votre frère, & ſervez-vous de l'amitié qui eſt entre vous deux, pour le jetter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce tems pour lui parler, & ne lui découvrez de notre affaire, que ce que vous jugerez à propos.

ELISE.

Je ne ſçais ſi j'aurai la force de lui faire cette confidence.

SCENE II.

CLEANTE, ELISE.

CLEANTE.

Je ſuis bien aiſe de vous trouver ſeule, ma ſœur; & je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un ſecret.

ELISE.

Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire?

CLEANTE.

Bien des choſes, ma ſœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ELISE.

Vous aimez?

CLEANTE.

Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je ſçais que je dépends d'un pere, & que le nom de fils me ſoumet à ſes volontés, que nous ne devons point engager notre foi ſans le conſentement de ceux dont nous tenons le jour, que le Ciel les a faits les maîtres de nos vœux, & qu'il nous eſt enjoint de n'en diſpoſer que par leur conduite, que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils ſont en état de ſe tromper bien moins que nous, & de voir beaucoup mieux ce qui nous eſt propre, qu'il en faut plûtôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre paſſion, & que l'emportement de la jeuneſſe nous entraîne le plus ſouvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma ſœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire, car enfin mon amour ne veut rien écouter, & je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ELISE.

Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez?

CLEANTE.

Non, mais j'y ſuis réſolu, & je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raiſons pour m'en diſſuader.

ELISE.

Suis-je, mon frère, une ſi étrange perſonne?

CLEANTE.

Non, ma ſœur, mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait ſur nos cœurs, & j'appréhende votre ſageſſe.

ELISE.

Hélas! Mon frere, ne parlons point de ma sageſſe. Il n'eſt perſonne qui n'en manque, du moins une fois en ſa vie; &, ſi je vous ouvre mon cœur, peut-être ſerai-je à vos yeux bien moins ſage que vous.

CLEANTE.

Ah! Plût au Ciel, que votre ame comme la mienne....

ELISE.

Finiſſons auparavant votre affaire, & *me dites* qui eſt celle que vous aimez.

CLEANTE.

Une jeune perſonne qui loge depuis peu en ces quartiers, & qui ſemble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voyent. La nature, ma ſœur, n'a rien formé de plus aimable; je me ſentis tranſporté, dès le moment que je la vis Elle ſe nomme Mariane, & vit ſous la conduite d'une bonne femme de mere qui eſt preſque toujours malade, & pour qui cette aimable fille a des ſentimens d'amitié qui ne ſont pas imaginables. Elle la ſert, la plaint, & la conſole avec une tendreſſe qui vous toucheroit l'ame. Elle ſe prend d'un air le plus charmant du monde aux choſes qu'elle fait; & l'on voit briller mille graces en toutes ſes actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une... Ah! Ma ſœur, je voudrois que vous l'euſſiez vûe.

ELISE.

J'en vois beaucoup, mon frere, dans les choſes que vous me dites; &, pour comprendre ce qu'elle eſt il me ſuffit que vous l'aimez.

CLEANTE.

J'ai découvert, ſous main, qu'elles ne ſont pas fort accommodées, & que leur diſcrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs beſoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma ſœur, quelle *joye ce peut* être, que de relever la fortune d'une *perſonne que* l'on aime, que de donner adroitement *quelques* petits ſecours aux modeſtes néceſ-

ſités d'une vertueuſe famille; & concevez quel déplaiſir ce m'eſt de voir que, par l'avarice d'un pere, je ſois dans l'impuiſſance de goûter cette joye, & de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ELISE.

Oui, je conçois aſſez, mon frere, quel doit être votre chagrin.

CLEANTE.

Ah! Ma ſœur, il eſt plus grand qu'on ne peut croire. Car, enfin, peut-on rien voir de plus cruel, que cette rigoureuſe épargne qu'on exerce ſur nous, que cette ſéchereſſe étrange où l'on nous fait languir. Hé que nous ſervira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le tems que nous ne ſerons plus dans le bel âge d'en jouir, & ſi, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés, ſi je ſuis réduit avec vous à chercher tous les jours le ſecours des marchands; pour avoir moyen de porter des habits raiſonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler, pour m'aider à ſonder mon pere ſur les ſentimens où je ſuis; &, ſi je l'y trouve contraire, j'ai réſolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable perſonne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher par tout, pour ce deſſein, de l'argent à emprunter; &, ſi vos affaires, ma ſœur, ſont ſemblables aux miennes, & qu'il faille que notre pere s'oppoſe à nos déſirs, nous le quitterons-là tous deux, & nous affranchirons de cette tyrannie, où nous tient, depuis ſi long-tems ſon avarice inſupportable.

ELISE.

Il eſt bien vray que tous les jours il nous donne, de plus en plus, ſujet de regretter la mort de notre mere; & que...

CLEANTE.

J'entends ſa voix. Eloignons-nous un peu pour achever notre confidence; & nous joindrons après nos forces, pour venir attaquer la dureté de ſon humeur.

SCENE III.

HARPAGON, LA FLECHE.

HARPAGON.

Hors d'ici, tout à l'heure, & qu'on ne replique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vray gibier de potence.

LA FLECHE *à part.*

Je n'ai jamais rien vû de si méchant que ce maudit vieillard; & je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents?

LA FLECHE.

Pourquoi me chassez-vous?

HARPAGON.

C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons. Sors vite, que je ne t'assomme.

LA FLECHE.

Qu'est-ce que je vous ai fait?

HARPAGON.

Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

LA FLECHE.

Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t-en l'attendre dans la rue, & ne fois point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, & faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits assiégent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, & furettent de tous côtés, pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLECHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour

vous voler? Etes vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choſes, & faites ſentinelle jour & nuit?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me ſemble, & faire ſentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à

[*bas à part.*]

ce qu'on fait. Je tremble qu'il n'ait ſoupçonné quelque choſe de mon argent.

[*haut.*]

Ne ſerois-tupoint homme à faire courir le bruit que j'ai chezmoi de l'argent caché?

LA FLECHE.

Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON.

[*bas à part.*]

Non, coquin, je ne dis pas cela. J'enrage.

[*haut.*]

Je demande ſi, malicieuſement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLECHE.

Hé, que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, ſi c'eſt pour nous la même choſe.

HARPAGON *levant la main pour donner un ſoufflet à la Fléche.*

Tu fais le raiſonneur? Je te baillerai de ce raiſonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici encore une fois.

LA FLÈCHE.

Hé bien, je ſors.

HARPAGON.

Atten. Ne m'emporte-tu rien?

LA FLECHE.

Que vous emporterois-je?

HARPAGON.

Vien çà que je voye. Montre-moi tes mains.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLECHE.

Les autres?

HARPAGON.

Oui.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON *montrant les haut-de-chausses de la Fléche.*

N'as-tu rien mis ici dedans?

LA FLECHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON *tâtant le bas des haut-de-chausses de la Fléche.*

Ces grands haut-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe; & je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLECHE *à part.*

Ah! Qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint, & que j'aurois de joye à le voler!

HARPAGON.

Hé?

LA FLECHE.

Quoi?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLECHE.

Je dis que vous fouilliez bien par tout, pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON.

C'est ce que je veux faire.

[*Harpagon fouille dans les poches de la Fléche.*]

LA FLECHE *à part.*

La peste soit de l'avarice & des avaricieux!

HAR-

HARPAGON.

Comment? Que dis-tu?

LA FLECHE.

Ce que je dis?

HARPAGON.

Oui. Qu'eſt-ce que tu dis d'avarice & d'avaricieux?

LA FLECHE.

Je dis que la peſte ſoit de l'avarice & des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui ſont-ils ces avaricieux?

LA FLECHE.

Des vilains & des ladres.

HARPAGON.

Mais qui eſt-ce que tu entends par là?

LA FLECHE.

De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Eſt-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me diſes à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLECHE.

Je parle.... Je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi, je pourrois bien parler à ta barette.

LA FLECHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON.

Non; mais je t'empêcherai de jaſer, & d'être inſolent. Taî-toi.

LA FLECHE.

Je ne nomme perſonne.

HARPAGON.

Je te roſſerai, ſi tu parles.

LA FLECHE.

Qui ſe ſent morveux, qu'il ſe mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu?

LA FLECHE.

Oui, malgré moi.

HARPAGON.

Ah, ah!

LA FLECHE *montrant à Harpagon une poche de ſon juſte-au-corps.*

Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous ſatisfait?

HARPAGON.

Allons, rend-le-moi ſans te fouiller.

LA FLECHE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLECHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Aſſûrément?

LA FLECHE.

Aſſûrément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t-en à tous les diables.

LA FLECHE *à part.*

Me voilà bien congédié.

HARPAGON.

Je te le mets ſur ta conſcience, au moins.

SCENE IV.

HARPAGON *ſeul.*

Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort & *je ne me* plais point à voir ce chien de boi-

teux-là. Certes, ce n'eſt pas une petite peine de garder chez ſoi une grande ſomme d'argent ; & bienheureux qui a tout ſon fait bien placé, & ne conſerve ſeulement que ce qu'il faut pour ſa dépenſe. On n'eſt pas peu embarraſſé à inventer dans toute une maiſon une cache fidéle ; car, pour moi, les coffres forts me ſont ſuſpects, & je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens juſtement une franche amorce à voleurs ; & c'eſt toujours la première choſe que l'on va attaquer.

****

SCENE V.

HARPAGON, ELISE & CLEANTE parlant enſemble, & reſtant dans le fond du Théâtre.

HARPAGON *ſe croyant ſeul.*

Cependant je ne ſçais ſi j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez ſoi, eſt une ſomme aſſez.....

[*à part, appercevant Eliſe & Cléante.*]

O Ciel ! Je me ſerai trahi moi-même ; la chaleur m'aura emporté, & je crois que j'ai parlé haut, en raiſonnant tout ſeul.

[*à Cléante & à Eliſe.*]

Qu'eſt-ce ?

CLEANTE.

Rien, mon pere.

HARPAGON.

Y a-t-il long-tems que vous êtes-là ?

ELISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu....

CLEANTE.

Quoi, mon pere ?

HARPAGON.

Là.....

ELISE.

Quoi ?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire.

CLEANTE.

Non.

HARPAGON.

Si fait, si fait.

ELISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'eſt que je m'entretenois, en moi-même, de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, & je diſois qu'il eſt bienheureux qui peut avoir dix mille écus chez ſoi.

CLEANTE.

Nous feignions à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Je ſuis bien aiſe de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choſes de travers, & vous imaginer que je diſe que c'eſt moi qui ai dix mille écus.

CLEANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût-à-Dieu que je les euſſe les dix mille écus !

CLEANTE.

Je ne crois pas...

HARPAGON.

Ce ſeroit une bonne affaire pour moi.

ELISE.

Ce ſont des choſes...

HARPAGON.

J'en aurois bon beſoin.

CLEANTE.

Je penſe que...

HARPAGON.

Cela m'accommoderoit fort.

ELISE.

Vous êtes...

HARPAGON.

Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le tems eſt miſérable.

CLEANTE.

Mon Dieu, mon pere, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; & l'on ſçait que vous avez aſſez de bien.

HARPAGON.

Comment, j'ai aſſez de bien? Ceux qui l'ont dit en ont menti. Il n'y a rien de plus faux, & ce ſont des coquins, qui font courir tous ces bruits-là.

ELISE.

Ne vous mettez point en colère.

HARPAGON.

Cela eſt étrange, que mes propres enfans me trahiſſent, & deviennent mes ennemis.

CLEANTE.

Eſt-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien?

HARPAGON.

Oui De pareils diſcours, & les dépenſes que vous faites, ſeront cauſe qu'un de ces jours, on viendra chez moi me couper la gorge, dans la penſée que je ſuis tout couſu de piſtoles.

CLEANTE.

Quelle grande dépenſe eſt-ce que je fais?

HARPAGON.

Quelle? Eſt-il rien de plus ſcandaleux que ce ſomptueux equipage que vous promenez par la ville? Je querellois hier votre ſœur; mais c'eſt encore pis. Voilà qui crie vengeance au Ciel; &, à vous prendre depuis les pieds juſqu'à la tête, il y auroit là de quoi faire une bonne conſtitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaiſent fort, vous donnez furieuſement dans le Marquis &, pour aller ainſi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLEANTE.

Hé, comment vous dérober?

HARPAGON.

Que ſçais-je-moi? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez?

CLEANTE.

Moi, mon pere? C'eſt que je joue; &, comme je ſuis fort heureux, je mets ſur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON.

C'eſt fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter; & mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrois bien ſçavoir, ſans parler du reſte, à quoi ſervent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds juſqu'à la tête, & ſi une demi douzaine d'aiguillettes ne ſuffit pas pour attacher un haut-de-chauſſes. Il eſt bien néceſſaire d'employer de l'argent à des perruques, lorſque l'on peut porter des cheveux de ſon cru, qui ne coûtent rien? Je vais gager qu'en perruque & rubans, il y a du moins vingt piſtoles; & vingt piſtoles rapportent par année dix-huit livres ſix ſols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLEANTE.

Vous avez raiſon.

HARPAGON.

Laiſſons cela, & parlons d'autres affaires.

[*appercevant Cléante & Eliſe qui ſe font des ſignes.*]

Hé? [*bas à part.*] Je crois qu'ils ſe font ſigne [*haut.*] l'un à l'autre de me voler ma bourſe. Que veulent dire ces geſtes-là?

ELISE.

Nous marchandons, mon frere & moi, à qui parlera le premier; & nous avons tous deux quelque choſe à vous dire.

HARPAGON.

Et moi, j'ai quelque choſe auſſi à vous dire à tous deux.

CLEANTE.

C'eſt de mariage, mon pere, que nous déſirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'eſt de mariage auſſi, que je veux vous entretenir.

ELISE.

Ah! Mon pere.

HARPAGON,

Pourquoi ce cri? Eſt-ce le mot, ma fille, ou la choſe qui vous fait peur?

CLEANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre; & nous craignons que nos ſentimens ne ſoient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience. Ne vous allarmez point Je ſçais ce qu'il faut à tous deux, & vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire; & [*à Cléante.*] pour commencer par un bout, avez-vous vû, dites-moi, une jeune perſonne appellée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Et vous?

ELISE.

J'en ai ouï parler.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLEANTE.

Une fort charmante perſonne.

HARPAGON.

Sa phyſionomie?

CLEANTE.

Toute honnête, & pleine d'eſprit.

HARPAGON.

Son air & sa manière?

CLEANTE.

Admirables, sans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela, mériteroit assez que l'on songeât à elle?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Que ce seroit un parti souhaitable?

CLEANTE.

Très-souhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mari auroit satisfaction avec elle?

CLEANTE.

Assurément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté. C'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas, avec elle, tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLEANTE.

Ah! Mon pere, le bien n'est pas considérable, lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLEANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je suis bien aise de vous voir dans mes sentimens; car son maintien honnête & sa douceur m'ont gagné l'ame, & je suis résolu de l'épouser, *pourvû que j'y trouve quelque bien.*

CLE-

CLEANTE.

Hé?

HARPAGON.

Comment!

CLEANTE.

Vous êtes réſolu, dites-vous...

HARPAGON.

D'épouſer Mariane.

CLEANTE.

Qui? Vous? Vous?

HARPAGON.

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela?

CLEANTE.

Il m'a pris tout-à-coup un éblouiſſement, & je me retire d'ici.

HARPAGON.

Cela ne ſera rien. Allez vîte boire dans la cuiſine un grand verre d'eau claire.

SCENE VI.

HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

Voilà de mes damoiſeaux ffouets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'eſt-là, ma fille, ce que j'ai réſolu pour moi. Quant à ton frere, je lui deſtine une certaine veuve dont, ce matin, on m'eſt venu parler; &, pour toi, je te donne au Seigneur Anſelme.

ELISE.

Au Seigneur Anſelme?

HARPAGON.

Oui, un homme mûr, prudent & ſage, qui n'a pas plus de cinquante ans, & dont on vante les grands biens.

ELISE *faiſant la révérence.*

Je ne veux point me marier, mon pere, s'il vous plaît.

HARPAGON *contrefaisant Elise.*

Et moi, ma petite fille ma mie, je veux que vous vous mariez, s'il vous plaît.

ELISE *faisant encore la révérence.*

Je vous demande pardon, mon pere.

HARPAGON *contrefaisant Elise.*

Je vous demande pardon, ma fille.

ELISE.

Je suis très-humble servante au Seigneur Anselme; mais, avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON.

Je suis votre très-humble valet; mais, [*contrefaisant Elise.*] avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ELISE.

Dès ce soir?

HARPAGON.

Dès ce soir.

ELISE *faisant encore la révérence.*

Cela ne sera pas, mon pere.

HARPAGON *contrefaisant encore Elise.*

Cela sera, ma fille.

ELISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ELISE.

Non, vous dis-je.

HARPAGON.

Si, vous dis-je.

ELISE.

C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON.

C'est une chose où je te réduirai.

ELISE.

Je me tuerai plûtôt, que d'épouser un tel mari.

HARPAGON.

Tu ne te tueras point, & tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vû une fille parler de la sorte à son pere?

ELISE.

Mais a-t-on jamais vû un pere marier ſa fille de la ſorte?

HARPAGON.

C'eſt un parti où il n'y a rien à redire; & je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ELISE.

Et moi, je gage qu'il ne ſçauroit être approuvé d'aucune perſonne raiſonnable.

HARPAGON *appercevant Valere de loin.*

Voilà Valére. Veux-tu qu'entre nous deux nous le faſſions juge de cette affaire?

ELISE.

J'y conſens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à ſon jugement?

ELISE.

Oui. J'en paſſerai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui eſt fait.

****

SCENE VII.

VALERE, HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

Ici, Valére. Nous t'avons élû pour nous dire qui a raiſon, de ma fille, ou de moi.

VALERE.

C'eſt vous, Monſieur, ſans contredit.

HARPAGON.

Sçais-tu bien de quoi nous parlons?

VALERE.

Non. Mais vous ne ſçauriez avoir tort, & vous êtes toute raiſon.

HARPAGON.

Je veux ce ſoir lui donner pour époux un homme

auſſi riche que ſage ; & la coquine me dit au nez, qu'elle ſe moque de le prendre. Que dis-tu de cela ?

VALERE.

Ce que jen dis ?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Hé, hé.

HARPAGON.

Quoi ?

VALERE.

Je dis que, dans le fond, je ſuis de votre ſentiment, & vous ne pouvez pas que vous n'ayez raiſon. Mais auſſi n'a-t-elle pas tort tout-à-fait ; &....

HARPAGON.

Comment ! Le ſeigneur Anſelme eſt un parti conſidérable, c'eſt un gentilhomme qui eſt noble, doux, poſé, ſage & fort accommodé ; & auquel il ne reſte aucun enfant de ſon premier mariage. Sçauroit-elle mieux rencontrer ?

VALERE.

Cela eſt vray. Mais elle pourroit vous dire que c'eſt un peu précipiter les choſes, & qu'il faudroit au moins quelque tems pour voir ſi ſon inclination pourroit s'accorder avec....

HARPAGON.

C'eſt une occaſion qu'il faut prendre vîte aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas ; & il s'engage à la prendre ſans dot.

VALERE.

Sans dot ?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Ah ! Je ne dis plus rien. Voyez-vous ? Voilà une raiſon tout-à-fait convaincante ; il ſe faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'eſt pour moi une épargne conſidérable.

VALERE.

Assurément ; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vray que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie ; & qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort, ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Vous avez raison. Voilà qui décide tout, cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions, l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard ; & que cette grande inégalité d'âge, d'humeur, & de sentimens, rend un mariage sujet à des accidens très-fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Ah ! Il n'y a pas de replique à cela, on le sçait bien. Qui diantre peut aller la-contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de peres qui aimeroient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourroient donner, qui ne les voudroient point sacrifier à l'intérêt, & chercheroient, plus que toute autre chose, à mettre, dans un mariage, cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité, & la joye ; & que....

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Il est vray, cela ferme la bouche à tout. Sans dot ! Le moyen de résister à une raison comme celle-là ?

HARPAGON *à part, regardant du côté du jardin.*

Ouais ! Il me semble que j'entends un chien qui aboye. N'est-ce point qu'on en voudroit à mon argent ? Ne bougez, je reviens tout-à-l'heure. [*à Valère.*]

SCENE VIII.

ELISE, VALERE.

ELISE.

Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites?

VALERE.

C'eſt pour ne point l'aigrir, & pour en venir mieux à bout. Heurter de front ſes ſentimens eſt le moyen de tout gâter; & il y a de certains eſprits qu'il ne faut prendre qu'en biaiſant, des tempéramens ennemis de toute réſiſtance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours ſe roidiſſent contre le droit chemin de la raiſon, & qu'on ne méne qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites ſemblant de conſentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, &...

ELISE.

Mais ce mariage, Valere?

VALERE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ELISE.

Mais quelle invention trouver, s'il ſe doit conclure ce ſoir.

VALERE.

Il faut demander un délai, & feindre quelque maladie.

ELISE.

Mais on découvrira la feinte, ſi l'on appelle des Médecins.

VALERE.

Vous moquez-vous? Y connoiſſent-ils quelque choſe? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaîra, ils vous trouveront des raiſons pour vous dire d'où cela vient.

SCENE IX.

HARPAGON, ELISE, VALERE.

HARPAGON *à part dans le fond du théâtre.*

Ce n'eſt rien, Dieu-merci.

VALERE *ſans voir Harpagon.*

Enfin, notre dernier recours, c'eſt que la fuite nous peut mettre à couvert de tout, & ſi votre amour, belle Eliſe, eſt capable d'une fermeté.....

[*appercevant Harpagon.*]

Oui, il faut qu'une fille obéiſſe à ſon pere. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari eſt fait; & lorſque la grande raiſon de, ſans dot, s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon. Voilà bien parler cela.

VALERE.

Monſieur, je vous demande pardon, ſi je m'emporte un peu, & prends la hardieſſe de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment? J'en ſuis ravi, & je veux que tu prennes ſur elle un pouvoir abſolu. [*à Eliſe.*] Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que le Ciel me donne ſur toi, & j'entends que tu faſſes tout ce qu'il te dira.

VALERE *à Eliſe.*

Après cela, réſiſtez à mes remontrances.

SCENE X.

HARPAGON, VALERE.

VALERE.

Monſieur, je vais la ſuivre, pour lui continuer les leçons que je lui faiſois.

viendrai à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour e
je, & reviens tout-à-l'heure.

VALERE *adreſſant la parole à Eliſe, allant du côté par où elle eſt ſortie.*

Oui, l'argent eſt plus précieux que toutes le
ſes du monde, & vous devez rendre gra
Ciel, de l'honnête homme de pere qu'il vous
né. Il ſçait ce que c'eſt que de vivre. Lor
s'offre de prendre une fille ſans dot, on n
point regarder plus avant. Tout eſt renfermé
dans; &, ſans dot tient lieu de beauté, de je
de naiſſance, d'honneur, de ſageſſe & de p

HARPAGON *ſeul.*

Ah! Le brave garçon! Voilà parler comme u
cle. Heureux, qui peut avoir un domeſtique de la

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, LA FLECHE.

CLEANTE.

Ah! Traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avois-je pas donné ordre....

LA FLECHE.

Oui, Monsieur, je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais, Monsieur votre pere, le plus mal gracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, & j'ai couru risque d'être battu.

CLEANTE.

Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais. Depuis que je t'ai vû, j'ai découvert que mon pere est mon rival.

LA FLECHE.

Votre pere amoureux?

CLEANTE.

Oui; & j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLECHE.

Lui, se mêler d'aimer! De quoi diable s'avise-t-il? Se moque-t-il du monde, & l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui?

CLEANTE.

Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLECHE.

Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour?

CLEANTE.

Pour lui donner moins de soupçon, & me conserver au besoin des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on fait?

LA FLECHE.

Ma foi, Monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux; & il faut essuyer d'étranges choses, lorsqu'on est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-Matthieux.

CLEANTE.

L'affaire ne se fera point?

LA FLECHE.

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant, & plein de zéle, dit qu'il a fait rage pour vous, & il assûre que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLEANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLECHE.

Oui; mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLEANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLECHE.

Ah! Vrayement, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin de se cacher que vous, & ce sont des mystéres bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, & l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée; pour être instruit par votre bouche, de votre bien, & de votre famille; & je ne doute point que le seul nom de votre pere ne rende les choses faciles.

CLEANTE.

Et principalement ma mere étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLECHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés, avant que de rien faire.

Supposé que le prêteur voye toutes ses sûretés, & que l'emprunteur soit majeur, & d'une famille où le bien soit ample, solide, assûré, clair & net de

tout embarras, on fera une bonne & exacte obligation par devant un Notaire, le plus honnête homme qu'il ſe pourra, & qui, pour cet effet, ſera choiſi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte ſoit dûement dreſſé.

CLEANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLECHE.

Le prêteur, pour ne charger ſa conduite d'aucun ſcrupule, prétend ne donner ſon argent qu'au denier dix-huit.

CLEANTE.

Au dernier dix-huit? Parbleu, voilà qui eſt honnête. Il n'y a pas lieu de ſe plaindre.

LA FLECHE.

Cela eſt vray.

Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la ſomme dont il eſt queſtion, & que, pour faire plaiſir à l'emprunteur, il eſt contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, ſur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, ſans préjudice du reſte, attendu que ce n'eſt que pour l'obliger, que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.

CLEANTE.

Comment diable! Quel juif! Quel arabe eſt-ce là? c'eſt plus qu'au dernier quatre.

LA FLECHE.

Il eſt vray, c'eſt ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-deſſus.

CLEANTE.

Que veux-tu que je voye? j'ai beſoin d'argent, & il faut que je conſente à tout.

LA FLECHE.

C'eſt la réponſe que j'ai faite.

CLEANTE.

Il y a encore quelque choſe?

LA FLECHE.

Ce n'eſt plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres; &, pour les mille écus restans, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, bijoux dont s'ensuit le mémoire, & que ledit prêteur a mis de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.

CLEANTE.

Que veut dire cela?

LA FLECHE.

Ecoutez le mémoire.

Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises, & la courte-pointe de même; le tout bien conditionné, & doublé d'un petit taffetas changeant rouge & bleu.

Plus un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose-sèche, avec le molet & les franges de soye.

CLEANTE.

Que veut-il que je fasse de cela?

LA FLECHE.

Attendez.

Plus une tenture de tapisserie des amours de Gombaud & de Macé.

Plus une grande table de bois de noyer à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, & garnie par le dessous de ses six escabelles.

CLEANTE.

Qu'ai-je affaire, morbleu.....

LA FLECHE.

Donnez-vous patience.

Plus, trois grands monsquets, tout garnis de nacre de perles, avec les fourchettes assortissantes.

Plus, un fourneau de brique, avec deux cornues & trois récipients, fort utiles pour ceux qui sont curieux de distiller.

CLEANTE.

J'enrage.

LA FLECHE.

Doucement.

Plus un luth de Bologne, garni de toutes ſes cordes, ou peu s'en faut.

Plus, d'un trou-madame, & un damier, avec un jeu de l'oye, renouvellé des Grecs, fort propre à paſſer le tems, lorſque l'on n'a que faire.

Plus, une peau de lezard de trois pieds & demi, remplie de foin, curioſité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.

Le tout ci-deſſus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cent livres, & rabaiſſé à la valeur de mille écus, par la diſcrétion du prêteur.

CLEANTE.

Que la peſte l'étouffe avec ſa diſcrétion, le traître, le bourreau qu'il eſt! A-t-on jamais parlé d'une uſure ſemblable; & n'eſt-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, ſans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramaſſe? Je n'aurai pas deux cens écus de tout cela, & cependant il faut bien me réſoudre à conſentir à ce qu'il veut; car il eſt en état de me faire tout accepter, & il me tient, le ſcélérat, le poignard ſur la gorge.

LA FLECHE.

Je vous vois, Monſieur, ne vous en déplaiſe, dans le grand chemin juſtement que tenoit Panurge pour ſe ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, & mangeant ſon bled en herbe.

CLEANTE.

Que veux-tu que j'y faſſe? Voilà où les jeunes gens ſont réduits par la maudite avarice des peres; & on s'étonne après cela que les fils ſouhaitent qu'ils meurent.

LA FLECHE.

Il faut avouer que le vôtre animeroit contre ſa vilenie le plus poſé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires; &, parmi mes confreres que je vois ſe mêler de beaucoup de petits commerces, je ſçais tirer adroitement mon épingle du jeu, & me démêler prudemment de toutes les galanteries qui ſentent [illegible]

ſoit peu l'échelle; mais, à vous dire vray, il me donneroit, par ſes procédés, des tentations de le voler, & je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

CLEANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je voye encore.

SCENE II.

HARPAGON, MAISTRESIMON, CLEANTE & LA FLECHE dans le fond du Théâtre.

M. SIMON.

Oui, Monſieur, c'eſt un jeune homme qui a beſoin d'argent, ſes affaires le preſſent d'en trouver; & il en paſſera par tout ce que vous preſcrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, Maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter; & ſçavez-vous le nom, les biens & la famille de celui pour qui vous parlez?

M. SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en inſtruire à fond, & ce n'eſt que par avanture que l'on m'a adreſſé à lui; mais vous ſerez de toutes choſes éclairci par lui-même, & ſon homme m'a aſſûré que vous ſerez content quand vous le connoîtrez. Tout ce que je ſçaurois vous dire, c'eſt que ſa famille eſt fort riche, qu'il n'a plus de mere déjà, & qu'il s'obligera, ſi vous voulez, que ſon pere mourra avant qu'il ſoit huit mois.

HARPAGON.

C'eſt quelque choſe que cela. La charité, Maître Simon, nous oblige à faire plaiſir aux perſonnes, lorſque nous le pouvons.

M. SIMON.

Cela s'entend.

LA FLECHE *bas à Cléante, reconnoiſſant M. Simon.*

Que veut dire ceci? Notre maître Simon qui parle *à votre pere!*

CLEANTE *bas à la Fléche.*

Lui auroit-on appris qui je ſuis, & ſerois-tu pour me trahir ?

M. SIMON *à la Fléche.*

Ah, ah ! Vous êtes bien preſſé ! Qui vous a dit que c'étoit céans ?

[*à Harpagon.*]

Ce n'eſt pas, moi, Monſieur, au moins qui leur ai découvert votre nom & votre logis ; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela ; ce ſont des perſonnes diſcretes, & vous pouvez ici vous expliquer ſemble.

HARPAGON.

Comment ?

M. SIMON *montrant Cléante.*

Monſieur eſt la perſonne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment, pendard, c'eſt toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités ?

CLEANTE.

Comment, mon pere, c'eſt vous qui vous portez à ces honteuſes actions ?

[*M. Simon s'enfuit, & la Fléche va ſe cacher.*]

****

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

C'eſt toi, qui te veux ruiner par des emprunts ſi condamnables ?

CLEANTE.

C'eſt vous qui cherchez à vous enrichir par des uſures ſi criminelles ?

HARPAGON.

Oſes-tu bien, après cela, paroître devant moi ?

CLEANTE.

Oſez-vous bien, après cela, vous préſenter aux yeux du monde ?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, & faire une honteuse dissipation du bien que tes parens t'ont amassé avec tant de sueurs?

CLEANTE.

Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites, de sacrifier gloire & réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, & de renchérir en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'ayent jamais inventées les plus célèbres usuriers?

HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin, ôte-toi de mes yeux.

CLEANTE.

Qui est plus criminel à votre avis, ou celui qui achete un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire?

HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je, & ne m'échauffe pas les oreilles. [*seul.*] Je ne suis pas fâché de cette avanture; & ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

SCENE IV.

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE.

Monsieur....

HARPAGON.

Attendez un moment, je vais revenir vous parler. [*à part,*] Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

SCE-

SCENE V.

LA FLECHE, FROSINE.

LA FLECHE *sans voir Frosine.*

L'avanture eſt tout-à-fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magaſin de hardes ; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE.

Hé! C'eſt toi, mon pauvre la Fléche. D'où vient cette rencontre?

LA FLECHE.

Ah, ah! C'eſt toi, Froſine. Que viens-tu faire ici?

FROSINE.

Ce que je fais par tout ailleurs. M'entremettre d'affaires, me rendre ſerviable aux gens; & profiter, du mieux qu'il m'eſt poſſible, des petits talens que je puis avoir. Tu ſçais que, dans ce monde, il faut vivre d'adreſſe, & qu'aux perſonnes comme moi le Ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue & que l'induſtrie.

LA FLECHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis?

FROSINE.

Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'eſpere une récompenſe.

LA FLECHE.

De lui? Ah, ma foi, tu ſeras bien fine, ſi tu en tires quelque choſe, & je te donne avis que l'argent céans eſt fort cher.

FROSINE.

Il y a certains ſervices qui touchent merveilleuſement.

LA FLECHE.

Je ſuis votre valet; & tu ne connois pas encore le ſeigneur Harpagon. Le ſeigneur Harpagon eſt, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel, de tous les mortels, le plus dur & le

plus ſerré. Il n'eſt point de ſervice qui pouſſe ſa reconnoiſſance juſqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'eſtime, de la bienveillance en paroles, & de l'amitié tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'eſt rien de plus ſec & de plus aride que ſes bonnes graces & ſes careſſes, & *donner* eſt un mot pour qui il a tant d'averſion, qu'il ne dit jamais, *je vous donne*, mais, *je vous prête le bon jour*.

FROSINE.

Mon Dieu! Je ſçais l'art de traire les hommes. J'ai le ſecret de m'ouvrir leur tendreſſe, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils ſont ſenſibles.

LA FLECHE.

Bagatelle ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il eſt queſtion. Il eſt turc là-deſſus, mais d'une turquerie à déſeſpérer tout le monde; & l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot il aime l'argent *plus* que réputation, qu'honneur & que vertu, & la vûe d'un demandeur lui donne des convulſions; c'eſt le frapper par ſon endroit mortel, c'eſt lui percer le cœur, c'eſt lui arracher les entrailles; & ſi.... Mais il revient, je me retire.

SCENE VI.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON.

[*bas à part.*] [*haut.*]

Tout va comme il faut. Hé bien? Qu'eſt-ce, Froſine?

FROSINE.

Ah, mon Dieu! Que vous vous portez bien, & que vous avez-là un vray viſage de ſanté!

HARPAGON.

Qui? Moi?

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint si frais & si gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Comment? Vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes; & je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON.

Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE.

Hé bien? Qu'est-ce que cela? Soixante ans! Voilà bien de quoi, c'est la fleur de l'âge, cela; & vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON.

Il est vray; mais vingt années de moins pourtant, ne me feroient point de mal, que je crois.

FROSINE.

Vous moquez-vous! Vous n'avez pas besoin de cela, & vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois?

FROSINE.

Assûrément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh! Que voilà bien, entre vos deux yeux, un signe de longue vie!

HARPAGON.

Tu te connois à cela?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah, mon Dieu! Quelle ligne de vie!

HARPAGON.

Comment?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là.

HARPAGON.

Hé bien? Qu'est-ce que cela veut dire?

FROSINE.

Par ma foi, je disois cent ans, mais vous passerez les six vingt.

HARPAGON.

Est-il possible?

FROSINE.

Il faudra vous assommer, vous dis-je, & vous mettrez en terre & vos enfans & les enfans de vos enfans.

HARPAGON.

Tant mieux. Comment va notre affaire?

FROSINE.

Faut-il le demander, & me voit-on mêler de rien, dont je ne vienne à bout? J'ai, sur tout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde, que je ne trouve en peu de tems le moyen d'accoupler; & je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le grand Turc avec la République de Venise. Il n'y avoit pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une & l'autre entretenues de vous; & j'ai dit à la mere le dessein que vous aviez conçû pour Mariane, à la voir passer dans la rue, & prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON.

Qui a fait réponse...

FROSINE.

Elle a reçû la proposition avec joye; &, quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, & me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme; & je serai bien aise qu'elle soit du régal.

FROSINE.

Vous avez raison. Elle doit après dîner rendre vi-

site à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au soupé.

HARPAGON.

Hé bien, elles iront ensemble dans mon carosse que je leur prêterai.

FROSINE.

Voilà justement son affaire.

HARPAGON.

Mais, Frosine, as-tu entretenu la mere touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci? Car encore n'épouse-t on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

FROSINE.

Comment? C'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARPAGON.

Douze mille livres de rente!

FROSINE.

Oui. Premièrement, elle est nourrie & élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage, & de pommes; & à laquelle, par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges-mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudroit pour une autre femme, & cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, & n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur; & cet article là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui, & j'en sçais une de nos quartiers, qui a perdu, à trente & quarante, vingt mille francs cette année; mais n'en prenons rien que le quarr. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en ha-

bits & bijoux, cela fait neuf mille livres; & mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

HARPAGON.

Oui, cela n'eſt pas mal; mais ce compte-là n'eſt rien de réel.

FROSINE.

Pardonnez-moi. N'eſt-ce pas quelque choſe de réel, que de vous apporter en mariage une grande ſobriété, l'héritage d'un grand amour de ſimplicité de parure, & l'acquiſition d'un grand fonds de haine pour le jeu.

HARPAGON.

C'eſt une raillerie que de vouloir me conſtituer ſa dot de toutes les dépenſes qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas; & il faut bien que je touche quelque choſe.

FROSINE.

Mon Dieu! Vous toucherez aſſez; & elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous ſerez le maître.

HARPAGON.

Il faudra voir cela. Mais, Froſine, il y a encore une choſe qui m'inquiéte. La fille eſt jeune, comme tu vois; les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs ſemblables, & ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne ſoit pas de ſon goût; & que cela ne vienne à produire chez moi certains petits déſordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah! Que vous la connoiſſez mal! C'eſt encore une une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une averſion épouvantable pour tous les jeunes gens, & n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle?

FROSINE.

Oui, elle. Je voudrois que vous l'euſſiez entendue

parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vûe d'un jeune homme ; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmans ; & je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire ; & il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-six ans, & qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARPAGON.

Sur cela seulement ?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour pour elle que cinquante-six ans ; & sur tout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis-là une chose toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux, & quelques estampes. Mais que pensez-vous que ce soit ? Des Adonis, des Céphales, des Paris, & des Apollons ? Non. De beaux portraits de Saturne, du Roi Priam, du vieux Nestor, & du bon pere Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON.

Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurois jamais pensé ; & je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que de jeunes gens pour les aimer, ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux pour donner envie de leur peau ; & je voudrois bien sçavoir quel ragoût il y a à eux.

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprends point, & je ne ſçais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle fieffée. Trouver la jeuneſſe aimable, eſt-ce avoir le ſens commun ? Sont-ce des hommes que des jeunes blondins, & peut-on s'attacher à ces animaux-là.

HARPAGON.

C'eſt ce que je dis tous les jours ; avec leur ton de poule laitée, & leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chauſſes tout tombans, & leurs eſtomacs débraillés.

FROSINE.

Hé! Cela eſt bien bâti, auprès d'une perſonne comme vous. Voilà un homme cela. Il y a là de quoi ſatisfaire à la vûe ; & c'eſt ainſi qu'il faut être fait, & vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien ?

FROSINE.

Comment ? Vous êtes à ravir, & votre figure eſt à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne ſe peut pas mieux. Que je vous voye marcher. Voilà un corps taillé, libre & dégagé comme il faut, & qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de tems en tems.

FROSINE.

Cela n'eſt rien. Votre fluxion ne vous ſied point mal, & vous avez grace à touſſer.

HARPAGON.

Di-moi un peu. Mariane ne m'a-t-elle point encore vû ? N'a-t-elle point pris garde à moi en paſſant ?

FROSINE.

Non. Mais nous nous ſommes fort entretenues de vous.

vous. Je lui ai fait un portrait de votre perſonne, & je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, & l'avantage que ce lui ſeroit d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait, & je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurois, Monſieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je ſuis ſur le point de perdre, faute d'un peu d'argent; [*Harpagon prend un air ſérieux.*] & vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, ſi vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne ſçaurez croire le plaiſir qu'elle aura de vous voir. [*Harpagon reprend un air gay.*] Ah! Que vous lui plaîrez, & que votre fraiſe à l'antique fera ſur ſon eſprit un effet admirable! Mais, ſur-tout, elle ſera charmée de votre haut-de-chauſſes, attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'eſt pour la rendre folle de vous; & un amant aiguilleté ſera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE.

En vérité, Monſieur, ce procès m'eſt d'une conſéquence tout-à-fait grande. [*Harpagon reprend ſon air ſérieux.*] Je ſuis ruinée, ſi je le perds; & quelque petite aſſiſtance me rétabliroit mes affaires. Je voudrois que vous euſſiez vû le raviſſement où elle étoit à m'entendre parler de vous. [*Harpagon reprend un air gay.*] La joye éclatoit dans ſes yeux au récit de vos qualités; & je l'ai miſe enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaiſir, Froſine; & je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Je vous prie, Monſieur, de me donner le petit ſecours que je vous demande. [*Harpagon reprend en-*

cove un air sérieux.] Cela me remettra sur pied, & je vous en serai éternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE.

Je vous assûre, Monsieur, que vous ne sçauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON.

Je mettrai ordre que mon carosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROSINE.

Je ne vous importunerois pas, si je ne m'y voyois forcée par la nécessité.

HARPAGON.

Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refusez pas la grace dont je vous *sollicite*. Vous ne sçauriez croire, Monsieur, le plaisir que....

HARPAGON.

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusques à tantôt.

FROSINE *seule.*

Que la fiévre te serre, chien de vilain à tous les diables. Le ladre a été ferme à toutes mes attaques; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation; & j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, DAME CLAUDE tenant un balai, MAISTRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

ALLONS, venez-ça tous, que je vous diſtribue mes ordres pour tantôt, & régle à chacun ſon emploi. Approchez, Dame Claude, commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au ſoin de nettoyer par-tout; &, ſurtout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les uſer. Outre cela, je vous conſtitue, pendant le ſouper, au gouvernement des bouteilles; &, s'il s'en écarte quelqu'une, & qu'il ſe caſſe quelque choſe, je m'en prendrai à vous, & le rabattrai ſur vos gages.

M. JACQUES *à part.*

Châtiment politique.

HARPAGON *à Dame Claude.*

Allez.

* *

SCENE II.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, MAISTRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

VOUS, Brindavoine, & vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, &

de donner à boire ; mais seulement lorsque l'on aura soif, & non pas, selon la coutume de certains impertinens de laquais, qui viennent provoquer les gens, & les faire aviser de boire, lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, & vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

M. JACQUES *à part.*

Oui, le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos siquenilles, Monsieur ?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les personnes ; & gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous sçavez bien, Monsieur, qu'un des devans de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.

Et moi, Monsieur, que j'ai mon haut-de chausses tout troué par derrière, & qu'on me voit, révérence parler....

HARPAGON *à la Merluche.*

Paix, rangez cela adroitement du côté de la muraille, & présentez toujours le devant au monde.

[*à Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au devant de son pourpoint, pour cacher la tache d'huile.*]

Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

****

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, & prendrez garde qu'il ne s'en fasse

aucun dégât. Cela ſied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtreſſe qui vous doit venir viſiter, & vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ELISE.

Oui, mon pere.

SCENE IV.

HARPAGON, CLEANTE, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

Et vous, mon fils le damoiſeau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'hiſtoire de tantôt, ne vous allez pas aviſer non plus de lui faire mauvais viſage.

CLEANTE.

Moi, mon pere? Mauvais viſage! Et par quelle raiſon?

HARPAGON.

Mon Dieu! Nous ſçavons le train des enfans dont les peres ſe remarient, & de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mere. Mais, ſi vous ſouhaitez que je perde le ſouvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande, ſurtout, de régaler d'un bon viſage cette perſonne-là, & de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous ſera poſſible.

CLEANTE.

A vous dire le vray, mon pere, je ne puis pas vous promettre d'être bien aiſe qu'elle devienne ma belle-mere. Je mentirois, ſi je vous le diſois; mais, pour ce qui eſt de la bien recevoir, & de lui faire bon viſage, je vous promets de vous obéir ponctuellement ſur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde au moins.

CLEANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas ſujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez sagement.

SCENE V.

HARPAGON, VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

Valére, aide-moi à ceci. Or-çà, maître Jacques approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

M. JACQUES.

Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler; car je suis l'un & l'autre.

HARPAGON.

C'est à tous les deux.

M. JACQUES.

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON.

Au cuisinier.

M. JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît.

[*M. Jacques ôte sa casaque de cocher, & paroît vêtu en cuisinier.*]

HARPAGON.

Quelle diante de cérémonie est-ce-là?

M. JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me suis engagé, Maître Jacques, à donner ce soir à souper.

M. JACQUES *à part.*

Grande merveille!

HARPAGON.

Di-moi un peu, Nous feras-tu bonne chère?

M. JACQUES.

Oui; si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable! Toujours de l'argent! Il ſemble qu'ils n'ayent autre choſe à dire; de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah! Ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent. Toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet, de l'argent.

VALERE.

Je n'ai jamais vû de réponſe plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille, que de faire bonne chère avec bien de l'argent. C'eſt une choſe la plus aiſée du monde, & il n'y a ſi pauvre eſprit qui n'en fît bien autant, mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

M. JACQUES.

Bonne chère avec peu d'argent?

VALERE.

Oui.

M. JACQUES *à Valére.*

Par ma foi, Monſieur l'Intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce ſecret, & de prendre mon office de cuiſinier; auſſi-bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

HARPAGON.

Taiſez-vous. Qu'eſt-ce qu'il nous faudra?

M. JACQUES.

Voilà Monſieur votre intendant, qui vous fera bonne chere pour peu d'argent.

HARPAGON.

Ah! Je veux que tu me répondes.

M. JACQUES.

Combien ſerez-vous de gens à table?

HARPAGON.

Nous ſerons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALERE.

Cela s'entend.

M. JACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages, & cinq assiettes..,. Potages.... Entrées....

HARPAGON.

Que diable ! Voilà pour traiter une ville toute entière.

M. JACQUES.

Rôt....

HARPAGON *mettant la main sur la bouche de maître Jacques.*

Ah, traître ! Tu manges tout mon bien.

M. JACQUES.

Entremêts. . . .

HARPAGON *mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.*

Encore ?

VALERE *à maître Jacques.*

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ; & Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez vous-en lire un peu les préceptes de la santé, & demander aux Médecins, s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme, que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raison.

VALERE.

Apprenez, maître Jacques, vous & vos pareils, que c'est un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes ; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité régne dans les repas qu'on donne, & que, suivant le dire d'un Ancien, il faut manger pour vivre ; & non pas vivre pour manger.

HARPAGON.

Ah ! Que cela est bien dit ! Approche que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aye entendue de ma vie. Il faut vivre pour manger, & non par manger pour vi... Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

VALERE.

Qu'il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.

HARPAGON.

[*à M. Jacques.*] [*à Valère.*]

Oui. Entends-tu? Qui eſt le grand homme qui a dit cela?

VALERE.

Je ne me ſouviens pas maintenant de ſon nom.

HARPAGON.

Souvien-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver, en lettres d'or, ſur la cheminée de ma ſalle.

VALERE.

Je n'y manquerai pas. Et, pour votre ſouper, vous n'avez qu'à me laiſſer faire. Je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

M. JACQUES.

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON *à Valère.*

Il faudra de ces choſes dont on ne mange guéres & qui raſſaſient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALERE.

Repoſez-vous ſur moi.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon caroſſe.

M. JACQUES.

Attendez. Ceci s'adreſſe au cocher. Vous dites....

[*M. Jacques remet ſa caſaque.*]

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carroſſe, & tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire.....

M. JACQUES.

Vos chevaux, Monſieur? Ma foi, ils ne ſont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils ſont ſur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, & ce ſeroit mal parler; mais vous leur faites obſerver des jeûnes ſi auſtères, que ce ne ſont plus rien que des fantômes, ou des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades; ils ne font rien.

M. JACQUES.

Et pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur voudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, & de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués; car enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours, pour eux, les choses de la bouche; & c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

M. JACQUES.

Non, Monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, & je ferois conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?

VALERE.

Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire: aussi-bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

M. JACQUES.

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre, que sous la mienne.

VALERE.

Maître Jacques fait bien le raisonnable.

M. JACQUES.

Monsieur l'Intendant fait bien le nécessaire.

HARPAGON.

Paix.

M. JACQUES.

Monsieur, je ne sçaurois souffrir les flateurs; & je vois que ce qu'il en fait, que ses controlles perpétuels sur le pain & le vin, le bois, le sel & la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter, & vous faire sa cour. J'enrage de cela, & je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous;

car enfin, je me sens pour vous de la tendresse en dépit que j'en aye; &, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je sçavoir de vous, Maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

M. JACQUES.

Oui, Monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

M. JACQUES.

Pardonnez-moi. Je sçais fort bien que vous vous mettrez en colère.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire; c'est me faire plaisir; & je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

M. JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque par tout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet; & que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul & aux chausses, & de faire sans cesse des contes de votre lézine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-tems, & les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le tems des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fites assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; & que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sçais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que

je vous dise? On ne sçauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes piéces. Vous êtes la fable & la risée de tout le monde; & jamais on ne parle de vous, que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain, & de fesse-Matthieu.

HARPAGON *en battant Maître Jacques.*

Vous êtes un Sot un maraud, un coquin, & un impudent.

M. JACQUES.

Hé bien? Ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien *dit* que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

****

SCENE VI.

VALERE, MAISTRE JACQUES.

VALERE *riant.*

A ce que je puis voir, Maître Jacques, on paye mal votre franchise.

M. JACQUES.

Morbleu, Monsieur le nouveau venu, *qui faites* l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton, quand on vous en donnera, & ne venez point rire des miens.

VALERE.

Ah! Monsieur Maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

M. JACQUES.

[*bas à part.*]

Il file doux. Je veux faire le brave; & s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. [*haut*] Sçavez-vous bien, Monsieur le Rieur, que je ne ris pas, moi; &, que si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte?

[*M. Jacques pousse Valère jusqu'au bout du Théâtre, en le menaçant.*]

VALERE.

Hé, doucement.

M. JACQUES.

Comment, doucement? Il ne me plaît pas, moi.

VALERE.

De grace.

M. JACQUES.

Vous êtes un impertinent.

VALERE.

Monsieur Maître Jacques.

M. JACQUES.

Il n'y a point de Monsieur Maître Jacques pour un double. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

VALERE.

Comment? Un bâton!

[*Valère fait reculer maître Jacques à son tour.*]

M. JACQUES.

Hé! Je ne parle pas de cela.

VALERE.

Sçavez-vous bien, Monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même?

M. JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALERE.

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier.

M. JACQUES.

Je le sçais bien.

VALERE.

Et que vous ne me connoissez pas encore?

M. JACQUES.

Pardonnez-moi.

VALERE.

Vous me rosserez, dites-vous?

M. JACQUES.

Je le disois en raillant.

VALERE.

Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie.

[*Valére donnant des coups de bâton à Maître Jacques.*]

Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

M. JACQUES *seul.*

Peste soit la sincérité, c'est un mauvais métier, désormais j'y renonce; & je ne veux plus dire vray. Passe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre; mais, pour ce Monsieur l'*Intendant*, je m'en vengerai, si je puis.

****

SCENE VII.

MARIANE, FROSINE, MAISTRE JACQUES.

FROSINE.

Sçavez-vous, Maître Jacques, si votre Maître est au logis?

M. JACQUES.

Oui, vrayment, il y est; je ne le sçais que trop.

FROSINE.

Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

****

SCENE VIII.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

Ah! Que je suis, Frosine, dans un étrange état, &, s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vûe!

FROSINE.

Mais pourquoi, & quelle est votre inquiétude?

MARIANE.

s! Me le demandez-vous, & ne vous figurez-
point les alarmes d'une perſonne toute prête
r le ſupplice où l'on veut l'attacher?

FROSINE.

ois bien que, pour mourir agréablement, Har-
n n'eſt pas le ſupplice que vous voudriez em-
er; & je connois, à votre mine, que le jeune
lin, dont vous m'avez parlé, vous revient un
dans l'eſprit.

MARIANE.

C'eſt une choſe, Froſine, dont je ne veux pas
défendre; & les viſites reſpectueuſes qu'il a ren-
chez nous, ont fait, je vous l'avoue, quelque
dans mon ame.

FROSINE.

s avez-vous ſçû quel il eſt?

MARIANE.

. Je ne ſçais point quel il eſt. Mais je ſçais
eſt fait d'un air à ſe faire aimer; que, ſi l'on
roit mettre les choſes à mon choix, je le pren-
plûtôt qu'un autre; & qu'il ne contribue pas
à me faire trouver un tourment effroyable dans
ix qu'on veut me donner.

FROSINE.

Dieu! Tous ces blondins ſont agréables &
t fort bien leur fait; mais la plupart ſont
omme des rats; & il vaut mieux pour vous
dre un vieux mari, qui vous donne beaucoup
Je vous avoue que les ſens ne trouvent
ien leur compte du côté que je dis, & qu'il
ues petits dégoûts à eſſuyer avec un tel
mais cela n'eſt pas pour durer; & ſa mort,
oi, vous mettra bientôt en état d'en pren-
aimable, qui réparera toutes choſes.

MARIANE.

! Froſine, c'eſt une étrange affaire, lorſ-
être heureuſe, il faut ſouhaiter ou atten-
s de quelqu'un; & la mort ne ſuit pas
ets que nous faiſons.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous ne l'épouſez qu'aux conditions de vous laiſſer veuve bientôt; & ce doit être là un des articles du contrat. Il ſeroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre perſonne.

MARIANE.

Ah! Froſine, quelle figure!

SCENE IX.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

Ne vous offenſez pas, ma belle, ſi je viens à vous avec des lunettes. Je ſçais que vos appas frappent aſſez les yeux, ſont aſſez viſibles d'eux-mêmes, & qu'il n'eſt pas beſoin de lunettes pour les appercevoir; mais, enfin, c'eſt avec des lunettes qu'on obſerve les aſtres; & je maintiens & garantis que vous êtes un aſtre; mais un aſtre, le plus bel aſtre qui ſoit dans le pays des aſtres. Froſine, elle ne répond mot, & ne témoigne, ce me ſemble, aucune joye de me voir.

FROSINE.

C'eſt qu'elle eſt encore toute ſurpriſe; & puis, les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

HARPAGON.

[*à Froſine.*] [*à Mariane.*]

Tu as raiſon. Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous ſaluer.

SCENE X.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

Je m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite.

ELISE.

Vous avez fait, Madame, ce que je devois faire; & c'étoit à moi de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle est grande; mais mauvaise herbe croît toujours.

MARIANE *bas à Frosine.*

O l'homme déplaisant!

HARPAGON *à Frosine.*

Que dit la belle?

FROSINE.

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON.

C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE *à part.*

Quel animal?

HARPAGON.

Je vous suis trop obligé de ces sentimens.

MARIANE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

SCENE XI.

HARPAGON, MARIANE, ELISE CLEANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

Voici mon fils aussi, qui vous vient faire la révérence.

MARIANE *bas à Frosine.*

Ah! Frosine, quelle rencontre! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE *à Mariane.*

L'avanture est merveilleuse.

HARPAGON.

Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfans; mais je serai bientôt défait & de l'un & de l'autre.

CLEANTE *à Mariane.*

Madame, à vous dire le vray, c'est ici une avanture où, sans doute, je ne m'attendois pas; & mon pere ne m'a pas peu surpris, lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avoit formé.

MARIANE.

Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévûe, qui m'a surprise autant que vous; & je n'étois point préparée à une telle avanture.

CLEANTE.

Il est vray que mon pere, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, & que ce m'est une sensible joye que l'honneur de vous voir; mais, avec tout cela, je ne vous assûrerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mere. Le compliment, je vous l'avoue, est trop difficile pour moi, & c'est un tître, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paroîtra brutal aux yeux de quelques-uns; mais je suis assûré que vous serez personne à le prendre comme il faudra, que c'est un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance, que vous n'ignorez pas, sçachant ce que je suis, comme il choque mes interêts; & que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon pere, que, *si les choses dépendoient de moi*, cet *hymen ne se feroit* point.

HARPAGON.

Voilà un compliment bien impertinent. Quelle belle confession à lui faire!

MARIANE.

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que

les choſes ſont fort égales ; & que, ſi vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurois pas moins, ſans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce ſoit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je ſerois fort fâchée de vous cauſer du déplaiſir ; &, ſi je ne m'y vois forcée par une puiſſance abſolue, je vous donne ma parole que je ne conſentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raiſon. A ſot compliment, il faut une réponſe de même. Je vous demande pardon ma belle, de l'impertinence de mon fils ; c'eſt un jeune ſot, qui ne ſçait pas encore la conſéquence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offenſée ; au contraire, il m'a fait plaiſir de m'expliquer ainſi ſes véritables ſentimens. J'aime de lui un aveu de la ſorte ; &c, s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en eſtimerois bien moins.

HARPAGON.

C'eſt beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainſi excuſer ſes fautes. Le tems le rendra plus ſage ; & vous verrez qu'il changera de ſentimens.

CLEANTE.

Non, mon pere ; je ne ſuis point capable d'en changer ; & je prie inſtamment Madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance ! Il continue encore plus fort.

CLEANTE.

Voulez-vous que je trahiſſe mon cœur ?

HARPAGON.

Encore ? Avez-vous envie de changer de diſcours ?

CLEANTE.

Hé bien, puiſque vous voulez que je parle d'autre façon, ſouffrez, Madame, que je me mette

ici à la place de mon pere, & vous avoue, que je n'ai rien vû dans le monde de ſi charmant que vous, que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire; & que le titre de votre époux eſt une gloire, une félicité que je préférerois aux deſtinées des plus grands Princes de la Terre. Oui, Madame, le bonheur de vous poſſéder eſt, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes; c'eſt où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne ſois capable de faire pour une conquête ſi précieuſe; & les obſtacles les plus puiſſans...

HARPAGON.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLEANTE.

C'eſt un complimens que je fais pour vous à Madame.

HARPAGON.

Mon Dieu! J'ai une langue pour m'expliquer moi-même, & je n'ai pas beſoin d'un interpréte comme vous. Allons, donnez des ſiéges.

FROSINE.

Non. Il vaut mieux que, de ce pas, nous allions à la foire, afin d'en revenir plûtôt, & d'avoir tout le tems enſuite de nous entretenir.

HARPAGON *à Brindavoine.*

Qu'on mette donc les chevaux au caroſſe.

****

SCENE XII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

Je vous prie de m'excuſer, ma belle, ſi je n'ai pas ſongé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLEANTE.

J'y ai pourvû mon pere, & j'ai fait apporter ici

quelques baſſins d'oranges de la Chine, de citrons doux, & de confitures, que j'ai envoyé querir de votre part.

HARPAGON *bas à Valére.*

Valére.

VALERE *à Harpagon.*

Il a perdu le ſens.

CLEANTE.

Eſt-ce que vous trouvez mon pere, que ce ne ſoit pas aſſez? Madame aura la bonté d'excuſer cela, s'il lui plaît.

MARIANE.

C'eſt une choſe qui n'étoit pas néceſſaire.

CLEANTE.

Avez-vous jamais vû, Madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon pere a au doigt?

MARIANE.

Il eſt vray qu'il brille beaucoup.

CLEANTE *ôtant du doigt de ſon pere le diamant, & le donnant à Mariane.*

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE.

Il eſt fort beau, ſans doute, & jette quantité de feux.

CLEANTE *ſe mettant au devant de Mariane qui veut rendre le diamant.*

Non, Madame, il eſt en de trop belles mains. C'eſt un préſent que mon pere vous fait.

HARPAGON.

Moi?

CLEANTE.

N'eſt-il pas vray, mon pere, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON *bas à ſon fils.*

Comment?

CLEANTE.

[à Mariane.]

Belle demande! Il me fait ſigne de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point...

CLEANTE *à Mariane.*

Vous moquez-vous? il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON *à part.*

J'enrage.

MARIANE.

Ce ſeroit...

CLEANTE *empêchant toujours Mariane de rendre le diamant.*

Non, vous dis-je, c'eſt l'offenſer.

MARIANE.

De grace...

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON *à part.*

Peſte ſoit...

CLEANTE.

Le voilà qui ſe ſcandaliſe de votre refus.

HARPAGON *bas à ſon fils.*

Ah, traître!

CLEANTE *à Mariane.*

Vous voyez qu'il ſe déſeſpére.

HARPAGON *bas à ſon fils, en le menaçant.*

Bourreau que tu es!

CLEANTE.

Mon pere, ce n'eſt pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder, mais elle eſt obſtinée.

HARPAGON *bas à ſon fils, avec emportement.*

Pendard!

CLEANTE.

Vous êtes cauſe, Madame, que mon pere me querelle.

HARPAGON *bas à son fils, avec les mêmes gestes.*

Le coquin!

CLEANTE *à Mariane.*

Vous le ferez tomber malade. De grace, Madame ne résistez pas davantage.

FROSINE *à Mariane.*

Mon Dieu! Que de façons! Gardez la bague, puisque Monsieur le veut.

MARIANE *à Harpagon.*

Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant, & je prendrai un autre tems pour vous la rendre.

****

SCENE XIII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE.

Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Dis-lui que je suis empêché, & qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON *à Mariane.*

Je vous demande pardon. Je reviens tout-à-l'heure.

****

SCENE XIV.

HARPAGON, MARIANE, ELISE CLEANTE, VALERE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE *courant & faisant tomber Harpagon.*

Monsieur....

HARPAGON.

Ah! Je ſuis mort.

CLEANTE.

Qu'eſt-ce mon pere? Vous êtes-vous fait mal?

HARPAGON.

Le traître, aſſûrément, a reçû de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou.

VALERE, *à Harpagon.*

Cela ne ſera rien.

LA MERLUCHE *à Harpagon.*

Monſieur, je vous demande pardon, *je croyois bien* faire d'accourir vîte.

HARPAGON.

Que viens-tu faire ici, bourreau?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux ſont déferrés.

HARPAGON.

Qu'on les méne promtement chez le Maréchal.

CLEANTE.

En attendant qu'ils ſoient ferrés, je vais faire pour vous, mon pere, les honneurs de votre logis; & conduire Madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

****

SCENE XV.

HARPAGON, VALERE.

HARPAGON.

Valère, aye un peu l'œil à tout cela; & pren ſoin, je te prie, de m'en ſauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALERE.

C'eſt aſſez.

HARPAGON *ſeul.*

O fils impertinent! As-tu envie de me ruiner?

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

CLEANTE.

RENTRONS ici; nous ſerons beaucoup mieux Il n'y a plus autour de nous perſonne de ſuſpect & nous pouvons parler librement.

ELISE.

Oui, Madame, mon frere m'a fait confidence de la paſſion qu'il a pour vous. Je ſçais les chagrins & les déplaiſirs que ſont capables de cauſer de pareilles traverſes; & c'eſt, je vous aſſûre, avec une tendreſſe extrême que je m'intéreſſe à votre avanture.

MARIANE.

C'eſt une douce conſolation que de voir dans ſes intérêts une perſonne comme vous; & je vous conjure, Madame, de me garder toujours cette généreuſe amitié, ſi capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE.

Vous êtes, par ma foi, de malheureuſes gens l'un & l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurois, ſans doute, détourné de cette inquiétude; & n'aurois point amené les choſes où l'on voit qu'elles ſont.

CLEANTE.

Que veux-tu? C'eſt ma mauvaiſe deſtinée, qui l'a voulu ainſi. Mais, belle Mariane, quelle réſolutions ſont les vôtres?

MARIANE.

Hélas! Suis-je en pouvoir de faire des réſolutions; &, dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des ſouhaits?

CLEANTE.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits, point de pitié officieuse, point de secourable bonté, point d'affection agissante?

MARIANE.

Que sçaurois-je vous dire? Mettez-vous en ma place, & voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même, je m'en remets à vous; & je vous crois trop raisonnable, pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur & la bienséance.

CLEANTE.

Hélas! Où me réduisez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront permettre les fâcheux sentimens d'un rigoureux honneur, & d'une scrupuleuse bienséance?

MARIANE.

Mais, que voulez-vous que je fasse? Quand je pourrois passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mere. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, & je ne sçaurois me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle. Employez tous vos soins à gagner son esprit; vous pouvez faire & dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence; &, s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je sens pour vous.

CLEANTE.

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrois-tu nous servir!

FROSINE.

Par ma foi, faut-il le demander? Je le voudrois de tout mon cœur. Vous sçavez que, de mon naturel, je suis assez humaine. Le Ciel ne m'a point fait l'ame de bronze; & je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entre-aiment en tout bien & en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci?

CLEANTE.

Songe un peu, je te prie.

MARIANE.

Ouvre-nous des lumières.

ELISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que as fait.

FROSINE.

[*à Mariane.*]

Ceci eſt aſſez difficile. Pour votre mere, elle n'eſt pas tout-à-fait déraiſonnable, & peut-être pourroit-on la gagner, & la réſoudre à tranſporter au fils le don qu'elle veut faire au pere.

[*à Cléante.*]

Mais le mal que j'y trouve, c'eſt que votre pere eſt votre pere.

CLEANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conſervera du dépit, ſi l'on montre qu'on le refuſe; & qu'il ne ſera point d'humeur, enſuite, à donner ſon conſentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vint de lui-même; & tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre perſonne.

CLEANTE.

Tu as raiſon.

FROSINE.

Oui, j'ai raiſon, je le ſçais bien. C'eſt là ce qu'il faudroit; mais le diantre eſt d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez. Si nous avions quelque femme un peu ſur l'âge, qui fût de mon talent, & jouât aſſez bien pour contrefaire une Dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, & d'un bizarre nom de Marquiſe, ou de Vicomteſſe, que nous ſuppoſerions de la baſſe Bretagne, j'aurois aſſez d'adreſſe pour faire accroire à votre pere que ce ſeroit une perſonne riche, outre ſes maiſons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle ſeroit éperduement amoureuſe de lui, & ſouhaiteroit de ſe voir ſa femme, juſqu'à lui donner tout ſon bien par contrat de mariage; & je ne doute point qu'il

ne prêtât l'oreille à la propoſition, car enfin, il vous aime fort, je le ſçais, mais il aime un peu plus l'argent; & quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois conſenti à ce qui vous touche, il importeroit peu enſuite qu'il ſe déſabuſât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre Marquiſe.

CLEANTE.

Tout cela eſt fort bien penſé.

FROSINE.

Laiſſez-moi faire. Je viens de me reſſouvenir d'une de mes amies, qui ſera notre fait.

CLEANTE.

Sois aſſurée, Froſine, de ma reconnoiſſance, ſi tu viens à bout de la choſe. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mere; c'eſt toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous ſera poſſible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne, ſur elle, cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez, ſans réſerve, les graces éloquentes, les charmes tout puiſſans que le Ciel a placés dans vos yeux & dans votre bouche; & n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières, & de ces careſſes touchantes à qui je ſuis perſuadé qu'on ne ſçauroit rien refuſer.

MARIANE.

J'y ferai tout ce que je puis, & n'oublierai aucune choſe.

SCENE II.

HARPAGON, CLEANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

HARPAGON *à part, ſans être apperçû.*

Ouais? Mon fils baiſe la main de ſa prétendue belle-mere, & ſa prétendue belle-mere ne s'en défend *pas fort.* Y auroit-il quelque myſtère là-deſſous?

ELISE.

Voilà mon pere.

HARPAGON.

Le caroſſe eſt tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLEANTE.

Puiſque vous n'y allez pas, mon pere, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non. Demeurez. Elles iront toutes ſeules; & j'ai beſoin de vous.

SCENE III.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

Or ça, intérêt de belle-mere à part, que te ſemble, à toi, de cette perſonne.

CLEANTE.

Ce qui m'en ſemble?

HARPAGON.

Oui; de ſon air, de ſa taille, de ſa beauté, de ſon eſprit?

CLEANTE.

Là, là.

HARPAGON.

Mais encore?

CLEANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avois crue. Son air eſt de franche coquette, ſa taille eſt aſſez gauche, ſa beauté très-médiocre, & ſon eſprit des plus communs. Ne croyez pas que ce ſoit, mon pere, pour vous en dégoûter; car belle-mere pour belle-mere, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu lui diſois tantôt pourtant. ...

CLEANTE.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'étoit pour vous plaire.

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle!

CLEANTE.

Moi? Point du tout.

HARPAGON.

J'en suis fâché; car cela rompt une pensée qui m'étoit venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge; & j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une jeune personne. Cette considération m'en faisoit quitter le dessein; &, comme je l'ai fait demander, & que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurois donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLEANTE.

A moi?

HARPAGON.

A toi.

CLEANTE.

En mariage?

HARPAGON.

En mariage.

CLEANTE.

Ecoutez. Il est vray qu'elle n'est pas fort à mon goût; mais, pour vous faire plaisir, mon pere, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

HARPAGON.

Moi? Je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLEANTE.

Pardonnez-moi. Je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non. Un mariage ne sçauroit être heureux, où l'inclination n'est pas.

CLEANTE.

C'est une chose, mon pere, qui peut-être viendra

enſuite ; & l'on dit que l'amour eſt ſouvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non. Du côté de l'homme on ne doit point riſquer l'affaire, & ce ſont des ſuites fâcheuſes, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avois ſenti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurois fait épouſer, au-lieu de moi ; mais, cela n'étant pas, je ſuivrai mon premier deſſein, & je l'épouſerai moi-même.

CLEANTE.

Hé bien, mon pere, puiſque les choſes ſont ainſi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre ſecret. La vérité eſt que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade, que mon deſſein étoit tantôt de vous la demander pour femme ; & que rien ne m'a retenu, que la déclaration de vos ſentimens, & la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Lui avez-vous rendu viſite ?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Beaucoup de fois ?

CLEANTE.

Aſſez, pour le tems qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçû ?

CLEANTE.

Fort bien, mais, ſans ſçavoir qui j'étois ; & c'eſt ce qui a fait tantôt la ſurpriſe de Mariane.

HARPAGON.

Lui avez-vous déclaré votre paſſion, & le deſſein où vous étiez de l'épouſer ?

CLEANTE.

Sans doute ; & même j'en avois fait à ſa mere quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour ſa fille, votre propoſition?

CLEANTE.

Oui, fort civilement.

HARPAGON.

Et la fille, correſpond-elle fort à votre amour?

CLEANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me perſuade, mon pere, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON.

Je ſuis bien aiſe d'avoir appris un tel ſecret; & voilà juſtement ce que je demandois. Or ſus, mon fils, ſçavez-vous ce qu'il y a? C'eſt qu'il faut ſonger, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à ceſſer toutes vos pourſuites auprès d'une perſonne que je prétends pour moi; & à vous marier, dans peu, avec celle qu'on vous deſtine.

CLEANTE.

Oui, mon pere, c'eſt ainſi que vous me jouez? *Hé* bien, puiſque les choſes en ſont venues-là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la paſſion que j'ai pour Mariane, qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous diſputer ſa conquête; & que, ſi vous avez pour vous le conſentement d'une mere, j'aurai d'autres ſecours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Comment, pendard, tu as l'audace d'aller ſur mes brisées?

CLEANTE.

C'eſt vous qui allez ſur les miennes, & je ſuis le premier en datte.

HARPAGON.

Ne ſuis-je pas ton pere, & ne me dois-tu pas reſpect?

CLEANTE.

Ce ne ſont point ici des choſes où les enfans ſoient obligés de déférer aux peres, & l'amour ne connoît perſonne.

HAR-

HARPAGON.

Je te ferai bien me connoître avec de bons coups de bâton.

CLEANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout-à-l'heure.

****

SCENE IV.

HARPAGON, CLEANTE, MAISTRE JACQUES.

M. JACQUES.

Hé, hé, hé! Messieurs, qu'est ceci? A quoi songez-vous?

CLEANTE.

Je me moque de cela.

M. JACQUES *à Cléante.*

Ah! Monsieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence!

M. JACQUES *à Harpagon.*

Ah! Monsieur, de grace.

CLEANTE.

Je n'en démordrai point.

M. JACQUES *à Cléante.*

Hé quoi, à votre pere?

HARPAGON.

Laisse-moi faire.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Hé quoi, à votre fils? Encore passe pour moi.

HARPAGON.

Je te veux faire toi-même, Maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.

M. JACQUES.

[*à Cléante.*]

J'y consens. Eloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux épouser, & le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi; & d'y prétendre, malgré mes ordres.

M. JACQUES.

Ah! Il a tort.

HARPAGON.

N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son pere, & ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations?

M. JACQUES.

Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, & demeurez-là.

CLEANTE *à Maître Jacques qui s'approche de lui.*

Hé bien, oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point, il ne m'importe qui que ce soit, & je veux bien aussi me rapporter à toi Maître Jacques, de notre différend.

M. JACQUES.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLEANTE.

Je suis épris d'une jeune personne, qui répond à mes vœux, & reçoit tendrement les offres de ma foi; & mon pere s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

M. JACQUES.

Il a tort, assûrément.

CLEANTE.

N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier? Lui sied-il bien d'être amoureux; & ne devroit-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens?

M. JACQUES.

Vous avez raiſon, il ſe moque. Laiſſez-moi lui [*à Harpagon.*] dire deux mots. Hé bien, votre fils n'eſt pas ſi étrange que vous le dites, & il ſe met à la raiſon. Il dit qu'il ſçait le reſpect qu'il vous doit, qu'il ne s'eſt emporté que dans la première chaleur; & qu'il ne fera point de refus de ſe ſoumettre à ce qu'il vous plaira, pourvû que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites; & lui donner quelque perſonne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON.

Ah! Dis-lui, Maître Jacques, que, moyennant cela, il pourra eſpérer toutes choſes de moi; & que, hors Mariane, je lui laiſſe la liberté de choiſir celle qu'il voudra.

M. JACQUES.

[*à Cléante.*]

Laiſſez-moi faire. Hé bien, votre pere n'eſt pas ſi déraiſonnable que vous le faites; & il m'a témoigné que ce ſont vos emportemens qui l'ont mis en colère, qu'il n'en veut ſeulement qu'à votre maniére d'agir; & qu'il ſera fort diſpoſé à vous accorder ce que vous ſouhaitez, pourvû que vous vouliez vous y prendre par la douceur, & lui rendre les déférences, les reſpects & les ſoumiſſions qu'un fils doit à ſon pere.

CLEANTE.

Ah! Maître Jacques, tu lui peux aſſûrer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus ſoumis de tous les hommes; & que jamais je ne ferai aucune choſe que par ſes volontés.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Cela eſt fait; il conſent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

M. JACQUES *à Cléante.*

Tout eſt conclu; il eſt content de vos promeſſes.

CLEANTE.

Le Ciel en ſoit loué.

M. JACQUES.

Meſſieurs vous n'avez qu'à parler enſemble, vous voilà d'accord maintenant; & vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLEANTE.

Mon pauvre Maître Jacques, je te ſerai obligé toute ma vie.

M. JACQUES.

Il n'y a pas de quoi, Monſieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaiſir, Maître Jacques; & cela mérite une récompenſe.

[*Harpagon fouille dans ſa poche, Maître Jacques tend la main; mais Harpagon ne tire que ſon mouchoir, en diſant.*]

Va, je m'en ſouviendrai, je t'aſſûre.

M. JACQUES.

Je vous baiſe les mains.

SCENE V.

HARPAGON, CLEANTE.

CLEANTE.

Je vous demande pardon, mon pere, de l'emportement que j'ai fait paroître.

HARPAGON.

Cela n'eſt rien.

CLEANTE.

Je vous aſſûre que j'en ai tous les regrets *du monde*.

HARPAGON.

Et moi, j'ai toutes les joyes du monde de te voir raiſonnable.

CLEANTE.

Quelle bonté à vous d'oublier ſi vîte ma faute!

HARPAGON.

On oublie aiſément les fautes des enfans, lorſqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLEANTE.

Quoi? Ne garder aucun reſſentiment de toutes mes extravagances?

HARPAGON.

C'eſt une choſe où tu m'obliges par la ſoumiſſion & le reſpect où tu te ranges.

CLEANTE.

Je vous promets, mon pere, que, juſques au tombeau, je conſerverai, dans mon cœur, le ſouvenir de vos bontés.

HARPAGON.

Et, moi, je te promets qu'il n'y aura aucune choſe que tu n'obtiennes de moi.

CLEANTE.

Ah! Mon pere, je ne vous demande plus rien, & c'eſt m'avoir aſſez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment?

CLEANTE.

Je dis, mon pere, que je ſuis trop content de vous; & que je trouve toutes choſes dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui eſt-ce qui parle de t'accorder Mariane?

CLEANTE.

Vous, mon pere.

HARPAGON.

Moi?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment? C'eſt toi qui as promis d'y renoncer?

CLEANTE.

Moi, y renoncer?

HARPAGON.

Oui.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'en pas départi d'y prétendre?

CLEANTE.

Au contraire, j'y suis plus porté que jamais.

HARPAGON.

Quoi, pendard, de rechef?

CLEANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laisse-moi faire, traître!

CLEANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Je te défends de me jamais voir.

CLEANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

CLEANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Je te renonce pour mon fils.

CLEANTE.

Soit.

HARPAGON.

Je te déshérite.

CLEANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Et je te donne ma malédiction.

CLEANTE.

Je n'ai que faire de vos dons.

SCENE VI.

CLEANTE, LA FLECHE.

LA FLECHE *ſortant du jardin avec une caſſette.*

Ah! Monſieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi, vite.

CLEANTE.

Qu'y a-t-il?

LA FLECHE.

Suivez-moi, vous dis-je, nous ſommes bien.

CLEANTE.

Comment?

LA FLECHE.

Voici votre affaire.

CLEANTE.

Quoi?

LA FLECHE.

J'ai guigné ceci tout le jour.

CLEANTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LA FLECHE.

Le tréſor de votre pere, que j'ai attrapé.

CLEANTE.

Comment as-tu fait?

LA FLECHE.

Vous ſçaurez tout. Sauvons-nous; je l'entends crier.

SCENE VII.

HARPAGON, *criant au voleur dès le jardin.*

Au voleur, au voleur, à l'aſſaſſin, au meurtrier. Juſtice, juſte Ciel! Je ſuis perdu, je ſuis aſſaſſiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'eſt-il devenu? Où eſt-

il? Où ſe cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courrir? N'eſt il point là? N'eſt-il point ici? Qui eſt-ce? Arrête. [*à lui-même, ſe prenant par le bras.*] Rens-moi mon argent, coquin.... Ah! C'eſt moi. Mon eſprit eſt troublé, & j'ignore où je ſuis, qui je ſuis; & ce que je fais. Hélas! Mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi; &, puiſque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon ſupport, ma conſolation, ma joye, tout eſt fini pour moi, & je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'eſt impoſſible de vivre. C'en eſt fait, je n'en puis plus, je me meure, je ſuis mort, je ſuis enterré. N'y a-t-il perſonne qui veuille me reſſuſciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Hé? Que dites-vous? Ce n'eſt perſonne. Il faut, qui que ce ſoit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de ſoin on ait épié l'heure; l'on a choiſi juſtement le tems que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la *Juſtice*, & faire donner la queſtion à toute ma maiſon, à ſervantes, à valets, à fille, & à moi auſſi. Que de gens aſſemblés! Je ne jette mes regards ſur perſonne qui ne me donne des ſoupçons, & tout me ſemble mon voleur. Hé? De quoi eſt-ce qu'on parle là? De celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut-haut? Eſt-ce mon voleur qui y eſt? De grace, ſi l'on ſçait des nouvelles de mon voleur, *je ſupplie* que l'on m'en diſe. N'eſt-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, & ſe mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part ſans doute au vol que l'on m'a fait. Allons vîte, des commiſſaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, & des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde, &, ſi je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

Fin du quatrième Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

LAISSEZ-moi faire. Je ſçais mon métier, Dieu merci Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols; & je voudrois avoir autant de ſacs de mille francs, que j'ai fait pendre de perſonnes.

HARPAGON.

Tous les Magiſtrats ſont intéreſſés à prendre cette affaire en main; &, ſi l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai juſtice de la Juſtice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les pourſuites requiſes. Vous dites qu'il y avoit dans cette caſſette?

HARPAGON.

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus!

HARPAGON.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol eſt conſidérable.

HARPAGON.

Il n'y a point de ſupplice aſſez grand pour l'énormité de ce crime. &, s'il demeure impuni, les choſes les plus ſacrées ne ſont plus en ſûreté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles eſpeces étoit cette ſomme?

HARPAGON.

En bons louis d'or, & piſtoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui ſoupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON.

Tout le monde; & je veux que vous arrêtiez priſonniers la ville & les fauxbourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, & tâcher doucement d'attrapper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCENE II.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

M. JACQUES, *dans le fond du théâtre, en se retournant du côté par lequel il est entré.*

Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout-à-l'heure, qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante, & qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON *à Maître Jacques.*

Qui? Celui qui m'a dérobé?

M. JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, & je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON.

Il n'est pas question de cela; &, voilà Monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE *à M. Jacques.*

Ne vous épouvantez point. Je suis homme à ne vous point scandaliser; & les choses iront dans la douceur.

M. JACQUES.

Monsieur est de votre soupé?

LE COMMISSAIRE.

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

M. JACQUES.

Ma foi, Monsieur, je montrerai tout ce que je sçais faire; & je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON.

Ce n'est pas là l'affaire.

M. JACQUES.

Si je ne vous fais pas auſſi bonne chère que je voudrois, c'eſt la faute de Monſieur votre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciſeaux de ſon œconomie.

HARPAGON.

Traître! il s'agit d'autre choſe que de ſouper; & je veux que tu me diſes des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

M. JACQUES.

On vous a pris de l'argent?

HARPAGON.

Oui, coquin! & je m'en vais te faire pendre, ſi tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Mon Dieu! Ne le maltraitez point. Je vois à ſa mine qu'il eſt honnête homme, & que, ſans ſe faire mettre en priſon, il vous découvrira ce que vous voulez ſçavoir. Oui, mon ami, ſi vous nous confeſſez la choſe, il ne vous ſera fait aucun mal, & vous ſerez récompenſé, comme il faut, par votre maître. On lui a pris aujourd'hui ſon argent; & il n'eſt pas que vous ne ſçachiez quelques nouvelles de cette affaire.

M. JACQUES *bas à part.*

Voici juſtement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il eſt entré céans, il eſt le favori, on n'écoute que ſes conſeils, & j'ai auſſi ſur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Laiſſez-le faire. Il ſe prépare à vous contenter, & je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

M. JACQUES.

Monſieur, ſi vous voulez que je vous diſe les choſes, je crois que c'eſt monſieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valére!

M. JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Lui, qui me paroît si fidéle?

M. JACQUES.

Lui-même. Je crois que c'eſt lui qui vous a *dérobé*.

HARPAGON.

Et ſur quoi le crois-tu?

M. JACQUES.

Sur quoi?

HARPAGON.

Oui.

M. JACQUES.

Je le crois... ſur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il eſt néceſſaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.

L'as-tu vû roder autour du lieu où j'avois mis mon argent?

M. JACQUES.

Oui, vrayment. Où étoit-il votre argent?

HARPAGON.

Dans le jardin.

M. JACQUES.

Juſtement. Je l'ai vû roder dans le jardin. Et dans quoi eſt-ce que cet argent étoit?

HARPAGON.

Dans une caſſette.

M. JACQUES.

Voilà l'affaire. Je lui ai vû une caſſette.

HARPAGON.

Et cette caſſette comment eſt-elle faite? Je verrai bien ſi c'eſt la mienne.

M. JACQUES.

Comment elle eſt faite?

HARPAGON.

Oui.

M. JACQUES.

Elle eſt faite.. Elle eſt faite comme une caſſette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-là un peu pour voir.

M. JACQUES.

C'eſt une grande caſſette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée eſt petite.

M. JACQUES.

Hé, oui, elle eſt petite, ſi on le veut prendre par là; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur eſt-elle?

M. JACQUES.

De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

M. JACQUES.

Elle eſt de couleur.... Là, d'une certaine couleur... Ne ſçauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON.

Hé?

M. JACQUES.

N'eſt-elle pas rouge?

HARPAGON.

Non, griſe.

M. JACQUES.

Hé, oui, gris-rouge; c'eſt ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute. C'eſt elle aſſûrément. Ecrivez, Monſieur, écrivez ſa dépoſition. Ciel! A qui déſormais ſe fier? Il ne faut plus jurer de rien; & je crois, après cela, que je ſuis homme à me voler moi-même.

M. JACQUES *à Harpagon.*

Monſieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins, que c'eſt moi qui vous ai découvert cela.

****

SCENE III.

HARPAGON, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

Approche, vien confeſſer l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALERE.

Que voulez-vous, Monſieur?

HARPAGON.

Comment, traître, tu ne rougis pas de ton crime?

VALERE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infame, comme si tu ne sçavois pas ce que je veux dire? C'est en vain que tu prétendrois de le déguiser. L'affaire est découverte, & l'on vient de m'apprendre tout. Comment? Abuser ainsi de ma bonté, & s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature!

VALERE.

Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, & vous nier la chose.

M. JACQUES *à part.*

Oh, oh! Aurois-je deviné sans y penser?

VALERE.

C'étoit mon dessein de vous en parler, & je voulois attendre, pour cela, des conjonctures favorables; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, & de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON.

Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infame?

VALERE.

Ah! Monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vray que j'ai commis une offense envers vous; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON.

Comment pardonnable? Un guet-appens, un assassinat de la sorte!

VALERE.

De grace, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'est pas si grand que je le fais? Quoi, mon sang, mes entrailles, pendard?

VALERE.

Votre sang, Monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui

point faire de tort ; & il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puiſſe bien réparer.

HARPAGON.

C'eſt bien mon intention, & que tu me reſtituës ce que tu m'as ravi.

VALERE.

Votre honneur, Monſieur, ſera pleinement ſatisfait.

HARPAGON.

Il n'eſt pas queſtion d'honneur là dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ?

VALERE.

Hélas ! Me le demandez-vous.

HARPAGON.

Oui, vrayment, je te le demande.

VALERE.

Un Dieu qui porte les excuſes de tout ce qu'il fait faire ; l'Amour.

HARPAGON.

L'amour.

VALERE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi ! L'amour de mes louis d'or.

VALERE.

Non, Monſieur, ce ne ſont point vos richeſſes qui m'ont tenté, ce n'eſt pas cela qui m'a ébloui ; & je proteſte de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvû que vous me laiſſiez celui que j'ai.

HARPAGON.

Non ferai, de par tous les diables ! je ne te le laiſſerai pas. Mais voyez quelle inſolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait.

VALERE.

Appellez-vous cela un vol ?

HARPAGON.

Si je l'appelle un vol ? Un tréſor comme celui-là ?

VALERE.

C'eſt un tréſor, il eſt vray, & le plus précieux que vous ayez ſans doute ; mais ce ne ſera pas le perdre que de me le laiſſer. Je vous le demande, à genoux, ce tréſor plein de charmes ; &, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en ferai rien. Qu'eſt-ce à dire cela?

VALERE.

Nous nous ſommes promis une foi mutuelle, & avons fait ſerment de ne nous point abandonner.

HARPAGON.

Le ſerment eſt admirable, & la promeſſe plaiſante!

VALERE.

Oui, nous nous ſommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON.

Je vous en empêcherai bien, je vous aſſûre.

VALERE.

Rien que la mort ne nous peut ſéparer.

HARPAGON.

C'eſt être bien endiablé après mon argent.

VALERE.

Je vous ai déjà dit, Monſieur, que ce *n'étoit* point l'intérêt qui m'avoit pouſſé à faire ce que *j'ai fait*. Mon cœur n'a point agi par les reſſorts que *vous* penſez; & un motif plus noble m'a inſpiré cette réſolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'eſt par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien; mais j'y donnerai bon ordre, & la Juſtice, pendard effronté, me va *faire raiſon de tout*.

VALERE.

Vous en uſerez comme vous voudrez, & me voilà prêt à ſouffrir toutes les violences qu'il vous plaira; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'eſt que moi qu'il en faut accuſer, & que votre fille, en tout ceci, n'eſt aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le crois bien, vrayment; il ſeroit *fort étrange* que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais, je veux ravoir mon affaire, & que tu me confeſſes en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALERE.

Moi? Je ne l'ai point enlevée, & elle eſt encore chez vous.

HAR-

HARPAGON.

[*bas à part.*] [*haut.*]
O ma chère caſſette! Elle n'eſt point ſortie de ma maiſon?

VALERE.

Non, Monſieur.

HARPAGON.

Hé, dis-moi un peu; tu n'y as point touché?

VALERE.

Moi, y toucher? Ah! Vous lui faites tort auſſi-bien qu'à moi; & c'eſt d'une ardeur toute pure & reſpectueuſe, que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON *à part.*

Brûlé pour ma caſſette!

VALERE.

J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paroître aucune penſée offenſante; elle eſt trop ſage & trop honnête pour cela.

HARPAGON *à part.*

Ma caſſette trop honnête!

VALERE.

Tous mes déſirs ſe ſont bornés à jouir de ſa vûe; & rien de criminel n'a profané la paſſion que ſes beaux yeux m'ont inſpirée.

HARPAGON *à part.*

Les beaux yeux de ma caſſette! Il parle d'elle, comme un amant d'une maîtreſſe.

VALERE.

Dame Claude, Monſieur, ſçait la vérité de cette avanture; & elle vous peut rendre témoignage....

HARPAGON.

Quoi! Ma ſervante eſt complice de l'affaire?

VALERE.

Oui, Monſieur, elle a été témoin de notre engagement; & c'eſt après avoir connu l'honnêteté de ma flâme, qu'elle m'a aidé à perſuader votre fille de me donner ſa foi, & de recevoir la mienne.

[*à part.*] HARPAGON.

Hé? Eſt-ce que la peur de la Juſtice le fait extravaguer? Que nous brouilles-tu ici de ma fille?

[*à Valère.*]

VALERE.

Je dis, Monſieur, que j'ai eu toutes les peines du

monde à faire consentir ſa pudeur à ce que voulait mon amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui?

VALERE.

De votre fille; & c'eſt ſeulement depuis hier qu'elle a pû ſe réſoudre à nous signer mutuellement une promeſſe de mariage.

HARPAGON.

Ma fille t'a ſigné une promeſſe de mariage?

VALERE.

Oui, Monſieur; comme, de ma part, je lui en ai ſigné une.

HARPAGON.

O Ciel! Autre diſgrace!

M. JACQUES *au Commiſſaire.*

Ecrivez, Monſieur, écrivez.

HARPAGON.

Rengrégement de mal! Surcroît de déſeſpoir! [*au Commiſſaire.*] Allons, Monſieur, faites le dû de votre charge, & dreſſez-lui-moi ſon procès comme larron, & comme ſuborneur.

M. JACQUES.

Comme larron, & comme ſuborneur.

VALERE.

Ce ſont des noms qui ne me ſont point dûs; &, quand on ſçaura qui je ſuis.....

****

SCENE IV.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, VALERE, FROSINE, MAISTRE JACQUES, UN COMMISSAIRE.

HARPAGON.

Ah! Fille ſcélérate, fille indigne d'un pere comme moi, c'eſt ainſi que tu pratiques les leçons que je t'ai données? Tu te laiſſes prendre d'amour pour un voleur infame, & tu lui engages ta foi ſans mon conſentement? Mais vous ſerez trompés l'un & l'autre. [*à Eliſe.*]

Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite; & une bonne potence me fera raiſon de ton audace.

[*à Valére*]

VALERE.

Ce ne ſera point votre paſſion qui jugera l'affaire; & l'on m'écoutera, au moins, avant que de me condamner.

HARPAGON.

Je me ſuis abuſé de dire une potence; & tu ſeras roué tout vif.

ELISE *aux genoux d'Harpagon.*

Ah! Mon pere, prenez des ſentimens un peu plus humains, je vous prie; & n'allez point pouſſer les choſes dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laiſſez point entraîner aux premiers mouvemens de votre paſſion; & donnez-vous le tems de conſidérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offenſez, il eſt tout autre que vos yeux ne le jugent; & vous trouverez moins étrange que je me ſois donnée à lui, lorſque vous ſçaurez que, ſans lui, vous ne m'auriez plus il y a long-tems. Oui, mon pere, c'eſt celui qui me ſauva de ce grand péril que vous ſçavez que je courus dans l'eau, & à qui vous devez la vie de cette même fille, dont....

HARPAGON.

Tout cela n'eſt rien, & il valoit bien mieux, pour moi, qu'il te laiſſât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ELISE.

Mon pere, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON.

Non, non, je ne veux rien entendre; & il faut que la Juſtice faſſe ſon devoir.

M JACQUES *à part.*

Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE *à part.*

Voici un étrange embarras.

SCENE V.

ANSELME, HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES.

ANSELME.

Qu'est-ce, seigneur Harpagon? Je vous vois tout émû.

HARPAGON.

Ah! Seigneur Anselme, vous me voyez *le plus infortuné* de tous les hommes, & voici bien du trouble & du désordre au contrat que vous venez faire. On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur; & voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent, & pour me suborner ma fille.

VALERE.

Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimathias?

HARPAGON.

Oui, ils se sont donnés l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anselme; & c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, & faire, à vos dépens, toutes *les poursuites* de la Justice, pour vous venger de son insolence.

ANSELME.

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, & de rien prétendre à un cœur qui se seroit donné, mais, pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON.

Voilà Monsieur, qui est un honnête Commissaire, qui n'oubliera rien; à ce qu'il m'a dit *de la fonction* de son office. [*au Commissaire, montrant Valere.*] Chargez-le, comme il faut, Monsieur, & rendez les choses bien criminelles.

VALERE.

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille, & le supplice où

vous

vous croyez que je puiſſe être condamné pour notre engagement, lorſqu'on ſçaura ce que je ſuis.

HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes; & le monde aujourd'hui n'eſt plein que de ces larrons de nobleſſe, que de ces impoſteurs, qui tirent avantage de leur obſcurité, & s'habillent inſolemment du premier nom illuſtre qu'ils s'aviſent de prendre.

VALERE.

Sçachez que j'ai le cœur trop bon, pour me parer de quelque choſe qui ne ſoit point à moi; & que tout Naples peut rendre témoignage de ma naiſſance.

ANSELME.

Tout beau, prenez garde à ce que vous allez dire. Vous riſquez ici plus que vous ne penſez, & vous parlez devant un homme à qui tout Naples eſt connu, & qui peut aiſément voir clair dans l'hiſtoire que vous ferez.

VALERE.

Je ne ſuis point homme à rien craindre, & ſi Naples vous eſt connu, vous ſçavez qui étoit Dom Thomas d'Alburci.

ANSELME.

Sans doute, je le ſçais, & peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.

Je ne me ſoucie ni de Dom Thomas, ni de [*Harpagon, voyant deux chandelles allumées, en ſouffle une.*] Dom Martin.

ANSELME.

De grace, laiſſez-le parler, nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALERE.

Je veux dire, que c'eſt lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Lui?

VALERE.

Oui.

ANSELME.

Allez. Vous vous moquez. Cherchez quelqu'autre hiſtoire qui vous puiſſe mieux réuſſir, & ne prétendez *pas vous* ſauver ſous cette impoſture.

VALERE.

Songez à mieux parler. Ce n'eſt point une impoſture; & je n'avance rien, qu'il ne me ſoit aiſé de juſtifier.

ANSELME.

Quoi? Vous oſez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburci?

VALERE.

Oui, je l'oſe; & ſuis prêt de ſoutenir cette vérité contre qui que ce ſoit.

ANSELME.

L'audace eſt merveilleuſe! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a ſeize ans, pour le moins, que l'homme, dont vous nous parlez, périt ſur mer avec ſes enfans & ſa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles perſécutions qui ont accompagné les déſordres de Naples, & qui en firent exiler pluſieurs nobles familles.

VALERE.

Oui; mais apprenez, pour vous confondre vous, que ſon fils âgé de ſept ans, avec un domeſtique, fut ſauvé de ce naufrage par un vaiſſeau Eſpagnol, & que ce fils ſauvé eſt celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaiſſeau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi, qu'il me fit élever comme ſon propre fils; & que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable; que j'ai ſçû depuis peu que mon pere n'étoit point mort, comme je l'avois toujours crû; que, paſſant ici pour l'aller chercher, une avanture par le Ciel concertée, me fit voir la charmante Eliſe, que cette vûe me rendit eſclave de ſes beautés, & que la violence de mon amour, & les ſévérités de ſon pere me firent prendre la réſolution de m'introduire dans ſon logis, & d'envoyer un autre à la quête de mes parens.

ANSELME.

Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent aſſûrer que ce ne ſoit point une *fable* que vous ayez bâtie ſur une vérité?

VALERE.

Le capitaine Eſpagnol, un cachet de rubis qui étoit à mon pere, un braſſelet d'agathe que ma mere m'a-

voit mis au bras, le vieux Pédro, ce domeſtique qui ſe ſauva avec moi du naufrage.

MARIANE.

Hélas! A vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'impoſez point, & tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frère.

VALERE.

Vous, ma ſœur!

MARIANE.

Oui, mon cœur s'eſt ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche, & notre mere que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des diſgraces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point auſſi périr dans ce triſte naufrage; mais il ne nous ſauva la vie que par la perte de notre liberté, & ce furent des corſaires qui nous recueillirent ma mere & moi ſur un débris de notre vaiſſeau. Après dix ans d'eſclavage, une heureuſe fortune nous rendit notre liberté, & nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, ſans y pouvoir trouver des nouvelles de notre pere. Nous paſſâmes à Gênes, où ma mere alla ramaſſer quelques malheureux reſtes d'une ſucceſſion qu'on avoit déchirée, & de là, fuyant la barbare injuſtice de ſes parens, elle vint en ces lieux, où elle n'a preſque vécu que d'une vie languiſſante.

ANSELME.

O Ciel! Quels ſont les traits de ta puiſſance, & que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embraſſez-moi, mes enfans, & mêlez tous deux vos tranſports à ceux de votre pere.

VALERE.

Vous êtes notre pere?

MARIANE.

C'eſt vous que ma mere a tant pleuré?

ANSELME.

Oui, ma fille, oui, mon fils, je ſuis Dom Thomas d'Alburci, que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit, & qui, vous ayant tous cru morts durant plus de ſeize ans, ſe préparoit, après de *longs voyages*, à chercher dans l'hymen d'une *douce & ſage perſonne*, la conſolation de quelque

nouvelle famille. Le peu de ſûreté que j'ai vû pour ma vie à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours, &, ayant ſçû trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me ſuis habitué ici, où, ſous le nom d'Anſelme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom, qui m'a cauſé tant de traverſes.

HARPAGON *à Anſelme.*

C'eſt-là votre fils?

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

Je vous prends à partie, pour me payer dix *mille* écus qu'il m'a volés.

ANSELME.

Lui, vous avoir volé?

HARPAGON.

Lui-même.

VALERE.

Qui vous dit cela?

HARPAGON.

Maître Jacques.

VALERE *à Maître Jacques.*

C'eſt toi qui le dis?

M. JACQUES.

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.

Oui. Voilà Monſieur le Commiſſaire *qui a reçû ſa* dépoſition.

VALERE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action ſi lâche?

HARPAGON.

Capable, ou non capable, je veux ravoir mon argent.

****

SCENE DERNIERE.

HARPAGON, ANSELME, ELISE, MARIANE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, UN COMMISSAIRE, MAISTRE JACQUES, LA FLECHE.

CLEANTE.

Ne vous tourmentez point, mon pere, & n'accu-

ſez perſonne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire, & je viens ici pour vous dire que, ſi vous voulez vous réſoudre à me laiſſer épouſer Mariane, votre argent vous ſera rendu.

HARPAGON.

Où eſt-il?

CLEANTE.

Ne vous mettez point en peine. Il eſt en lieu dont je réponds, & tout ne dépend que de moi. C'eſt à vous de me dire à quoi vous vous déterminez, & vous pouvez choiſir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre caſſette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté?

CLEANTE.

Rien du tout. Voyez ſi c'eſt votre deſſein de ſouſcrire à ce mariage, & de joindre votre conſentement à celui de ſa mere, qui lui laiſſe la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE *à Cléante.*

Mais vous ne ſçavez pas que ce n'eſt pas aſſez
[*montrant Valére.*]
que ce conſentement; & que le Ciel, avec un
[*montrant Anſelme.*]
frere que vous voyez, vient de me rendre un pere, dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.

Le Ciel, mes enfans, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune perſonne tombera ſur le fils, plutôt que ſur le pere. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'eſt point néceſſaire d'entendre, & conſentez, ainſi que moi, à ce double hyménée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conſeil, que je voye ma caſſette.

CLEANTE.

Vous la verrez ſaine & entiére.

HARPAGON.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfans.

ANSELME.

Hé bien, j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiéte point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages?

ANSELME.

Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait?

HARPAGON.

Oui, pourvû que, pour les nôces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'allegresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE.

Holà, Messieurs, holà. Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oui; mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON *montrant Maître Jacques.*

Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

M. JACQUES.

Hélas! Comment faut-il donc faire? On me donne des coups de bâton pour dire vray; & on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le Commissaire?

ANSELME.

Soit. Allons vîte faire part de notre joye à votre mere.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chère cassette.

Comédie en prose & en cinq Actes, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal le 9 Septembre 1668.

CETTE excellente Comédie avoit été donnée au Public en 1667 : mais le même préjugé qui fit tomber le Festin de Pierre parce qu'il étoit en prose, avoit fait tomber l'Avare. Molière, pour ne point heurter de front le sentiment des Critiques, & sachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au Public le tems de revenir, & ne reçoua l'Avare qu'un an après : le Public, qui à la longue se rend toujours au bon, donna à cet Ouvrage les applaudissemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes Comédies en prose, & qu'il y a peut-être plus de difficulté à réussir dans ce stile ordinaire où l'esprit seul soutient l'Auteur, que dans la versification, qui par la rime, la cadence & la mesure, prête des ornemens à des idées simples, que la prose n'embelliroit pas.

Il y a dans l'Avare quelques idées prises de Plaute, & embellies par Molière. Plaute avoit imaginé le premier, de faire en même tems voler la cassette de l'Avare & séduire sa fille ; c'est de lui qu'est toute l'invention de la Scene du jeune-homme qui vient avouer le rapt, & que l'Avare prend pour le voleur. Mais on ose dire que Plaute n'a point assez profité de cette situation, il ne l'a inventée que pour la manquer ; que l'on en juge par ce trait seul : l'Amant de la fille ne paroît que dans cette Scène, il vient sans être annoncé ni préparé, & la fille elle-même n'y paroît point du tout.

Tout le reste de la Pièce est de Molière, caractères, intrigues, plaisanteries ; il n'en a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'Avare parlant (peut-être mal-à propos) aux Spectateurs, dit : *Mon voleur n'est-il point parmi vous ? Ils me regardent tous, & se mettent à rire.* (*Quid est quod videtis ? Novi omnes, scio fures hic esse complures.*) Et cet autre endroit encore, où ayant examiné les mains du valet qu'il soupçonne, il demande à voir la troisiéme, *Ostende tertiam ?*

Mais si l'on veut connoître la différence du stile de Plaute & du stile de Molière, qu'on voye les portraits que chacun fait de son Avare. Plaute dit :

Clamat suam rem perisse, seque,
De suo sigillo fumus si qua exit foras.

Quin, cum it dormitum, follem obstringit ob gulam?
Ne quid anima forte amittat dormiens;
Etiamne obturat inferiorem gutturem? &c.

Il crie qu'il est perdu, qu'il est abîmé, si la fumée de son feu va hors de sa maison. Il se met une vessie à la bouche pendant la nuit, de peur de perdre son souffle. Se bouche-t-il aussi la bouche d'en-bas?

Cependant ces comparaisons de Plaute avec Molière, toutes à l'avantage du dernier, n'empêchent pas qu'on ne doive estimer ce Comique Latin, qui n'ayant pas la pureté de Térence, avoit d'ailleurs tant d'autres talens, & qui, quoiqu'inférieur à Molière, a été pour la variété de ses caractères & de ses intrigues, *ce que* Rome a eu de meilleur. On trouve aussi à la vérité dans l'Avare de Molière quelques expressions grossières, comme, *Je sai l'art de traire les hommes*; & quelques mauvaises plaisanteries, comme, *Je marierois, si je l'avois entrepris, le Grand-Turc & la République de Venise*

Cette Comédie a été traduite en plusieurs Langues, & jouée sur plus d'un Théâtre d'Italie & d'*Angleterre*, de même que les autres Pièces de Molière, mais les Pièces traduites ne peuvent réussir que par l'habileté du Traducteur. Un Poëte Anglois nommé *Shadwell*, aussi vain que mauvais Poëte, la donna en Anglois du vivant de Molière. Cet homme dit dans sa Préface: *Je crois pouvoir dire sans vanité, que Molière n'a rien perdu entre mes mains. Jamais Pièce Françoise n'a été maniée par un de nos Poëtes, quelque méchant qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce n'est ni faute d'invention, ni faute d'esprit, que nous empruntons des François; mais c'est par paresse: c'est aussi par paresse que je me suis servi de l'Avare de Molière.*

On peut juger qu'un homme qui n'a pas assez d'esprit pour mieux cacher sa vanité, n'en a pas assez pour faire mieux que Molière. La Pièce de Shadwell est généralement mépriſée. M. *Fielding*, meilleur Poëte & plus modeste, a traduit l'Avare, & l'a fait jouer à Londres en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de Dialogue particulières à sa Nation, & sa Pièce a eu près de trente Représentations, succès très rare à Londres, où les Pièces qui ont le plus de cours, ne sont jouées tout au plus que quinze fois.

Fin du Tome quatrième.

Howes
4.12.87
[VOLT.]

07173